PENSE'ES MORALES.

PAR

MR. LE BARON DE HOLBERG.

TRADUITES DU DANOIS

PAR

MR. I. B. D. R. D. P.

ET

DIVISE'ES EN DEUX TOMES.

TOME I.

A COPENHAGUE,
AUX DE'PENS DU TRADUCTEUR ET COMPAGNIE.
PAR E. H. BERLING, IMPRIMEUR DE LA COUR.
MDCCXLIX.

A

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

J'ai lu cette traduction de mes PENSE'ES MORALES, & La trouve conforme à l'Original.

L'AUTEUR.

A

Son Excellence

Monsieur

HENRI VI.

DE REUSS,

Comte du St. Empire,

Seigneur de Plauen, Greitz,
Cranichfeld, Gera, Schelitz
& Lobenſtein;

Chévalier de l'Ordre de
Dannebrog,

Conſeiller-privé, Chambellan,

Grand-Maître de la Noble Académie de Soröe,

Grand Bailli de ſa Majeſté
Danoiſe, &c. &c.

MONSIEUR!

Les vrais principes de la morale s'enſeignent, entre autres, dans la Noble Académie de Soröe, dont un grand Roi a confié à Votre Excellence *la grande-Maîtriſe. Toute votre conduite & toutes vos actions*, Monſieur, *ſont des Leçons vivantes de cette Sçience; & dans les entretiens particuliers, que j'ai eu l'honneur d'avoir avec* Vous, *durant pluſieurs années, j'ai toujours admiré en ſecret la conformité*

de

EPITRE.

de Vos *ſentimens, avec la ſaine morale, cette lumiére naturelle, qui fait les hommes, qui les perfectionne & qui les diſtingue des autres Créatures. A qui pourrois-je donc mieux offrir ma Traduction des* Penſées Morales *de Monſieur* le Baron de Holberg? *d'ailleurs,* Monſieur, Vous *aimez ce célèbre Auteur;* Vous *eſtimez ſes ouvrages,* & Vous *me faites la grace de me vouloir du bien: ce ſont autant de nouvelles raiſons, qui m'ont engagé à* Vous *choiſir pour le* Mécénas *d'un Livre, qui, paroiſſant aujourd'hui dans une langue beaucoup plus étenduë que celle de l'Original, eſt en risque de rencontrer un plus grand nombre de*

de Critiques, & par conſéquent a d'autant plus beſoin de Protecteur. Je le trouve, dans Votre Excellence, *tel que je le puis déſirer; ſorti d'une des plus anciennes & des plus nobles familles de l'Europe, ſi connuë dans l'Hiſtoire, qu'il ſeroit ſuperflu d'en faire ici l'éloge; & rempli d'un mérite perſonnel ſi diſtingué, dont eſt garant ce charme ſecret, qui reſte dans le coeur de ceux, qui ont eu le bonheur de* Vous *voir, & de s'entretenir avec* Vous. *Voilà les heureux auſpices, ſous lesquels je me félicite de pouvoir faire paroître ma traduction; & pour comble de ſatisfaction je trouve l'occaſion de donner un témoignage public*

de

EPITRE.

de mon ſincére dévouëment, & du profond rèſpect, avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

MONSIEUR,

DE

VOTRE EXCELLENCE

le très-humble & très-obeïſſant
Serviteur.

D. R. de PARTHENAY.

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK München

PREFACE.

Ce livre contient des explications de quelques-unes de mes épigrammes Latines, imprimées il y a huit ans. La Morale, qui accompagne ces explications, fait voir de quelle importance ſont les épigrammes, & que par-là j'ai eu ſujet de me plaindre de l'impreſſion vicieuſe qu'on en a faite dans les païs étrangers. Cet ouvrage renferme, pour ainſi dire, un ſyſtême complet de Morale, & un mêlange de jeu & de ſérieux. Si les matiéres ne ſont pas liées avec ordre les unes aux autres, c'eſt parce que j'ai commenté chaque épigramme dans ſon rang & ſuivant ſon numero.

PREFACE.

J'avouë que je ſuis, un peu ſingulier dans ma Morale ; mais je ſoumêts volontiers mes penſées à la cenſure d'un chacun ; car je ſuis perſuadé que, ſi quelques-unes de mes penſées ſe trouvent mal-fondées, elles pourront néanmoins donner occaſion à d'autres d'éxaminer avec ſoin les opinions vulgaires, & de rechercher jusqu'à quel point elles ſont fondées ſur le bon ſens. Ce ſont les méditations morales, & la Théologie, qui ſont maintenant mes principales études ; car en faiſant attention à mes infirmités & à mon âge, je me regarde comme un homme prêt à faire le voyage de l'autre monde, & qui doit faire ſon ſyſtême, avant que de prendre congé & de ſe mettre en route.

DIS-

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Parmi toutes les eſpéces de ſciences, il n'y en a point, après la Théologie, de plus utile, ni de plus noble que la Morale. On en diſtingue de deux ſortes, la ſérieuſe, & l'enjouée. La Morale ſérieuſe eſt comme celle qui ſe trouve dans les écrits des anciens Philoſophes, où ils dépeignent les vertus & les vices d'un ſtyle modeſte, convénable au ſujet; & c'eſt ce que l'on entend ſous le nom d'*Ethica*. Perſonne ne peut douter de l'utilité qui en doit provenir: il n'eſt queſtion que d'accoutûmer les hommes à la lecture de ſemblables écrits, qui dans un ſtyle grave &

ſec enſeignent les devoirs de l'homme, expliquent la loi de Nature, & ſont communément auſſi désagréables qu'édifians. Comme les Médecins dorent les pillules améres, pour engager les malades à les prendre; à leur éxemple, les Philoſophes, par les diverſes formes qu'ils ont données à leur doctrine utile, ont cherché à exciter le plaiſir & l'attention des lecteurs. Dans cette vuë, quelques-uns ont jugé à propos denvelopper leur morale ſous des fables divertiſſantes; & on voit par divers paſſages de l'ancien Teſtament, que cette invention eſt très-ancienne, & qu'elle a été en uſage parmi les Hebreux dans les tems les plus reculés. Le célèbre Eſope, Phrygien de naiſſance, eſt le prémier qui ait fait un Recueil de Fables Morales, qui ſe liſent encore aujourd'hui avec plaiſir & avec utilité. Pluſieurs autres ont

ont depuis fuivi ſon éxemple; & on voit, que les Ecrivains Eccléſiaſtiques, & Jeſus-Chriſt lui-même ſe ſont ſervis de parabole, comme de la méthode la plus efficace pour moraliſer. Il y en a d'autres, qui ont eſſayé de donner leur morale en forme de dialogues. Cette façon d'enſeigner eſt appellée *Socratique*, parce que Socrate eſt regardé comme le prémier qui l'ait miſe en uſage, comme en le voit par les Ecrits de Platon ſon diſciple. Un nombre infini de Docteurs ont imité Socrate en cela; & cette maniére d'enſeigner eſt encore pratiquée de nos jours. Comme même on a remarqué que de pareils dialogues non ſeulement excitent l'attention du Lecteur, mais donnent encore le moyen de traiter une doctrine plus à fond, & avec plus de force, on a auſſi étendu cette façon d'enſeigner à diverſes autres Sciences,

comme la Théologie, l'Hiſtoire, les Mathématiques, &c. On peut dire la même choſe des Romans, qui ſont tant en uſage aujourd'hui, & dont l'origine, ſelon du Verdier, vient des Normans, établis en France, parce que ces fables étoient autrefois écrites en vieux langage Norman. Le nom a été depuis changé; de ſorte qu'au lieu de *Normans*, on les appelle préſentement *Romans*. Les Eſpagnols, qui ont emprunté des François cette maniére d'écrire, les appellent *Romanzes*; & les Italiens leur donnent le même nom. Mais laiſſons cela à part. Nous voyons, que les Grecs ont auſſi fait uſage de cette maniére d'écrire, & nous avons encore préſentement deux vieux Romans Grecs, l'un d'Achille Tatius, & l'autre d'Héliodore. La Métamorphoſe d'Apulée eſt le principal Roman ancien, que nous ayons en La-

Latin ; & l'Argenis de Barclai eſt le principal des Romans modernes dans cette même langue. La plupart de ces Romans ſemblent uniquement avoir été écrits par des hommes oiſifs pour paſſer le tems. Cependant il s'en trouve quelques-uns, qui ſous des Hiſtoires ſuppoſées repréſentent des choſes de poids, tant en matiére de Politique, qu'en matiére de Morale ; & leur lecture n'eſt pas moins utile qu'agréable.

De tous les Romans moraux, le plus eſtimé eſt celui de Télémaque, écrit par le célèbre Archevêque de Cambrai, Mr. de Fénelon. Son Télémaque paſſe pour un chef-d'oeuvre dans ce genre d'écrire, tant par rapport au ſtyle, que par rapport à la matiére. Mais comme, dans beaucoup de choſes, j'ai un goût particulier, j'avouë ingenuement, que je ne puis pas y découvrir

vrir toutes les beautés que la plupart y trouvent. Le ſtyle qui ſeroit excellent en Poëſie me paroît rebutant en proſe; & la doctrine, qui, en elle-même, eſt très-ſolide, n'eſt cependant pas ſi rare qu'on ne la trouve dans la plupart des Ecrits qui traitent des vertus, & des régles du Gouvernement. Pour donner à un livre le titre de chef-d'oeuvre, il faut qu'il ait dans ſa doctrine quelque choſe qui ſoit original; c'eſt-à-dire quelque choſe qui ne ſoit pas connu à un chacun; c'eſt ce que je ne trouve pourtant pas dans ce célèbre Roman; car les régles & les maximes qu'il donne ſont connuës de tout le monde; de ſorte que l'Auteur s'eſt uniquement diſtingué des autres par ſa maniére agréable d'écrire, & par le tour qu'il a donné à ſon ouvrage. Mais j'avertis que ce n'eſt-là que mon ſentiment particulier; car ſi d'autres pren-

prennent ce livre pour un chef-d'oeuvre, je laisse à un chacun la liberté d'en porter un tel jugement: je ne veux disputer avec personne sur ce chapitre. Tout ce qu'on en peut dire selon mon petit sentiment, c'est que l'ouvrage est utile & orné; mais cependant tel qu'on en pourroit faire un aussi beau, sans recourir à la magie.

Je ne parlerai pas des autres Romans moraux, dont on a aujourd'hui une grande quantité. Je me contenterai de donner ma pensée sur un nouvel ouvrage dans ce genre; parce qu'on en a porté des jugemens si opposés, que quelques-uns l'ont élevé jusqu'aux nuës; & que d'autres au contraire l'ont traité avec beaucoup de mépris; ce qui a formé, sur-tout parmi les femmes, deux factions, l'une de *Paméliſtes*, & l'autre d'*Antipaméliſtes*. On y représente une pauvre fille de cham-

chambre, dont un grand Seigneur eſt épris, & dont il cherche à jouir ſoit par la force, ſoit par quelque ruſe. Mais ſa vertu & ſa chaſteté ſont ſi grandes & ſi conſtantes que rien ne peut la réduire à lui accorder la moindre faveur. De-là il arrive, que l'amour impur de ce Seigneur ſe change en eſtime & en admiration, de ſorte que, malgré l'inégalité de leurs conditions, il ſe marie avec elle. Il y en a qui regardent cette jeune fille, comme un modéle à imiter pour les perſonnes du Séxe; & il s'eſt même trouvé en Angleterre des Eccléſiaſtiques, qui ont recommandé en chaire la lecture de cette Hiſtoire. D'autres au contraire y ont trouvé le caractére d'une dévote coquette, & d'une fille ruſée, qui a ſçu à fond l'art d'attirer un homme dans ſes filets. Ces deux jugemens me paroiſſent outrés. On ne peut pas bien,

bien, d'un côte, ſe reproſer ſur la conduite, qu'une fille tient en pareil cas, puisque l'expérience nous apprend qu'on a été ſouvent trompé par des vertus feintes- Mais on ne peut pas non plus d'un autre côté faire paſſer pour Hypocriſie l'éxercice de toutes les vertus; car on peut trouver des femmes qui parſà n'ont d'autres choſes en vuë que la crainte de Dieu, la vertu & la conſervation de leur honneur. Je préfererois, pour ne point choquer le beau Séxe, pour qui j'ai toujours été fort porté, de mettre Paméla dans cette derniére claſſe, ſurtout puisqu'on voit, que dans la proſpérité elle ſe reſſembla toûjours, & gagna tous les coeurs par la conſtance de ſa douceur, de ſa ſoumiſſion & de ſa complaiſance. Tout ce qui j'ai à dire contre cette Hiſtoire, c'eſt qu'elle eût été plus édifiante, & le caractére moins ſujet

jet à la critique, ſi cette Héroïne, après une telle conduite, & après avoir eſſuyé tant de perſécutions, ſe fût dévouée au célibat, pour montrer que toutes les critiques, qui avoient été faites ſur ſon compte, étoient mal-fondées: ou du moins je voudrois qu'elle eût fait ſoupirer ſon amant durant quelques années, avant que de conſentir à lui donner la main. D'ailleurs je mets cette Hiſtoire au nombre des bons Romans, parce qu'elle eſt remplie de divers bons ſentimens, & qu'elle donne des éxemples de vertu & d'honnêteté. Cependant je ne la tiens pas pour un chef-d'oeuvre, & je n'approuve nullement les Eccléſiaſtiques d'Angleterre, qui l'ont recommandée en chaire. Car ſi on y voit quelque choſe d'édifiant, il y a auſſi quelque choſe capable d'irriter l'amour, & de mettre en feu le coeur même d'un Philoſophe.

Le

PRELIMINAIRE.

Le portrait que l'Auteur donne de la beauté de cette fille, de ſa gorge, de ſa taille, &c; & même le grand nombre de careſſes & de baiſers, dont il fait le recit, ne ſont pas des matériaux propres à ſervir de texte à un ſermon.

On en peut dire autant des autres Romans moraux, ſans compter, que les caractères en ſont d'ordinaire ſi outrés, qu'ils conviendroient mieux à des Anges qu'à des hommes, & qu'ils font voir les hommes tels qu'ils devroient être, & non tels qu'ils ſont; ou qu'ils peuvent être: le courage, la fidélité, & l'amour, y ſont par-tout ſi quinteſſentiés, que le lecteur, au lieu de bon ſens n'y trouve que de l'affectation. C'eſt une raiſon pour ne pas trop conſeiller la lecture de ſemblables livres; car ils ſeroient capables non ſeulement de rendre quelques perſonnes grimacieuſes;

mais

mais encore de produire le même effet ſur toute une Nation entiére. Ce fut pour guérir la Nation Eſpagnole d'une pareille affectation, dont elle avoit été infectée par la lecture de ſemblabbles livres, que Cervantes écrivit le ſpirituel Roman, connu ſous le nom de *Don Quichote*.

On a pris, de notre tems, un goût particulier à la morale préſentée dans des deſcriptions de voyages imaginaires, dans des lettres, & dans des écrits ſous le nom de *Spectateurs*. Quant aux deſcriptions de voyages imaginaires, on les tient pour une maniére propre à faire recevoir la morale: & on voit que pluſieurs Auteurs y ont eu du ſuccès. Mais ici, comme en d'autres choſes, il s'eſt introduit des abus; car il s'eſt trouvé des gens, qui ſous des deſcriptions de pays imaginaires, ont avancé diverſes choſes peu convénables, ſoit contre la Réligion,

ſoit

ſoit contre la Morale; & on doit mettre principalement dans cette claſſe l'Hiſtoire de Sevaramber. Une partie de ces voyages eſt de la trempe de celui de Lucien, où on ne voit que des plaiſanteries. Les principaux d'entre ceux-là ſont l'Utopie de Bindermann, & d'autres de même nature. Les deſcriptions de voyages imaginaires du Docteur Swift, Anglois, ſont un mêlange de plaiſanterie & de doctrine; de ſorte pourtant que la plaiſanterie y domine. Dans le voyage ſouterrein de Klim on trouve auſſi ces deux choſes, mais la doctrine l'emporte ſur la plaiſanterie; & il renferme tant de caractères, qu'on pourroit y trouver aſſez de matériaux pour en former un ſyſtême entier de Morale. Quelques-uns ſe ſont aviſés de critiquer cet écrit & ont prétendu y trouver une eſpéce de Naturaliſme; mais l'accuſation eſt ſi

pau-

pauvre, qu'on n'a pas jugé à propos d'y répondre. On montre dans cet écrit jusqu'où les hommes par la seule lumiére naturelle, & par la considération des choses crées peuvent parvenir à la science de la Morale & à la connoïssance de Dieu. C'est-là un point, dont tous les Théologiens conviennent; car ils enseignent que la véritable Réligion révélée est fondée sur la Réligion naturelle. Outre cela l'Auteur a eu la précaution de faire voir la nécessité de la révélation, afin de refuter ceux qui de nos jours en ont nié la nécessité. De pareilles censures viennent ou de l'envie de vouloir nuire à son prochain, ou de l'ignorance; ce que je croirois plus volontiers; car il n'y a personne qui ait plus de hardiesse pour critiquer un livre, qu'un demi-sçavant, ou que celui qui, à ce qu'on dit, n'a lu qu'un livre.

D'au-

D'autres ont entrepris de nos jours de donner leur morale ſous des lettres ſuppoſées. Les plus connuës d'entre celles-ci portent le titre d'Eſpion Turc. Depuis quelques années, cette maniére d'écrire eſt devenuë presque d'un uſage général; de ſorte qu'on a vu paroître en foule, d'une année à l'autre, des lettres Perſannes, Chinoiſes, Juifves, Egyptiennes & autres. Les prémieres d'entre elles, je veux dire les anciennes lettres Perſannes, ſont fort eſtimées, & avec raiſon; car on y voit divers morceaux, qui ſont forts, nouveaux & originaux. Je les appelle anciennes lettres Perſannes, parce qu'il en a paru de puis d'autres ſous le même titre, mais qui ne reſſemblent pas aux prêmières.

Il y a quelques années que certains grands génies firent, en Angleterre une Société entre eux pour travailler ſur diverſes matiéres de

morale. Ce ſont leurs écrits, qui, depuis ont été raſſemblés, reliés en quelques volumes, & publiés ſous le titre de *Spectateur*. Ce recueil n'étant pas l'ouvrage d'un ſeul homme, toutes les Piéces ne ſont pas non plus égales Quelques matiéres ſont traitées avec tant de force & de délicateſſe, qu'elles peuvent paſſer pour des chef-d'oeuvres: d'autres au contraire ſont fort médiocres, & la plupart de nulle valeur; c'eſt pour cette raiſon que le Traducteur François a jugé à propos de retrancher quantité de ces Piéces; & il ſeroit à ſouhaiter qu'il en eût retranché encore un plus grand nombre.

Divers autres Auteurs ont imité cette ſorte d'ouvrage; mais avec un ſuccès tous différent; car les nouveaux Spectateurs ne peuvent pas être comparés avec les bonnes Piéces qui ſe trouvent dans le prémier.

PRE'LIMINAIRE.

L'Argus Suédois peut paſſer auſſi pour une imitation du Spectateur Anglois, & on doit dire la même choſe du Patriote de Hambourg, qui de tous les nouveaux Spectateurs eſt eſtimé le meilleur & le plus ſolide. Il eſt, comme le prémier Spectateur Anglois, un recueil des ouvrages de quelques perſonnes d'eſprit; & les Piéces qu'il contient ſont fort bonnes & travaillées avec ſoin; de ſorte qu'il doit avoir la préférence ſur les Spectateurs François, dont la morale eſt plus agréable que ſolide.

On peut dire en général des nouveaux Moraliſtes François, qu'ils regardent plus à la forme qu'à la matiére. Le ſtyle, & les maniéres de parler délicates ſont ce qui les flatte le plus. Leurs penſées & leur Réfléxions Morales ont ordinairement les paſſions amoureuſes pour objet, & les qualités des femmes. Ce ſont là, ſelon eux, des choſes eſſentielles, ſoit dans leur plaiſant, ſoit dans leur ſérieux, ſoit dans leur Morale g a-

ve, ſoit dans leurs Comédies. C'eſt ce qui fait que chez eux une Comédie n'eſt plus eſtimée Comédie, à moins qu'elle ne finiſſe par un mariage Et comme dans toutes choſes ils affectent une ſorte de politeſſe, ils regardent les autres Philoſophes comme des hommes groſſiers & impolis; qui, en depeignant les vices, frappent les gens dans leur endroit ſenſible; au lieu qu'eux ſe contentent de commenter ſur de legéres foibleſſes & de toucher ſimplement la peau par le moyen de leur Morale fardée. Je n'entends parler ici que des nouveaux Moraliſtes François; car Montagne, Charron, Moliére, Boileau & autres Moraliſtes François du dernier ſiécle, ont ſuivi le plan de Morale des anciens Philoſophes; ce qui fera ſubſiſter leurs ouvrages & les rendra immortels. Mais chaque ſiécle a ſon goût; & il en eſt des Ecrits des François, comme de leurs habits, qui ſont ſujets à tant de changemens, que ce qui paſſe pour un ornement dans une année, eſt regardé l'année ſuivante comme quelque choſe qui défigure. J'ai entendu, en France, diverſes perſonnes ſenſées ſe plain-

dre

dre de ce goût, qui a maintenant pris le deſſus; & des Auteurs même ſe plaignoient de ce qu'ils étoient obligés de compoſer leurs ouvrages ſelon le goût d'à préſent.

Par la Morale enjouée, on entend les Satires & les Comédies. Parmi les anciennes Satiriques, nous en comptons deux, Horace & Juvenal, que les Satiriques modernes ont ſuivi comme des modéles. La plupart des Critiques preférent le prémier au ſecond, quoique ſans fondement ſelon moi; & dans une de mes Epitres Latines j'ai rendu raiſon du parti que je prends à cet égard. Boileau eſt mis à la tête des nouveaux Satyriques; & c'eſt avec juſtice, tant à cauſe de la beauté de ſon ſtyle qu'à cauſe de la ſolidité de la matiére. Il a reſtraint la liberté que prenoient les anciens Satiriques, & a enſeigné aux autres à faire des Satires modérées & permiſes, quoiqu'il paſſe de tems en tems les bornes qu'il s'eſt lui même marquées, en nommant, tantôt l'un, tantôt l'autre, ce qui ne doit pas être permis. Pour moi je n'ai jamais oſé aller ſi loin dans mes Ecrits Satiriques. Si, malgré cela, ils ont

cauſé ici de plus grand mouvemens, il faut l'attribuer au tempérament & à la conſtitution des gens du Nord, qui ne peuvent pas ſupporter la raillerie auſſi tranquillement que les François & les Anglois.

Pour ce qui eſt des Comédies, on peut dire qu'on n'a point trouvé de maniére d'écrire plus efficace pour faire recevoir la Morale; & où le caractère des vertus & des vices puiſſe être donné plus au naturel. Les anciennes Comédies ont été excellentes, mais avec cela groſſiéres & mordantes; ce qu'on voit par les Comédies d'Ariſtophane, que nous avons encore. Ménandre a été le prémier entre les Grecs, qui ait moraliſé d'une maniére plus fine & moins choquante; mais de ce grand nombre de Comédies qu'il fit, on ne nous en a conſervé aucune. Plaute & Térence furent parmi les Romains les principaux Auteurs de Comédies; & il y a de grands différens parmi les ſçavans touchant les écrits de ces deux Poëtes comiques. La plupart préférent Térence à Plaute; mais je ne ſuis pas d'accord avec eux ſur ce point. J'avoüerai volontiers que dans les Co-

médies de Térence le ſtyle eſt plus pur & la régularité plus grande ; de ſorte qu'elles ont moins de fautes que celles de Plaute ; mais malgré toutes les fautes, qui ſe trouvent dans les Piéces de celui-ci, elles n'en ſont pas moins excellentes. Je compare les Comédies de Térence à une figure ordinaire ſans défauts, & celles de Plaute à un viſage beau & peu commun, mais où l'on apperçoit quelques taches ou quelques boutons. Les gens de lettres les plus ſçavans & les plus profonds peuvent être de mauvais juges en fait de Comédie : l'un juge du ſtyle, l'autre des ſentences & des maximes de morale, & un autre des régles du Théâtre. Mais une Comédie peut être écrite d'un beau ſtyle, contenir de la morale, avoir d'autres attributs ; elle peut même être compoſée ſuivant toutes les régles qu'Ariſtote preſcrit, & cependant ne point être une Comédie. Une autre au contraire, indépendamment de diverſes fautes, peut être un chef-d'oeuvre. Perſonne ne peut nier, par éxemple, que l'Aulularia de Plaute n'ait ſes défauts, mais avec tout cela, elle eſt regardée comme la prémière de toutes les Comé-

dies tant anciennes que nouvelles. Un Moliére eſt ici meilleur juge que tous les Sçavans enſemble. On voit qu'il s'eſt appliqué principalement à imiter Plaute, & qu'il s'eſt donné la peine de traduire pour le Théâtre François quelques piéces de cet ancien Auteur comique, & qu'elles paſſent encore pour ce qu'il y de plus beau. On voit au contraire, qu'il ne s'eſt pas promis le même ſuccès des Comédies de Térence, & qu'il l'a laiſſé ſans vouloir y toucher, malgré toutes ſa délicateſſe de ſtyle & toute ſa régularité. Certaines Comédies de Plaute, comme ſon *Aulularia*, ſon *Amphitrio*, ſes *Menechmi*, ſon *Pſeudolus*, & ſa *Moſtellaria*, ne ſont pas ſeulement en plein uſage aujourd'hui; mais ſont encore repréſentées avec tant de ſuccès, que les Spectateurs ne ſe dégoûtent jamais de leurs fréquentes repréſentations. Car on y voit briller entre autres cette *Feſtivité*, qui eſt l'ame de la Comédie, comme celle du Théâtre, qualité à laquelle perſonne ne peut atteindre, que celui que la Nature a formé pour cela, au-lieu que quantité de perſonnes, avec du ſoin, du travail, & une ſorte de diſcer-

ne-

nement peut composer des Comédies semblables à celles de Térence,

Avec Plaute & Térence périt l'art de composer des Comédies morales ; de sorte que Moliére peut être compté pour le prémier qui ait ressuscité cet art, qui étoit comme enséveli dans le tombeau, & qui ait écrit des Comédies sur le plan des anciens Grecs & Romains. Jusque-là qu'on peut dire, que non seulement il les a heureusement imités, mais qu'il les a surpassés ; & qu'il peut être mis au rang des grands Philosophes modernes. Personne avant lui n'a mieux étudié les inclinations des hommes, & les portraits qu'il en donne, d'une maniére plaisante & agréable sont plus au naturel que les caractères de Théophraste. Sous quelque habit, sous quelque style, ou forme qu'il les donne son travail est toujours digne d'un Philosophe. La Morale la plus utile, c'est celle qui a le plus d'effet ; & je doute que les preceptes des meilleurs & des plus profonds Philosophes ayent eu plus d'effet & ayent frondé les folies des hommes avec plus d'effet, que les Comédies de Moliére, quoiqu'elles ne semblent avoir été fai-

faites que pour divertir. Je ne ſçais, dit un certain Auteur ſi le plus fort ſermon d'un Predicateur auroit plus d'efficace pour convertir un hypocrite, que le *Tartufe* de Moliére, ou ſi aucune oraiſon funèbre pourroit avoir un meilleur effet que la Comédie, qui a pour titre *le Feſtin de Pierre*.

Dans cette vuë, j'ai cru qu'il n'étoit indigne, ni de mon état, ni de mon âge avancé de moraliſer de cette maniére; & le ſuccès que mes Comédies ont eu, tant ici que dans les païs étrangers eſt cauſe que je ne rougis point de m'être appliqué à un tel travail. J'ai cherché principalement à introduire dans mes Comédies des caractères, que, ni Moliére, ni d'autres n'ont point encore touchés. Tels ſont entre autres les caractères du *Pottier d'Etaim Politique*, ou de *l'homme d'état imaginaire*; de *la Journaliére*; de *l'homme occupé de rien*, de *la Comédie ſans tête & ſans queue*, ou *des fréres oppoſés de ſentiment*, & dans laquelle j'ai depeint les caractères de ceux, qui tombent d'une extrêmite dans l'autre; enfin dans la Comédie de *l'Honnête Ambition*, & dans bien d'autres.

On

PRE'LIMINAIRE.

On peut voir par les ouvrages, que j'ai publiés de tems en tems, que j'ai cherché à moraliſer de différentes maniéres. Dans mon Hiſtoire des Héros, écrite ſur le plan de Plutarque, on trouve une morale mâle & ſérieuſe. Dans mes Satyres il y a du ſel, du poivre, & de tout ce qui picque, mais qui guérit en même tems. Mes Comédies ont de l'enjouëment, & des vérités mêlées avec de la plaiſanterie. Mes Epigrammes Latines, comme mon Voyage Souterrain, ſont remplies de paradoxes moraux, parce que je m'y ſuis propoſé d'attaquer les erreurs vulgaires, & de diſtinguer dans les vertus & dans les vices la réalité de l'apparence. Si j'ai réuſſi dans mon deſſein c'eſt ce que je laiſſe à éxaminer & à juger à d'autres; & ſi je me ſuis trompé en quelque choſe, j'aurai pourtant la ſatisfaction d'avoir procuré à d'autres l'occaſion d'éxaminer certains points, & d'avoir montré que certains Axiomes, ou certains ſentimens reçus du public, ne ſont pas toûjours vrais.

Selon moi, il eſt du devoir d'un Philoſophe d'éxaminer les opinions reçuës pour voir ſi elles ſont fondées ou non. Car vou-

loir

loir rechauffer ce qui a déja été dit ou écrit cent fois auparavant, ce n'eſt pas enſeigner, c'eſt déclamer. Commenter ſur le luxe, ſur l'avarice, & ſur d'autres vices connus : c'eſt entreprendre des exhortations qui ſont du département des Orateurs ; c'eſt vouloir faire le Prédicateur. Mais faire des decouvertes, montrer comment on prend l'ombre pour le corps, & comment on confond les vices avec les vertus ; c'eſt préciſément dogmatiſer ; c'eſt remplir le devoir d'un Philoſophe. C'eſt à cet égard que je recommande les opinions paradoxes ; car lorsqu'elles ſont propoſées avec fondement & avec diſcernement, on peut les regarder comme des découvertes nouvelles & utiles. Je dis lorsqu'elles ſont propoſées avec fondement & avec diſcernement ; car il s'eſt trouvé divers Ecrivains, qui ſeulement par ambition, ou pour faire montre de leur grande ſageſſe & de leur Eſprit quinteſſencié, ont avancé & ſoutenu des opinions, qui ont plutot ſcandaliſé qu'édifié. Je mêts de ce nombre le célèbre Bayle, qui s'eſt appliqué à combattre certaines penſées uniquement parce qu'elles étoient généralement reçuës. J'y

joints

joints Mr. *l'Eſprit*, qui veut dériver toutes les vertus de ſources corrompuës & mauvaiſes; ce qui va trop loin, & pourroit renverſer toute la Morale Car quoiqu'on puiſſe convenir que quantité de choſes utiles ſe font par de mauvais motifs; & que, comme le dit un certain Auteur, l'orgueil & la vanité ayent bâti plus d'Hopitaux, que toutes les vertus enſemble, *il* ne s'en ſuit pourtant pas que ces deux vices ayent bâti tous les Hopitaux. L'Auteur de la fable des Abeilles *Fable of the Bees* eſt principalement celui qui mérite la plus forte cenſure, pour avoir pris à tâche de plaider la cauſe des vices, & de montrer leur utilité & leur néceſſité dans la Société civile. Il ne craint point d'avancer, qu'il eſt impoſſible de rendre une République floriſſante & hereuſe, ſi on en banit le mal moral & Phyſique. Il pourroit avoir raiſon par rapport à certains maux Phyſiques, puiſqu'il eſt Docteur en Médecine, & que les Médecins, comme les Apothicaires, vivent des maladies; & par là on ne le pourroit pas condamner, s'il ſouhaitoit, qu'il y eût des Maladies; car à peine trouveroit-on un Médecin, qui, comme le dit l'ancien Poéte Comique,

que Grec, ſe réjouïſſe, lorsque tout le peuple jouït d'une bonne ſanté. De même un Propriétaire ne voit pas avec plaiſir, une année abondante & aime mieux une année de ſtérilité. Un Avocat ſe plait à voir naître des différens; un Sacriſtain & un Foſſoyeur à voir mourir le monde, & un Soldat à voir naître une guerre, parce que chacun d'eux y trouve ſon compte. C'eſt ce qui a fait dire à Sénèque: *Cui non ex alieno incommodo lucrum? Miles bellum optat: agricolam annonæ caritas erigit: eloquens captat pretium ex litium numero; Medicis gravis annus in quæſtu eſt: nullo igne, nullâ tempeſtate lædantur tecta, jacebit opera fabrilis.* (*) C'eſt par la même raiſon qu'un Chirurgien François ſe mettoit à genoux devant l'image de Charles VIII. parce que ce Roi fut le prémier qui apporta en France la maladie, appellée *le mal de Naples*,

(*) C'eſt-à-dire: Qui eſt ce qui ne profite pas de la perte d'un autre? le Soldat ſouhaite la guerre; la cherté des vivres rétablit le laboureur; un Avocat s'enrichit par le nombre des procès; une année mal-ſaine apporte du profit aux Médecins: ſi le feu, ou les injures du tems, ne font pas de dommage aux maiſons, l'Artiſan mourra de faim.

ples, & qui avoit apporté beaucoup de profit aux Chirurgiens.(**) J'ai dit, que l'Auteur pourroit avoir raiſon, par rapport au mal Phyſique. Mais prétendre que les vices & les crimes ſoient des choſes néceſſaires dans le monde, c'eſt avancer un honteux & ridicule paradoxe. Du reſte je regarde les opinions paradoxes, comme étant d'une grande utilité; *auſſi* n'ai-je pas ſouvent balancé à quitter le chemin battu, pour découvrir la ſource de diverſes opinions communément reçuës. Dans ces recherches j'ai trouvé, que pluſieurs axiomes, ou maximes n'étoient pas tant fondées ſur l'équité, ou ſur la raiſon, que ſur des coutumes, ou ſur l'autorité de quelque Sçavant

(**) Béroalde de Verville fait à ce ſujet ce conte: un Moine de St. Denis voyant un Chirurgien, nommé Thierry de Hery à genoux devant l'image de Charles VIII. lui dit: vous vous trompez, mon ami, ce n'eſt pas un Saint que vous priez-là; Mais Thierry lui répondit: "Je le ſçais bien. Je connois aſſez l'image de Char-„ les VIII; & ce n'eſt pas ſans raiſon que „ je lui rends ce culte; car il eſt le pré-„ mier qui a apporté en France le mal „ de Naples, qui m'a fait gagner un capi-„ tal de ſept mille livres de rente.

vant distingué. Car comme lorsqu'une personne vient à bailler en compagnie, tous les autres en font autant; de même nous suivons souvent à l'aveugle, & sans aucun éxamen les opinions d'un homme âgé & respectable. La Morale, renfermée dans l'ouvrage que je présente, est d'une telle nature, qu'on y trouvera plus de méditation que de lecture. Je ne me donne pas pour infaillible: je me soumêts au contraire au jugement des personnes raisonnables, & je me laisse condamner par tous ceux qui pourront faire voir, que je me suis trompé. Si quelqu'un m'objecte que j'ai des sentimens particuliers dans la Morale, je répondrai avec Chrysippe, que cela montre précisement mon application à la Philosophie; car penser comme le plus grand nombre & suivre le chemin battu, c'est quelque chose qui dénote plutôt une lecture aisée de plusieurs livres qu'une méditation laborieuse.

PENSE'ES MORALES.

EPIGRAMME I. DU LIVRE I.

Sur OLUS, Homme d'une Epargne sordide.

Heic! quales sordes? rimosas negligis ædes,
Donec tota domus labitur in Dominum.
Sumptibus ut parcas, miserè consumeris ipse:
OLUS inops moritur, ne minuantur opes.

****

*P*armi le grand nombre de choses
** étonnantes & presque incom-
** préhensibles, qu'ont voit dans
**** le Monde, on peut mettre l'épargne sordide d'un homme riche & la prodigalité d'un homme pauvre. Le

riche épargne aujourdhui, comme s'il appréhendoit de mourir de miſére le lendemain; & le pauvre prodigue dans une heure ce, qui ſouvent l'oblige de jeuner pendant une année entiére. Ces caractéres ſont même d'autant plus difficiles à comprendre, que la léſine ſe trouve principalement dans les Vieillards, qui attendent à tout moment la mort, & que la profuſion ſe remarque ſur-tout dans les jeunes-gens, qui comptent vivre long-tems; de ſorte que les prémiers ſemblent s'attacher à l'argent, préciſément parcequ' ils n'en ont plus beſoin, & les derniers le dépenſent parcequ' il leur eſt extrémement néceſſaire. Cela ne peut être attribué qu' à la bizarrerie de l' Homme, dans laquelle on ne trouve pas l'ombre de raiſon; car on ne peut en donner aucune autre cauſe, ſi non que c' eſt le caractére de l' Homme, & une choſe comme naturelle, puiſqu' on voit qu' elle eſt presque générale. J' ai, par éxemple, éxaminé les raiſons, que donne un Vieillard riche, pour colorer ſon épargne, & je n' en ai point trouvé de ſolides. En effet, ramaſſer de l' argent

gent à force pour un voyage, qui eſt fini, & ménager extrêmement les vivres, lorsqu' on voit le port, ſont des choſes auſſi incompréhenſibles & auſſi ridicules, que l' action de cet homme, qui prit un ſoir beaucoup de ſoin pour mettre ſes cheveux en boucle, quoi qu' il fût condamné à avoir la tête tranchée le lendemain matin. Il eſt vrai, qu' un Pére de famille, qui a Femme & Enfans, peut avec plus de fondement défendre ſon épargne, que celui qui vit dans le Célibat; car le prémier peut dire, qu' il faut penſer à ſa Famille; au lieu que le dernier fait des épargnes ſans pouvoir en donner la moindre raiſon, & ſans ſavoir pour qui il ramaſſe de l' argent. J' avouë, que l' argument, dont ſe ſert le Pére de famille, a quelque choſe d' impoſant & eſt même ſi fort, que le commun peuple le trouve ſans replique: Mais, quand on l' examine d' un oeil philoſophique, on trouve que ce n' eſt qu' une fauſſe couleur, dont il ſe ſert pour couvrir une foibleſſe qui lui eſt commune avec celui qui n' eſt pas marié. Je ne ſuis pas du ſentiment d' une

partie de ces Philoſophes déraiſonnables, qui de ce lien naturel, qu'il y a entre les Péres & Méres & leurs Enfans, n'en font qu'une Chimére. Je condamne cette parole d'Ariſtippe, qui, lorsqu'on lui rappella ce qu'il devoit à des Enfans, qui venoient de lui, cracha par terre & dit : *Cela vient auſſi de moi :* je condamne de même cet Homme, dont il eſt parlé dans Plutarque, & qui lorsqu'on le fit reſſouvenir de la tendreſſe qu'il devoit à ſon Frére, répondit, que l'alliance, qu'il y avoit entre eux, conſiſtoit en ce qu'ils étoient tous deux venus au monde par la même porte. Je ne veux pas même aller trop loin ſur cette matiére avec d'autres Philoſophes plus raiſonnables, ni dire non plus avec eux, que le lien qu'il y a entre le Mari, la Femme & les Enfans ſe rompt par la mort, de ſorte que lorsque le Pére meurt, la Femme & les Enfans qui ſurvivent ne lui ſont plus rien ; que, ſoit qu'ils mangent après ſa mort à trois, ou à quatre ſervices, ſoit qu'ils roulent en caroſſe doré, ou en chariot, il n'en ſent rien ; & que lorsque de telles perſonnes ſe rencontre-

ront

ront dans l'autre vie, il ne ſera pas queſtion de pareilles choſes à moins qu' avec le Commun Peuple, on ne veuille s' imaginer, que le Ciel ſoit un Paradis charnel. Je ne veux pas, dis-je, aller ſi loin, parcequ' une pareille doctrine pourroit occaſionner une ſorte de negligence, & qu' il eſt quelquefois utile pour les hommes, qu' ils ſoient entretenus dans certains principes foibles, àfin que la Societé puiſſe en quelque ſorte ſe ſoutenir par-là. Je prétends dire ſeulement, qu' un Philoſophe de bon ſens ne ſe contente pas de ces foibles argumens; car il eſt perſuadé, que tout ce qu' un Pére doit à ſes Enfans, c' eſt une bonne Education, & que la richeſſe leur peut quelquefois être plus nuiſible & plus pernicieuſe qu' avantageuſe. Il prétend, que des biens médiocres engagent les enfans ſurvivans à travailler, & à cultiver leur eſprit, & les forcent même, contre leur naturel, à devenir des gens de mérite, & des membres utiles dans la Societé. Pour moi, je me contenterois volontiers de cet argument vulgaire, ſi l'expérience ne nous appre-

noit pas, que le ſoin, qu' on doit avoir de mettre ſa femme & ſes enfans dans une ſituation heureuſe, ne peut pas être la cauſe de cette épargne. Si c'étoit cela, on ſe preſcriroit une certaine borne, qu'on ne paſſeroit pas, & on ſe contenteroit de ramaſſer une certaine ſomme, pour fournir un honête entretien aux perſonnes qu'on laiſſeroit après ſoi. Mais on voit, que l'épargne d'un chiche, qui s'applique à entaſſer écus ſur écus, n'a point de bornes; car celui qui poſſéde dix mille écus, eſt auſſi attaché à augmenter ſon Capital, que celui qui n'a que mille écus; de ſorte qu'il vit pauvre, uniquement àfin de mourir riche; & on voit parlà, qu'un vieux Pére de famille défend ſon épargne avec des argumens auſſi peu ſolides, que le ſont ceux d'une perſonne, qui vit dans le Célibat, & qui a le même défaut. Tous deux travaillent à ramaſſer écu ſur écu, ſans ſavoir pourquoi ils le font. Il vaudroit bien mieux, que l'un & l'autre avouât ſa foibleſſe, & qu'ils n'alleguaſſent pas des raiſons, qui ne peuvent ſe ſoutenir. Toutes les fois que quelqu'un cenſure

le

le ſoin & la peine que je prends d'amaſſer de l'argent, & m'en demande la raiſon, je n'en ai point d'autre à lui donner, ſi non que je ſuis homme; c'eſt-à-dire en bon françois, que je ſuis fou, & que je ſuis aſſuré, que celui qui me critique, deviendra auſſi fou, dès qu'il ſe trouvera dans la ſituation, où je me vois; je veux dire dès qu'il commencera à jetter les fondemens d'un capital permanent. La nature corrompuë de l'homme veut, qu'auſſitôt que quelqu'un commence à mettre à l'écart une ſomme à laquelle il ſe propoſe de ne point toucher, & qu'il appelle ſa reſſource en cas de néceſſité, il ſe ſent d'abord poſſédé du déſir de l'augmenter; & plus le monceau devient grand, plus il a la force de l'aimant pour attirer à lui. Cela s'accorde fort-bien avec le ſentiment des Phyſiciens de nos jours touchant la peſanteur: *Quò copioſior eſt materia corporis, eò majorem habet vim attrahendi*; c'eſt-à-dire: Plus le Corps eſt gros, plus de force il a pour en attirer un autre. M. Craſſus fut un des plus riches Particuliers, dont il ſoit fait mention dans

l'Hiſtoire ; mais ſon avarice augmentoit avec ſes richeſſes. Plutarque raconte, que ce même homme fréquentoit tous les jours un Philoſophe, & qu' il lui prêtoit un chapeau pour ſe garantir du Soleil, toutes les fois qu'ils alloient enſemble ſe promener à ſa maiſon de plaiſance hors de la Ville ; mais qu' il ne manquoit jamais de reprendre le chapeau, quand leur promenade étoit faite. Un avare & inſatiable Euclion, qui n' eſt jamais content de ce qu'il a, eſt ainſi toujours pauvre malgré ſes richeſſes ; car il eſt toujours dans le beſoin, puiſqu'il ne trouve jamais en avoir aſſez. Au lieu que celui qui eſt content de ce qu'il a, ne manque de rien, puiſque ce qu' il a lui ſuffit. C'eſt pour cette raiſon qu' un certain Poéte a dit, que le contentement étoit la Pierre Philoſophale, verité qui peut être demontrée non ſeulement par l' exemple des perſonnes particuliéres, mais encore par celui des Nations entiéres Il n' y a point de Pays plus riche que la Hollande ; & il n' y en a point où l'épargne ſoit plus d'uſage ; car les Habitans n' y vivent près-

que

que que de fumée de Tabac ; & il en eſt d'eux comme des Chameaux, qui portent ſur le dos des ſacs d'or, & mangent des chardons, ou qui portent du vin & boivent de l'eau. Au contraire, les Nations les plus pauvres font des dépenſes exceſſives. On entend tous les jours cenſurer ce défaut: on le dépeint avec les plus vilaines couleurs; on repréſente les incommodités, les inquiétudes & les périls, qui accompagnent les richeſſes. L'avare continuë cependant toujours à amaſſer. Il s'imagine que les déclamations des pauvres viennent de leur envie ; & il leur allégue l'exemple du renard, qui feignit de mépriſer les raiſins d'une Treille, & diſoit qu'ils n'étoient pas meurs, parcequ'il n'y pouvoit pas atteindre. Ce qui le confirme davantage dans ſa foibleſſe, c'eſt que ceux qui déclament le plus contre les richeſſes, & parlent des incommodités qu'elles entraînent après elles, ne reculent pas lorsqu'un homme riche veut les faire ſes héritiers; car perſonne ne refuſe d'accepter un héritage malgré les charges, qui l'accompagnent. Il n'y

a rien de plus ordinaire, que d'entendre les pauvres parler de la ſorte : "Qu'eſt-ce qu'un Tel, ou un Tel „ veut faire de ce tréſor, qu'il couve ? „ Il n'en peut rien emporter avec lui „ dans le tombeau. Dieu veuille me „ donner un honnête entretien ! C'eſt „ tout ce que je déſire ; & c'eſt tout „ ce qu'un homme raiſonnable peut „ ſouhaiter.„ Mais avec cela il n'y a rien de plus commun, que de voir ces mêmes Perſonnes, qui mépriſent ſi fort l'argent, changer entiérement de ſentiment, dès qu'ils deviennent riches. Ils s'apperçoivent alors, que cette tentation n'eſt pas ſi aiſée à ſurmonter, qu'ils ſe l'imaginoient ; & il leur arrive comme au Pottier d'Etaim Poli- „ tique, qui diſoit : "Je n'avois „ pas cru, avant d'entrer dans le Sénat, „ qu'il fût ſi difficile d'éxercer la Char- „ ge de Bourg-meſtre. „

J'ai réfléchi avec attention, pour voir s'il ſeroit poſſible de trouver quelque cauſe naturelle de ces épargnes ; mais j'ai cherché envain. Car qu'eſt-ce qui peut porter un homme à ſe ſoumettre

mettre aux travaux, aux inquiétudes, aux veilles, pour amaſſer quelque argent, qui ſouvent tombe entre les mains de gens qui le prodiguent, ou entre celles de ſes propres ennemis? On ne peut donc attribuer cette paſſion à autre choſe, qu' à la Nature corrompuë des hommes, & à un penchant bizarre, & ſi grand même en cette occaſion, qu' on trouve des gens qui ſe détruiſent eux-mêmes, par un eſprit d' épargne mal-entenduë; & ce ſont ceux-là que j' ai eus en vuë dans cette Epigramme:

OLUS inops moritur, ne minuantur opes.

C' eſt auſſi d' un pareil génie, que le „ Proverbe dit: "Il épargne un ſol & „ perd un écu. „ L' épargne, portée à ce degré, doit être appellée une maladie violente; & on ne ſauroit pas mieux la comparer qu' à l' Hydropiſie; car plus on donne à boire à l' Hydropique, plus il eſt altéré:

Quò plus ſunt potæ, plus ſitiuntur aquæ.

La

La main non plus ne dit jamais que c'eſt aſſez, tant que le cœur reſpire. On peut encore regarder cette maladie comme un eſclavage ; car, comme l'a dit un ancien Philoſophe, l'avare ne poſſéde pas ſon argent ; mais ſon argent le poſſéde : *Non nummos habet, ſed à nummis habetur.*

De tout ce que je viens de dire touchant l'épargne outrée, on peut conclurre, que c'eſt un vilain défaut, & qu'il doit être tenu pour tel ; mais qu'avec cela c'eſt un défaut naturel ; & que ceux qui regardent comme des monſtres de Nature des perſonnes riches, qui épargnent, ſe trompent, puiſqu'au contraire on peut regarder ce vice comme une marque caractériſtique de l'homme ; c'eſt-à-dire d'une créature bizarre, que perſonne ne ſauroit approfondir.

Comme mes penſées morales ne tendent pas préciſément à fronder les vices, car j'ai aſſez à faire, pour me corriger moi-méme & pour garder ma propre porte ; & que mon but eſt de

faire

faire voir les erreurs, & les idées fauſſes que le Commun Peuple a, touchant les vices & les vertus, je vais par occaſion dire quelque choſe des erreurs, dans leſquelles on donne tous les jours en confondant l'avarice avec l'épargne outrée. On fait ſi peu de différence, entre ces deux vices, ſoit en écrivant ſoit en parlant, que certains peuples ne ſe ſervent que du même mot, pour exprimer ces deux paſſions, quoique non ſeulement elles ſoient différentes, mais qu'elles ſoient encore des vices oppoſés. Un homme épargnant à l'excès haît ſon propre corps, & un avare aime le ſien. Le prémier eſt ſon propre bourreau, & le ſecond eſt le bourreau du genre humain; car comme celui, qui épargne trop, ne travaille pas tant à ramaſſer, qu'à couver ce qu'il a; il ne fait de mal à perſonne qu'à lui-même; & c'eſt ce que dit le Proverbe: *Que la léſine eſt ſa propre marâtre.* D'ailleurs il peut paſſer dans une ville pour un bon Citoyen, qui ne cauſe de préjudice à perſonne. L'avare au contraire, comme il jette d'une main ce qu'il ramaſſe de l'autre, emploie in-

indifféremment les moyens legitimes & illégitimes, pour rattrapper ce qu'il dépenſe, & pour boucher les trous que fait ſa dépenſe journaliére ; de ſorte qu'un avare eſt un mauvais & pernicieux Citoyen ; car l'avarice eſt un ſuite naturelle de la prodigalité ; & on voit que ces deux vices ſont communément ſi fort liés enſemble, qu'ils ne peuvent pas être ſéparés l'un de l'autre, l'ar conſéquent le caractére que Salluſtius donne à Catilina, d'être, *alieni appetens*, *ſui profuſus*, n'eſt abſolument pas ſi rare, que quelques Ecrivains le ſoutiennent. Ce caractére eſt réellement très-commun ; & l'on n'a qu'à jetter les yeux ſur les hommes pour en être entiérement convaincu. Ce portrait de Catilina convient, généralement parlant, aux avares, qui ſont tels comme par neceſſité, préciſément parcequ'ils ſont prodigues. Il en eſt d'eux comme de ces fébricitans, qui ſont obligés de boire continuëllement, à cauſe que les humeurs ſont conſumées par la chaleur. On voit auſſi les Médecins dire à leurs malades, à qui ils ont donné un vomitif, qui opére:

" Qu'il

"Qu'il faut prendre quelque chose „ pour avoir de quoi rendre ; & qu'il „ faut qu'il y ait quelques entrées, „ pour fournir aux sorties. „ L'avarice & l'épargne outrée sont ainsi deux passions differentes & opposées, quoiqu'on les confonde communement ; jusque-là que les François les désignent toutes deux par le nom d'Avarice ; ce qui fait, que dans la Comédie de Moliére *Harpagon* est appellé *l'Avare*, quoique son caractére soit celui de l'épargne sordide. Si d'ailleurs, quelqu'un demande lequel de ces deux caractéres est le plus condamnable, je répondrai que l'épargne sordide a quelque chose de plus surprenant & que l'avarice a quelque chose de plus condamnable. La prémiére de ces passions est absolument incompréhensible, & donne le portrait de la bizarrerie humaine : la seconde au contraire est aisée à comprendre, & nous fournit une idée des défauts de l'homme. Toutes les deux sont condamnables ; mais la prémiére mérite une correction de bouche, & la derniére une punition corporelle.

Du

Du reſte je ne parle qu'en général; car il n'y a point de régle, qui n'ait des exceptions. Auſſi parmi les perſonnes qui léſinent s'en trouve-t-il quelques-unes, qui ſont en même tems avares. Ces deux mauvaiſes qualités ſe rencontrent néanmoins rarement dans le même ſujet; car on voit ſouvent que ceux qui léſinent, cherchent auſſi peu à acquérir que les avares à épargner.

Après avoir parlé de la léſine d'un homme riche, & fait ſentir combien cette paſſion eſt étonnante, je repreſenterai en peu de mots la prodigalité d'un pauvre homme, qui n'eſt pas une qualité moins ſurprenante. Cependant avant que d'entrer en matiére je ferai voir, en paſſant, une autre erreur, dans la quelle on tombe en décrivant la léſine. Quelqu'un peut être libéral, & pratiquer cette vertu à un degré qu'il mérite le titre de Prodigue, quoique cependant on le taxe de Léſine. Un autre au contraire épargne ſou à ſou, & neanmoins eſt regardé comme un homme, qui ne ſe ſoucie pas de l'argent. Ces jugemens

ne

ne ſont pas fondés ſur les depenſes mais ſur la maniére de depenſer. L' éxemple ſuivant éclaircira ce que je dis : Adrien & Benoît depenſent chacun par an mille écus plus qu'il n'eſt neceſſaire. Adrien ne donne jamais à manger, ſe contente d' un ſeul plat ; mais en revanche il n'épargne rien pour meubler magnifiquement ſa maiſon, & eſt même charitable envers les pauvres. Benoît au contraire ne s'embaraſſe pas de ſe meubler, ſe contente des quatre murailles, & épargne ſur diverſes autres choſes, mais aime à boire & à manger. Les dépenses de l'un & de l' autre peuvent ainsi être égales. Mais comme elles ne se font pas de la même maniére, on dit que le prémier lésine, & que le dermier eſt prodigue. On donne dans cette erreur principalement dans le Nord, où on juge de la prodigalité d'un homme par sa cuisine & par sa cave. Ainsi lorsqu'elles sont bien pourvuës, & que ſa table eſt ſervie de beaucoup de plats, on dit que c'eſt un homme qui ſçait faire rouler ſon argent. On ne fait point reflexion, que l' argent peut auſſi rouler d'une au-

tre maniére, & que pour chaque habit brodé, qui s'uſe dans un an, on pourroit avoir nombre de chapons rôtis. Le caractére ſe change ainſi ſuivant la maniére de depenſer; de ſorte qu'un homme, qui fait paſſer ſon argent entre les mains des ouvriers & des artiſans, paſſe pour léſiner, & qu'un homme qui donne le ſien aux marchands de vin & aux traiteurs eſt regardé comme un citoyen prodigue.

J'en viens préſentement à la prodigalité des pauvres, que j'ai dit être une qualité plus ſurprenante, que l'épargne ſordide d'un homme riche. Car comme il eſt difficile à comprendre, comment l'un conſerve & couve un tréſor, auquel il ne veut jamais toucher, il eſt encore plus difficile de ſe figurer comment un homme, qui par une bonne oeconomie pourroit prévenir la pauvreté, le mépris, la priſon & d'autres malheurs, ne modére pas ſes paſſions. Si on peut appeller l'avarice une maladie, on peut comparer la prodigalité à une folie. C'eſt pour cela, que certaines loix donnent, avec juſte raiſon, des Curateurs aux perſonnes

nes

nes prodigues, comme aux enfans, & aux perſonnes qui ont perdu l'eſprit. Lorsque la prodigalité eſt pouſſée au plus haut degré, c'eſt un des vices les plus pernicieux pour la Societé civile. Car un pareil prodigue ne ſe ruine pas ſeulement lui-même; il en ruine encore pluſieurs autres. On voit ſouvent, qu'une ſeule banqueroute deſole toute une rue, & quelquefois une ville entiére; ainſi la banqueroute, ou la mort d'un prodigue, peut être comparée à la fin de Samſon, qui fut ſuivie de la ruine des Philiſtins. On ne ſçauroit donc comprendre comment un homme peut ſe laiſſer aller à une paſſion telle, que la prodigalité, qui entraîne après elle une ruine infaillible. Il eſt vrai que la profuſion acquiert quelquefois le titre honorable de liberalité, & que le prodigue, tant qu'il a du bien, ou du crédit, eſt eſtimé & honoré des paraſites, & qu'on boit reſpectueuſement à ſa ſanté dans des feſtins, qui ne lui coûtent pas un ſol, mais qui ſe font aux depens d'un Nordrup, d'un Poujon, ou de

maître Jacques, (*) qui n'en recoivent pas le moindre remercîment, & n'ont que le droit & l'honneur de demander l'argent, qu'ils ont avancé pour le repas. Je penſe que de pareilles choſes, qui flattent un prodigue, peuvent être regardées comme une ſorte de motif de ſa profuſion. Mais la conſidération d'un malheur infaillible ne devroit-elle pas lui ſervir de frein & avec d'autant plus de raiſon, que la pauvreté, & la diſette lui doivent paroître plus rudes, qu'à ceux, qui ſont accoutumés à la médiocrité & à vivre du jour à la journée; car il ne peut s'attendre qu'à tomber dans la plus grande extrémité; c'eſt-à-dire, que de Roi il ſe verra changé en mendiant. La banqueroute d'un prodigue peut donc être comparée à la deſtinée de Denis le jeune, qui pendant un mois gouverna un grand royaume, & un mois après fut contraint de ſe faire Maître d'école à Corinthe. On ne ſçauroit abſolument rendre aucune raiſon de la prodigalité des hommes, encore moins

(*) Les plus fameux Traiteurs de Copenhague, dans le tems que l'Auteur écrivoit.

moins de celle, qui ſe pratique en équipages & en habits, puisqu' elle ne paſſe pas par le gozier du prodigue, & qu' elle ne ſert, qu' à l' expoſer à une plus rude critique, & qu' à rendre ſa chute plus remarquable. Combien n' a-t-on pas vu de Cavaliers devenir Fantaſſins? combien n' a-t-on pas vu de perſonnes, qui, dans leur jeuneſſe, ont roulé dans des caroſſes dorés, & éclabouſſé de braves gens, être éclaboussés eux-mêmes dans leur vieilleſſe par d' autres perſonnes? qu' y a-t-il de plus honteux, & qu' y a-t-il en même tems de plus ordinaire? on pourroit s' étendre davantage sur cette matiére; mais comme je ne me ſuis pas propoſé ici de dépeindre ces deux vices, ce qui me donneroit occaſion de répetter ce qui a déja été avancé par un nombre infini d' Ecrivains; mais de faire voir combien ces deux vices ſont ſurprenans, & qu' on ne peut donner aucune raiſon de la léſine d' un riche, ni de la prodigalité d' un pauvre, je terminerai ce petit traité par une comparaiſon entre celui, qui léſine & celui, qui prodigue. J' ai deja remarqué que ces deux paſſions ſont presque également incom-

prehenſibles. Le prémier eſt ſon propre ennemi: le ſecond eſt l'ennemi de ſon prochain. Le prémier ramaſſe, pour que d'autres diſſipent après lui, & le ſecond diſſipe ce que d'autres ont ramaſſé pour lui, le prémier penſe ſi peu à l'avenir, qu'il oublie le préſent: au lieu que le dernier eſt ſi fort attentif au préſent, qu'il ne penſe point à l'avenir. Le prémier vit comme s'il ne devoit jamais mourir, l'autre comme s'il n'avoit qu'un jour à vivre. L'un & l'autre ſont des Citoyens à charge dans la Société civile. Le prémier y cauſe une obſtruction, & l'autre un débord. Le prémier eſt comme un brouillard tranquille & épais, qui infecte l'air: L'autre eſt un ouragan, qui renverſe les arbres & les maiſons. Le prémier paſſe les nuits dans l'inquiétude, quoiqu'il n'ait rien à craindre: l'autre dort tranquillement & laiſſe les inquiétudes à ſes créanciers; de ſorte qu'il paroît que celui qui lésine eſt plus ridicule, & celui qui prodigue, plus pernicieux.

EPI-

EPIGRAMME VI.
DU LIVRE I.

Sur Sextus avide de Titres.

Quadrans, Sexte, tibi superest ex asse paterno:
Hoc semitur tituli gloria vana tibi.
Augusti simul angusti tibi sunto Penates,
Nam famam captans, emorière fame.

Cette Epigramme me fournit matiére à parler de la passion, qu' on a d'acquerir un rang dans le monde. Mais comme j'ai ci-devant commenté en diverses rencontres sur ce défaut, je ne m' étendrai pas beaucup sur cette matiére; parce que l' expérience nous apprend, que cette maladie est incurable, & qu' entreprendre de la guérir, c' est perdre inutilement de bons remédes. Un certain Prédicateur distingué, dont j'ai fait mention dans mon Histoire Ecclesiastique, s' avisa un jour de précher contre les fontanges des femmes. Tout le monde convint, que les discours

qu'il fit, étoient ſolides & perſuaſifs; mais l'hiſtoire nous montre, qu'aprés qu'il eut déclamé un certain tems contre les fontanges, elles augmentèrent d'un étage. On ne peut pas attendre plus de fruit des diſcours & des écrits les plus ſolides, contre la démangeaiſon d'avoir un rang; car la plupart des perſonnes ont un penchant pour certaines choſes, ſans qu'ils en puiſſent donner la moindre raiſon. On ne ſçauroit pas mieux comparer les diverſes ſociétés des hommes qu'à la mér, & regarder les membres de ces ſociétés comme des vaiſſeaux, toujours préts à combattre & à gagner le vent l'un ſur l'autre. Car c'eſt uniquement ce que cherche un citoyen, lorsqu'il veut gagner le vent ſur un autre, ou acquérir le droit de marcher à ſa droite. Je ne veux pas cependant répetter ici des choſes que j'ai dites ci-devant dans d'autres écrits; à fin même dene pas offenſer quelques braves perſonnes; je veux bien faire paſſer cette foibleſſe pour une honnéte Ambition, ſur-tout puisque j'ai remarqué, qu'auec ſes mauvais effets, elle en avoit auſſi de bons; & qu'il n'eſt pas toujours

jours utile, que le commun peuple raisonne trop fort. Ce que je censure le plus dans des personnes possédées de cette *honnéte ambition*, ce n'est pas tant la passion en elle-même d'avoir un rang, que l'envie d'avoir des titres, qui ne leur conviennent pas. Je pardonne par exemple à un Prêtre, si par une honnéte ambition, il cherche à avoir le pas sur son Prevôt; mais si, pour avancer en rang, il cherche à obtenir le titre de Conseiller de guerre, ou de Conseiller de la Cour; c'est, selon moi, une chose qui ne peut pas être apellée *honnéte ambition*, & qu'on doit regarder comme l'effet d'un cerveau dérangé, ou comme ces envies extraordinaires & ridicules qu'on dit, qui arrivent à certaines femmes enceintes Car on ne peut pas juger autrement d'un tel homme, que de celui, qui demanderoit à porter un habit, qui ne seroit pas fait pour sa taille. Pour moi, j'ai toujors été chocque, en voyant une telle possion, & j'ai cherché à donner aux autres un bon exemple, en n'usant que du titre, qui convient le plus à mes principales occupations, quoique plusieurs de mes con-

citoyens, qui d'ordinaire regardent plus à la grandeur d'une chose, qu'à sa convenance, s'en soient choqués, & ayent critiqué une conduite plus digne de louange que de blâme. Ma Charge de Questeur, ou de Trésorier de l'Université, consiste à faire tous les ans un compte de sa dépense & de sa recette, à avoir soin de placer ses capitaux, à conduire ses procès, & à diverses choses de cette nature. Il m'a paru, qu'il convenoit mieux que je fisse ces fonctions en qualité d'Assesseur du Consistoire, qu'en qualité de Professeur de Philosophie; ce qui a été cause que depuis que la Charge de Questeur de l'Académie m'a été conférée, je me suis plustôt servi du prémier de ces titres, que du dernier. Car se dire Professeur de Philosophie & Trésorier de l'Université, c'est comme si un homme se disoit Docteur en Médecine & Garcon-Major d'un Régiment. Il me paroît, que la Philosophie n'est propre ni à soutenir des procès, ni à faire une saisie, aussi depuis ce tems-là ai-je eu pour principe de garder le prémier titre, quoique plusieurs de mes Compatriotes, sur-tout

ceux qui étudient avec soin l'ordonnance des Bangs, n'ayent pas approuvé ma conduite, parce qu'ils regardent ce qui est le plus élevé comme ce qui est le meilleur. Le lecteur me pardonnera cette digression, qui ne paroît pas mériter de trouver place dans un écrit de morale. Mon dessein en cela a été demontrer, qu'il n'y a point ici de myſtére, & que la choſe eſt aiſée à comprendre, quand ſeulement on veut ſe repréſenter, que tout homme ſenſé qui a deux titres, uſe principalement de celui, qui a le plus de rapport avec les fonctions de ſa Charge. Je ne prétends pas condamner ici qui que ce ſoit; car lorſqu'une choſe eſt une fois paſſée en coutume, on n'en eſt plus ſurpris. Mais ſi un habitant de la lune, ou de quelque autre Planéte, deſcendoit parmi nous, de toutes les choſes ſurprenantes qu'il verroit, il n'y en auroit pas une qui l'étonneroit tant. Auſſi, comme le témoigne Nicolaus Klimius, rien n'étonna-t-il davantage les Habitans du monde ſouterrein, que d'apprendre, qu'un Peuple de l'Europe cherchoit à prendre le nom de ce qu'il n'étoit pas,

ou affectoit des titres, qui n' avoient aucun raport ni à leur état ni à leur profession. Ma délicateſſe va ſi loin ſur cet article, que je puis m' offenſer de certains ſurnoms. Il eſt libre à un chacun de prendre quel ſurnom il veut. Il a à choiſir parmi les bétes à quatre pieds, parmi les oiſeaux, les poiſſons, les arbres, les inſectes: il peut s' appeller Jean Boudin, Colin Maillard, &c, pourvu ſeulement qu' il s' abſtienne des noms, qui déſignent des Charges, & ne faſſe pas un nom propre d' un nom de Charge. On en voit qui ſe font nommer Michel-Ange; un autre ſe fait appeller Jean-Baptiſte, un autre Conſtantin Empereur un autre Louis le Comte, & autres ſemblables. Le plus petit Bourgeois ſe peut appeller Alexandre; mais s' il prenoit le nom d' Alexandre le grand, il apprêteroit à rire. Un Islandois peut ſe nommer *Scipion*; mais s' il ſe fait appeller *Scipion l' Africain*, il péche contra la Géographie Je ne parlerai pas des noms de moindre importance. La plupart des Artiſans de ce Pays ne prennent point de ſurnoms, & ſe contentent du nom de leur Pére, en ſe nommant *Hanſen*, Fils de Jean; *Pe-*

der-

derſen, Fils de Pierre, *Chriſtopherſen* Fils de Chriſtofle, &c. cependant dés qu'ils ſont un peu à leur aiſe, ils prennent des ſurnoms; mais ſouvent de façon qu'ils confondent leur métier avec un autre: un Braſſeur ſe nommera *Bager*, Boulanger; un Tailleur *Schumacher* Cordonnier; un Teinturier *Müller* Meunier; ce qui ne ſert qu'à donner matiére à quelques plaiſanteries. Ceux qui ne prennent point de ſurnoms, & qui cependant veulent paroître un peu au-deſſus du commun, font du nom de leur Pere un ſurnom, qu'ils transmettent à leurs enfans des deux Sexes; de ſorte que la Fille de Pierre *Jenſen* ſe fait appeller *Mademoiſelle Jenſen*, & la Fille de Pierre Pederſen, *Mademoiſelle Pederſen*, ou *Peterſen* au lieu de *Peders Dotter*, ou Fille de Pierre. Je ne veux point parler des ſurnoms extraordinaires, dont uſoient autrefois les Donatiſtes, ſurnoms, dont ſe ſervent encore préſentement quelques Fanatiques, & qui par leur longueur occupent la place d'une ligne entiére dans les livres, car on en rencontre, qui ſe ſont fait appeller *Mon eſperance eſt en Dieu ſeul*; d'autres: *le Seig-*

neur

neur eſt mon Berger, ou *le Seigneur eſt ma conſolation dans ma détreſſe*; ce que l'on peut regarder comme une folie de dévotion. Ces noms extraordinaires ſont pourtant aujour d'hui hors d'usage; ou du moins ſont fort rares. Les autres ſurnoms uſités, comme de *Gottlieb*. ou Aimé de dieu; *Ehrenreich*, riche d'honneur; *Godſchalch*, bon coquin, méritent auſſi d'être critiqués, puisqu'il arrive ſouvent, qu'un homme impie a le nom de *Gottlieb*; que celui qui eſt déclaré infâme, s'appelle *Ehrenreich*, & que d'un autre côté un honnête homme s'appelle *Godſchalch*. On peut auſſi s'étonner du grand nombre de noms, qu'on donne à une perſonne, ſur-tout de ce mélange de noms d'hommes & de femmes, qui eſt en uſage en Allemagne; car qu'y a-t-il de plus étonnant, que de voir la même perſonne s'appeller tout à la fois Francois & Marie: on auroit lieu de croire, que cette perſonne eſt Hermaphrodite & qu'elle a les deux ſexes. Je ne puis pas non plus approuver entiérement ceux qui prennent des noms de Pays ou de Villes; car cela a ſouvent occaſionné des erreurs. Je me rap-

rappelle, que du tems que j'étois à Paris, ils y trouvoit un Etudiant Norvégien, nommé Mecklenbourg. Un Suisse qui étoit en sentinelle quelque part, à l'occasion d'une grande solemnité, lui ayant demandé qui il étoit; & son valet ayant répondu, que c'étoit Mr. de Mecklenbourg, il fut introduit avec de grands honneurs, parce qu'on s'imaginoit que c'étoit les Duc de Mecklenbourg. Ce desordre quoique déraisonnable, ne me tient cependant pas assez à coeur, pour entreprendre de donner un projet de Réformation; je me contenterai de dire que de pareilles choses montrent le caprice extraordinaire des hommes. C'est pour cela que Socrate prétendoit, qu'une partie importante du devoir des Péres, c'étoit de donner des noms convenenables à leurs enfans.

Je n'ai rapporté dans ce chapitre que des bagatelles; & c'est par cette raison qu'il est fort court. S'il n'est pas du goût du lecteur, il ne perdra pas beaucoup de tems à lire ce petit nombre de pages. Le sujet d'ailleurs pourroit

roit fournir matiére à une longue & ſolide diſſertation. Mais comme je l'ai traitée fort au long dans d'autres ouvrages, ſur-tout dans la Comedie qui a pour titre l'*Honnéte ambition*, j'aime mieux y renvoyer le lecteur.

EPI-

EPIGRAMME V.
DU LIVRE I.

Sur Cæcilianus.

Quis non miratur doctrinam Cæciliani?
Quid mare, quid tellus, ſcit quid & æther habet;
Et noſcit quicquid Saturnia cum Jove garrit:
At noſcit noctes Conjugis ille ſuæ.

On peut diviſer les études en néceſſaires, utiles & nuiſibles. Les études néceſſaires ſont celles, qui regardent les devoirs de l'homme envers Dieu & envers le prochain, & qui comprennent la Théologie & la Morale. Toutes les Nations conviennent ſur la néceſſité de ces deux ſciences, quoiqu'elles different l'une de l'autre dans la maniére, & dans la pratique. La plupart des hommes font un *hyſteron proteron*, ou mettent la charuë devant les boeufs, & commençant par la Théologie inculquent à de petits enfans les myſtéres de la Religion, a-

vant de les rendre des Créatures raiſonnables. C' eſt comme ſi, dans les écoles, pour les langues, on vouloit commencer par les Oracles de Zoroaſtre, ou par les Poétes Latins les plus difficiles. Il faut rendre les enfans hommes, avant qu' ils deviennent Chrétiens: tout comme la matiére doit être préparée, avant qu' on lui donne une figure, & le papier ſeché, avant qu' on puiſſe écrire deſſus. Il ſeroit donc à ſouhaiter, que l'examen des enfans fut diviſé en deux, que dans le prémier ils fuſſent examinés & confirmés hommes raiſonnables, & dans le ſecond comme des hommes chrétiens. Mais on commence prémiérement á leur enſeigner les myſtéres Divins; ce qui fait que chacun d' entre eux défend avec opiniâtreté la ſecte dans laquelle il a été élevé, & ne veut plus enſuite écouter aucun argument, qui y ſoit oppoſé. Il n' eſt pas aiſé de ſe défaire d' un pli, qu' on a pris dans ſa jeuneſſe. Il convient de préparer d' abord le cerveau de l' homme; avant d' y rien imprimer. Car ſi on commence prémiérement à donner la forme, il ſera trop tard alors pour préparer la matiére; &

ſi

si les préjugés jettent racine dans l'esprit d'un homme, il s'y forme une tache, qui ne peut près que jamais s'effacer. Il faut prémiérement apprendre à douter, avant d'apprendre à croire tout, comme on doit prémiérement goûter le vin & les mets, avant de boire & de manger. Si on en use autrement, on va à reculons dans l'instruction d'un enfant. Par-là on autorise toutes les Religions; & on manque à jetter le fondement pour apprendre la vérité: on n'apprend seulement que ce qu'un l'récepteur tient pour être la vérité; ce qui est ordinairement la doctrine de la secte, dans laquelle il a été élevé lui-même.

Si on procédoit méthodiquement à cet ouvrage, & si l'on commençoit par la Morale, pour finir par la Théologie; c'est-à-dire, si on entreprenoit de rendre prémiérement un enfant homme, avant de travailler à le rendre Chrétien, le grand nombre de sectes de Religion se reduiroit à bien peu; & cette aigreur, qui régne entre elles, disparoitroit entiérement. Je ne veux pas parler ici de ceux, qui ont une Religion d'intérét; car

ils commenceront d'abord de propos déliberé par la Théologie de leur secte, avant d'instruire dans la Morale, parce que leur but n'est pas d'instruire la jeneſſe dans la pure vérité, mais *in veritate locali*; c'est-a-dire dans les principes autorisés chez eux par les loix. C'est ce qui fait, que les Catholiques Romains, sur-tout les jesuites, qui tous sont des Précepteurs intereſſés, commencent par inculquer aux enfans la doctrine de l'infallibilité de l'Eglise, parce qu'ils sont assurés, que quand cette doctrine a jetté de profondes racines, il n'y a plus moyen, que la vérité trouve place dans le coeur de l'homme. C'est encore ce qui fait, que les Mahométans se donnent bien de garde de commencer par la Philosophie, parce qu'ils sçavent, qu'il est impossible de goûter les principes de leur Théologie, quand on est prémierement instruit des régles, dont un esprit raisonnable doit se servir, pour parvenir à la verité.

Je dis que ie ne prétends pas parler de ceux, qui ont une Religion d'intérét, mais de ceux, qui ont les principes les

plus

plus sains, de ceux qui tiennent, qu' il faut goûter avant que de croire, & éxaminer avant que de souscrire. C'est à ceux-là que s'adressent mes exhortations, parce que dans l'éducation de la jeunesse, ils vont contre leurs propres principes, en ce qu'ils font apprendre par coeur le Cathéchisme, & les livres des Symboles, avant d' avoir fait les préparatifs pour cela. Les habiles Médecins s'y prennent avec plus d' ordre: ils commencent par nétoyer le corps, àfin que les bons médicamens puissent mieux opérer. Si les Théologiens en agissoient de la même façon, la Théologie en auroit un meilleur effet. Mais on commence par crier: *Croyez! Croyez!* avant de montrer ce qu'il faut croire, & ce qu' il ne faut pas croire. C'est s'y prendre comme un certain juge, qui, à ce qu' on raconte, commençoit d'abord par l' éxécution, & ensuite éxaminoit l'affaire. Je serois charmé, si je voyois publier une ordonnance, qui régleroit, que dans les plus basses classes on instruiroit la jeunesse dans la Morale, & qu' on ne commenceroit que dans la troisiéme Classe à faire apprendre le Cathéchisme

de Luther? Ma première instruction consisteroit ainsi à former l'esprit & à le munir contre tous les préjugés, à fin de pouvoir mieux dans la suite lui inculquer la véritable & saine Théologie. Car si quelqu'un apprend la Théologie, avant que d'apprendre à être homme, il ne deviendra jamais homme. La Philosophie Morale a été extrémement négligée, tant dans les Synagogues des juifs, que dans l'Eglise Chrétienne. L'effet qui s'en est suivi, c'est que de petites choses ont été observées religieusement, & que des choses importantes ont été négligées. On y a par erreur violé tous les préceptes, pour soutenir le moindre de tous. On a persecuté & égorgé son prochain, à cause d'un défaut de conformité dans une spéculation, ou dans une cérémonie. On a eu du zéle pour le culte extérieur, & avec cela on s'est plongé dans le péché & dans tous les plaisirs: on a même entrepris de décrire Dieu, les Anges, & les Esprits, sans se mettre en peine de se connoître soi-même. La piraterie, par exemple, qui fut éxercée par les Chrétiens du Nord, n'auroit pas pu être mise au rang des ver-

vertus héroiques, s'ils avoient appris à être des hommes, avant que d'être Chrétiens. On peut dire la même chose de divers autres péchés, qui, par la même raison, étoient & n'étoient pas regardés comme des péchés.

Il s'en suit de là qu'on doit fair un *hysteron proteron*, ou un changement dans l'ordre de l'instruction de la jeunesse, & qu'il faut jetter les fondemens par la Morale de Jesus-Christ & par une saine Philosophie, avant d'enseigner les dogmes du Christianisme & les mystéres de la Religion. Clovis, Roi de France, aprés être devenu chrétien, entendit lire l'Histoire de la Passion, & en fut si irrité, qu'il s'écria: "Si j'avois vécu dans "ce tems-là, j'aurois avec mes troupes "Françoises exterminé tous les juifs, "& sauvé Jesus-Christ." Il n'auroit pas tenu ce langage, si les convertisseurs de son tems avoient chérche à lui former le jugement, avant de le baptiser. Nos Missionaires s'y prennent tout comme nos Maîtres d'école. Ils commencent communément par les mystéres de la Religion, ce qui choque aussi-tôt les in-

infidéles, qui n' en veulent plus entendre parler. J'ai rapporté, dans un autre écrit, l' effet que fit la prédication d'un Evêque Eſpagnol ſur l'eſprit du Roi du Pérou; &, qu' au diſcours de l' Evêque, ce Prince jugea qu' il avoit l' eſprit égaré. Cela l' engagea à lui rompre en viſiére; ce qui ne ſeroit pas arrivé ſi l' Evêque n' avoit pas commencé la converſion de ce Roi par où il la devoit finir. On voit la même choſe dans un nombre d' autres éxemples; où les infidéles ont été choqués de la doctrine qu' on leur annonçoit, où ils l'ont abandonnée après l' avoir reçuë, comme celà arrive d' ordinaire avec la jeuneſſe des Indes. Il faut prémiérement s' appliquer à former & à calfeutrer un tonneau, avant de mettre du vin dedans; & il faut auſſi inculquer aux hommes une ſaine morale, leur enſeigner ce qu' ils doivent croire; avant de leur donner de croire, & leur apprendre un certain art critique, afin qu' ils ne prennent pas l' ombre pour le corps. Par ce moyen une perſonne, chargée d' enſeigner, imprimera dans l' eſprit des jeunes Proſélytes une idée de ſa probité &

des

de ſon impartialité, parce qu' ils verront, que ſon but eſt uniquement de leur apprendre des vérités ſalutaires & déſintéreſſées; & par ce même moyen ils ſeront rendus propres à recevoir, & à retenir la doctrine qu' on leur enſeignera.

Quand on s' y prend ainſi avec méthode; qu' on fait voir en général ce, qu' une perſonne raiſonnable doit croire, & ce qu' elle doit rejetter; ce qui eſt conforme à la loi de la Nature, & ce qui y eſt oppoſé, qu' enſuite on en vient à la doctrine révélée, qu' on prouve y être entiérement conforme, & qu' on fait voir, que les myſtéres n' y ſont pas contraires, on a lieu d' eſpérer, que les converſions ſeront conſtantes; car aucune doctrine ne peut devenir article de foi, ſi elle n' eſt ſolide & raiſonnable: au lieu que l' expérience de toutes les Nations nous montre, que ſi cette régle n' eſt pas obſervée, on peut imprimer dans l' eſprit de la jeuneſſe les idées les plus déraiſonnables, qu' il n' y a plus enſuite moyen de déraciner; Pour un plus grand éclairciſſement, je rapporterai

terai deux exemples: quelqu'un entreprend d'en inſtruire un autre dans la Religion chrétienne. Il lui applanit prémiérement le chemin par l'explication de la loi de la Nature: il lui donne une idée générale des vertus & des vices: il lui repréſente ce que c'eſt, que l'équité, la juſtice & la bonté; que ces vertus ſe trouvent parmi les Créatures de Dieu, & que par conſéquent elles doivent être les qualités de la Divinité. Après avoir jetté ces fondemens, il paſſe à la Religion, & montre par les livres des Symboles, que ſa ſecte adopte, que Dieu, par ſa propre volonté, & par ſon bon plaiſir, a créé la plus grande partie des hommes pour les damner. Le proſélyte ſe ſouléve alors néceſſairement, & dit, qu'il ne recevra pas une doctrine oppoſée à celle, qu'on lui a donnée pour introduction. D'un autre coté un convertiſſeur Romain commence par catéchiſer avec la philoſophie & la morale, & dit qu'un homme ne doit rien croire de ce, qui va contre, les Notions communes; c'eſt-à-dire ce que lui & les autres homme voient, entendent & ſentent être contraire à ce qu'on avance.

La-

Là-dessus il passe à la doctrine; & lors qu'il vient à l'article de la Transubstantiation, il fait voir que le pain est de la chair. Le disciple condamne alors une doctrine, qui combat ouvertement les vérités qui ont précédé, & dit: "Si je ne dois pas croire ce que tout le monde voit & sent; si je dois dire, que je ne vois pas ce que je vois, & que je n'entends pas ce que j'entends, & que les autres entendent, voila donc un pyrrhonisme complet établi; & il n'y a plus de certitude dans le Monde. Par-là même on peut douter de l'Ecriture & des Miracles, puisque la vuë ne servent plus de rien."

On voit maintenant par-là, que, quand une personne aura été préparée de la manière que je le demande, & que premièrement on aura rendu l'homme, son esprit sera en état de recevoir une doctrine véritable, & d'en rejetter une fausse. Mais c'est assez parler des études nécessaires, & je laisse à d'autres le soin d'écrire sur leur utilité. Je me borne seulement, dans cette dissertation, à remarquer une erreur, dans

la

laquelle tombent, tous les jours, les perſonnes chargées d'enſeigner, par rapport à l'ordre des choſes, qui ſont la matére de leurs inſtrutions; car c'eſt à cela que tend principalement ma morale.

A cette prémiére Claſſe, qui comprend la Théologie & la Morale, on pourroit auſſi joindre l'Hiſtoire, quoique la plupart des Philoſophes ne mettent les Hiſtoires qu'au rang des études utiles, & les placent même après les Mathématiques. Mais cela vient de ce que peu de perſonnes ont une juſte idée de l'Hiſtoire, & ne prennent pas garde, que la Morale s'enſeigne principalement par des éxemples tirés de l'Hiſtoire, & que la Religion en tire la preuve de ſon authenticité & de ſa révélation.

On peut compter parmi les études utiles, les Mathématiques & la Phyſique. Je ne dirai pourtant rien des Mathématiques, parce que leur utilité eſt connuë de tout le Monde. J'avertirai ſeulément d'une erreur des anciens Philoſo-

sophes, qui s'étoient fait, touchant le mérite des Mathématiques, une idée bien différente de celle, qu'on en a aujourd'hui. Ils s'imaginoient, qu'il étoit indigne d'un Philosophe de se mêler d'autre chose que de la Théorie; & ils regardoient la pratique ou la mécha-nique comme un métier trop vil. Les Mathématiques chez eux ne consistoient donc qu'à raisonner: au lieu que maintenant on va plus surement, en posant pour fondement les expériences Méchaniques; ce qui a engagé les Mathématiciens de notre tems à prendre cette devise: NULLIUS IN VERBA.

La Philosophie étoit anciennement partagée en sectes, comme la Théologie l'est présentement; & chacune de ces sectes ne cherchoit pas tant à découvrir la vérité, qu'à défendre les opinions, que le Fondateur de la secte avoit soutenues. Cette Philosophie, qu'on peut appeller *la Philosophie du Charbonnier*, ne dura que peu de tems après la naissance de Jesus-Christ, que Potamon, ainsi que d'autres, parmi lesquels il est marqué comme le prémier, prit la

la réſolution de ne plus ſoutenir aveuglément ce qu'un autre avoit avancé; mais tira de toutes les ſectes ce qu'elles avoient de meilleur. Cette Philoſophie fut appellée *Philoſophia Eclectica*, ou la Philoſophie choiſie. Je ne ſçais s' il ſeroit contre l'Orthodoxie, qu' il y eut auſſi une Théologie Eclectique, parce qu'on voit des Chrétiens qui, à l'exemple des anciens Philoſophes, ne prennent pas tant de ſoin pour chercher la vérité, que pour défendre chacun leur ſecte. Je n' oſe pas faire un tel ſouhait: j' avouë ſeulement, que ſi quelqu'un s' aviſoit de faire le plan d'une *Théologie Eclectique*, je ne lui ferois pas la guerre pour cela,

On peut dire la même choſe de la Phyſique, que des Mathématiques; ſçavoir; que ſon mérite conſiſte en pratique & en expériences; & que cela étant, il ne faut pas blâmer celui, qui met les payſans & les habiles laboureurs au rang des Profeſſeurs en Phyſique, puiſque l' agriculture eſt la plus noble & la plus intereſſante partie de la Phyſique, ou de la ſçience des choſes naturelles.

Pour

Pour moi je tiens pour un ſçavant homme celui, qui poſſede une ſçience à fond ſoit qu' il l' ait appriſe en Grec, en Latin, ou donc ſa langue maternelle; ſoit qu' il l' ait acquiſe par la lecture, ou par l' experience. Je ſçais bien, qu une telle penſee ſera regardée comme ſinguliere, & même comme ridicule; mais toutes les idées générales ne ſont pas toujours raiſonnables. Si la ſçience de l' agriculture devenoit une étude Académique, je crois que les neuf Muſes n' en ſeroient pas fachées; car les Academies ſont fondées pour cultiver les études, qui peuvent être avantageuſes à l' Egliſe, à l' Etat, & à la Société Civile. On ne s' embaraſſe pas de ſçavoir, qui a plus étudié, mais qui a étudié plus utilement. Sur ce pied-là, je ne vois pas, qu' on ne puiſſe point donner le titre de Maître ès Arts & le bonnet de Docteur à un laboureur, avec autant de raiſon, qu' à un Gramairien; à moins qu' on ne veuille dire, qu' il eſt plus important de ranger des mots & de faire des gloſes, que d' ameliorer une partie d' un pays; ou qu' il y a plus de mérite à purger un vieux Poéte des fautes de Copiſte,

qu'

qu' à défricher un champ & à le rendre fertile. Je trouve donc, que ce jeune Payſan ne raiſonne pas trop mal dans une Comédie, lorsqu'il dit, qu'il regarde Pierre Chriſtenſen comme le plus habile homme du village, parce que d'une terre délabrée, qu'il avoit priſe à ferme, il en avoit fait une des meilleures du pays. Je ne ſçais pas ſi la Rhétorique doit être miſe au rang des études utiles. Les anciens Grecs & Romains l'ont conſidérée comme la plus importante des ſciences. Mais on peut faire là-deſſus bien des objections. Un certain Philoſophe compare la Rhétorique au fard, dont uſent les femmes. Le fard trompe les yeux, & la Rhétorique trompe l'eſprit. Socrate l'appelle l'art de tromper les hommes. On voit que dans des Etats bien réglés, comme ceux de Créte & de Lacédemone, on n'y faiſoit aucun cas de la Rhétorique. A Rome au contraire, dans la Gréce & dans d'autres Républiques, où tout étoit en déſordre; c'étoit la principale étude. Cependant je ne veux pas entreprendre de décider la queſtion.

Je

Je paſſerai auſſi ſous ſilence d'autres études utiles, parce que je n'ai aucune remarque particuliére à faire deſſus. Je vais donc parler des ſçiences inutiles; j'entends celles, qui ſont le plus en uſage. Car la plupart de ce, qu'on appelle de ſçavantes diſſertations, ſont faites ou ſur des choſes que perſonne n'entend, ou qu'il importe peu de ſçavoir. Telles ſont les diſſertations ſur l'éxiſtence de *Dieu*, ſur la nature des Ames & des Anges, & autres pareilles choſes, qui ſont & ſeront toujours cachées pour les hommes. Telles ſont auſſi les Diſſertations ſur des Antiquités, comme ſur la Patrie d'Homére, ſur la Mére d'Enée ſur le Pére de Romulus, ou comme dit le Poéte:

- - - Qvot Aceſtes vixerit annos,
Qvot Siculi Phrygibus vini donaverit urnas.

De pareilles études peuvent non ſeulement être appellées inutiles, mais encore nuiſibles, parce qu'on y perd ſon tems. Ceux qui étudient de cette façon, peuvent être comparés à des enfans,

qui ne feuillettent des livres, que pour en voir les figures. Mais d' ailleurs on peut dire, que toutes ſortes d' études ſont nuiſſibles, lorsqu' on en fait un excés: C' eſt ce qui a été le but principal de notre Epigramme. Car l' expérience nous apprend, qu' on peut devenir fou à force d' étudier. Je ſçais bien, que l' excés en ce point, a attiré de l' honneur à quantité de perſonnes. On a loué Archiméde de ce, qu' il étoit ſi fort enfoncé dans ſes ſpéculations, qu' il étoit le ſeul à Syracuſe, qui ne ſçût pas, que la Ville étoit aſſiégée. On fait un mérite à Carnéade de ce, que ſes études lui faiſoient oublier, qu' il falloit porter la main au plat, quand il étoit à table: Mais, avec tout le reſpect du aux Anciens, on peut dire, que de ſemblables louanges ſont mal-fondées. C' eſt de pareilles Gens, dont Pétrone veut railler, lorsqu' il repréſente Eumolpe, recitant des vers dans ſa cahute, dans le tems, que le vaiſſeau briſé par la tempête commençoit à couler à fond. Je comparerois volontiers un homme ſçavant à l' excès, à un homme extrêmement yvre; car comme à force de boire

on

on perd la raiſon, de même à force d' étudier on s' abrutit. Par l' une & par l' autre de ces yvreſſes on ſe rend incapable de conduire des affaires. L' effet eſt le même, ſoit que l' yvreſſe vienne du vin, ſoit qu' elle vienne de trop de lecture. Des gens, qui étudient ſi exceſſivement, peuvent être comparés avec ce Rhéteur, dont Pétrone fait mention, & qui demanda dans la ruë à une vieille femme, qu' il ne connoiſſoit point, où étoit la maiſon, où il demeuroit; & on peut dire avec raiſon d' eux ce, qu' Agrippa diſoit ſans raiſon de St. Paul; „Votre doctrine vous dérange l' eſprit.„ Que peut-on dire d' un homme, qui a approfondi la nature des Animaux, des poiſſons, des inſectes, & qui ne ſe connoît pas lui-même; qui a toutes les Hiſtoires du Monde dans la tête, & qui ne ſçait pas ce, qui ſe paſſe tous les jours dans ſa propre maiſon; enfin, qui ſçait, comme dit le Poéte, de quoi Jupiter & Junon s' entretiennent, & qui ignore le commerce, qu' il y a entre ſon commis & ſa propre femme. Il ne faut pas faire uniquement uſage de ſa tête pour étudier, mais é-

tudier pour rendre ſa tête propre aux affaires; comme on ne doit pas vivre pour manger, mais manger pour vivre. Lorsqu'on pouſſe les études à l'excès, elles deviennent une Charge, & font plus de tort que de profit; & cela s'appelle: Ἐν πολλοῖ μὴ φρονεῖν ἡδὺς ὁ βίος Nous en voyons tous les jours des exemples; & c'eſt de là qu'eſt venu ce Proverbe: *Han er ſaa lærd, at han ikke kand prædike*; c'eſt-à dire il ne peut rien faire comme il faut, parce qu'il eſt trop ſçavant. Une immenſe quantité de Latin, de Grec, d'Hébreu, & de toutes ſortes de ſciences, tout cela mêlé enſemble peut être comparé à cette boiſſon, que les Anglois appellent *Punch*, qui conſiſte dans un mélange de certains ingrediens, & qui eſt preparée avec ſoin à deſſein de renverſer la cervelle de ceux, qui en boivent. Comme les Plantes ne peuvent pas pouſſer par trop d'humeur, & que la lampe s'éteint quand il y a trop d'huile, de même le cerveau peut s'abrutir par trop de lecture. On peut

peut remplir sa maison d'un si grand nombre de convives, qu'on n'ait pas de place pour se tourner soi-même; & on peut de même remplir sa tête de tant de pensées de cervelles étrangéres, qu'à la fin sa propre cervelle soit hors d'état de penser. Ce n'est pas dans les lieux, qui fourmillent le plus de gens de lettres, & où on voit des Colleges dans toutes les ruës, où on trouve le plus de sagesse, ni où la vertu soit plus pratiquée. Rome ne fut jamais plus sage, ni plus vertueuse, que quand elle fut médiocrement sçavante, & ne s'appliqua qu'à l'étude des choses nécessaires; & Athènes ne fut jamais plus folle, que quand elle eut autant de Philosophes que d'Habitans. Une science médiocre & un travail réglé rendent sages & vertueux les habitans d'une Ville. Une telle science fortifie l'esprit & un tel travail empêche le progrès des mauvaises inclinations, qui proviennent de l'oisivite. Je finirai cette matiére par deux vers, qui se trouvent parmi nos vieux proverbes:

Megen Æden ej Fædme giver,
Af megen Læsning man viis ej bliver. (b)

(b) C'eſt-à-dire: trop manger n'engraiſſe pas; & trop de lecture non plus ne rend pas ſage.

EPIGRAMME XXVII.
DU LIVRE I.

Le Poéte déclare le but de ſes études à *Olus.*

Cur te nocturnis juvat impalleſſere chartis?
Aut tibi viventi nomen inane petis,
Aut vis poſt obitum tua pallida vivat imago:
At nil tale oculis ponitur, Ole, *meis.*
Invidiam vivo pariunt non præmia libri.
Poſt mortem cineri gloria ſera venit.
Ergo cur ſtudeo, ſi quæris, cauſa ſtudendi eſt:
In ipſis ſtudiis, ut ſtudeam, ſtudeo.

Un ancien auteur a dit fort plaiſamment, que lorsque Jupiter eſt en colére contre quelqu'un, il le fait Maître d'école. On peut dire de même que, quand Jupiter hait quelqu'un il le fait Auteur, L'eſpérance, dont un

Auteur le flatte ; que son nom vivra dans les Chroniques, où il ſera mis après ſa mort ; ne ſçauroit contre balancer les chagrins qu'il eſſuye pendant ſa vie. Mieux on écrit & plus on eſt expoſé à la jalouſie & à la haine. Car ce n'eſt pas par des écrits ordinaires, qu'on s'attire des ennemis, mais en produiſant de bons livres ; & les critiques dures & piquantes, les injures & les perſécutions ſont ordinairement des preuves de la bonté d'un livre. On dit bien, qu'un bon Ecrivain a le bonheur & la ſatisfaction de voir ſes ouvrages entre les mains de tout le Monde, tandis qu'un Ecrivain médiocre voit avec chagrin que les ſiens reſtent dans la boutique d'un libraire, où ils ſont mangés par les vers. Mais cette régle n'eſt pas bien ſure ; car comme la plûpart des hommes ont peu de goût, il arrive quelquefois, que de mauvais livres rapportent plus que les bons ; & l'expérience apprend, que les meilleurs Ecrivains, comme les Araignées, travaillent ſouvent pour rien, Je n'ai pas cependant, à cet égard, ſujet de me plaindre de mon travail ; aucun de mes ouvrages, que je ſçache n'a encore

core été chez l'Epicier. Si j'ai semé avec peine, j'ai moissonné, quoique la récolte n'ait pas été aussi riche, que bien des gens se le sont imaginé, car un *Bedendes Kiæde*, un *Möllers Postil*, un *Taare Perse*, un *Bryst-Spand* (*), ont plus rapporté à leurs Auteurs, que ne m'a rendu un travail assidu durant trente années. Je n'ai pourtant pas lieu de m'en chagriner, & quantité d'autres, qui ont fait de meilleurs ouvrages, ont eu moins de succès.

Les désagremens, dont j'ai eu à me plaindre, sont venus des critiques déraisonnables de diverses Personnes. Car comme le commun des Bourgeois n'étoit accoutumé qu'à la lecture de certains livres banaux, &, qu'en fait d'Histoire, ils ne voyoient que des journaux fors secs; en fait de Poésie, que des vers de félicitation, en fait de Théologie, que des Oraisons funébres & des Sermons; en fait de Comédie, près que rien, que d'anciennes Histoires d'Adam

(*) Livres de dévotion, ou de Sermons, en Danois.

& d'Eve, ou des Avantures de Ste Dorothée, ou de Docteur Fauſtus, & autres ſemblables, on ne devoit pas s'attendre, qu'ils approuvaſſent des écrits, qui n'étoient pas dans le vieux goût, ni conformes à l'uſage général. Il eſt arrivé de là, que mes ouvrages ont excité diverſes critiques ſurprenantes. Quelques-uns ont ouvert de grands yeux, & ſe ſont imaginés, qu'il y avoit dans mes écrits bien des choſes cachées. Chaque mot, chaque lettre étoit un myſtére, ils en ont cherché la clef: ils ont voulu ouvrir les ſerrures, quoique les portes & les ſerrures fuſſent ouvertes; ce dont ils ſe ſont enfin apperçus, en reconnoiſſant, qu'ils n'avoient beſoin d'autres clefs, que de celles, qui pouvoient ouvrir leur cervelle. Mais comme quelques-uns y ont vu des choſes, qui n'y étoient pas, d'autres au contraire qui n'y ont rien vu du tout, ont regardé mes ouvrages de Morale, les mieux travaillés, comme des badineries, ont eu plus de goût pour l'Hiſtoire d'*Axel-Thorſens*, que pour celle de *Peder Paars*, & ont préféré la Gazette burlesque de *Phœnigsberg*, au Voyage de Nicolas Klimius.

En-

Entreprendre d'ouvir les yeux à de pareilles gens, ce ſeroit vouloir travailler ſans néceſſité, & même en vain; & c'eſt à eux, qu'on peut appliquer la Fable de la Taupe. Une jeune Taupe pria ſa mére de lui achetter une paire de Lunettes, parce qu'elle s'étoit apperçuë, que les hommes & les femmes s'en ſervoient. La mére lui répondit: „ Ce„ ſeroit, ma fille, de l'argent perdu; „ car les Lunettes, qu'on fait pour l'uſage „ des hommes, ne ſeroient d'aucune u„ tilité pour des Taupes, „ Le goût extraordinaire de certaines perſonnes, a été cauſe de quelques avantures plaiſantes, qui me ſont arrivées; car on m'a attribué divers écrits impertinens; & je me ſouviens, qu'il y a quelques années, qu'une perſonne me remercia, comme auteur de la Gazette burlesque, qui étoit compoſée ici par quelques Garçons Imprimeurs. Ce mauvais goût des gens a auſſi cauſé quelquefois des mépriſes, qui m'ont fait de la peine. Comme quantité de perſonnes ne ſçavent pas faire de différence entre une honnête Satire & une Morale Socratique, ou un libelle diffamatoire, ils ont quelquefois

par

par ignorance confondu mes Satires avec d'autres écrits impertinens & condamnables. Des Libraires, qui les avoient dans leurs boutiques, ont avancé afin de les mieux vendre, que j'en étois l'auteur, l'our y donner même plus d'apparence, des Ecrivains ont fourré dans leurs mauvais ouvrages, quelques-unes de mes expressions, & ont tâché d'imiter tant ma Méthode, que mon Style.

De pareils désagremens seroient capables de dégoûter un Auteur d'écrire sur des matiéres de Morale. Je me blâmerois & me condamnerois moi-même, si jamais je m'étois mêlé d'autres Critiques que de celles, qui regardent les hommes en général; & on ne me verra jamais faire usage de ma plume, pour satiriser quelqu'un en particulier; car non seulement je tiens, que cela est indigne d'un Philosophe; mais encore de tout honnête-homme.

La plupart de ceux, qui ont vu mes ouvrages, & qui ont lu les explications, que j'y ai données, sont entiérement persuadés de ce que je dis ici. Ils ont mê-

même remarqué, que j'ai plutôt mis un frein à mon génie, que je ne lui ai lâché la bride, & que j'aurois pu moraliser avec plus de force & plus d'effet, si j'avois écrit avec moins de précaution, & pour ainsi dire le fouet levé sur ma tête. On ne danse pas bien, lorsque le pavé est mal-uni & raboteux: on ne chante pas bien, lorsque le Maître de Musique a la férule à la main; & on ne dort pas bien, quand on a peur des revenans. L'esprit doit être exempt de crainte & d'inquiétudes, pour pouvoir faire usage de ses forces. Nous admirons divers Ecrivains Anglois pleins d'esprit; & leurs écrits méritent notre admiration. Mais qu'un Dryden, un Swift, un Pope, &c entreprennent d'écrire dans un autre pays, ou parmi un peuple, qui cherche à trouver des nœuds dans un jonc, *nodum in Scirpo*, où qui trouve des mystéres dans chaque mot & dans chaque lettre, leurs écrits perdront surement beaucoup de leur force, & il leur arrivera comme dit un Poéte:

Caderent de crinibus hydri.

On

On peut regarder des Gens ſoupçonneux, & chercheurs de clefs, comme une ſorte de Cabbaliſtes, qui, par des explications folles & arbitraires, font d'un mot tout ce qu'il veulent: ou plutôt ils reſſemblent à nos hommes ſouterreins, qui ont la vuë ſi perçante, qu'ils peuvent voir le jaune de l'oeuf, mais n'apperçoiven tpas la cocque, & ſont comme aveugles à force de voir trop. Il eſt bien incommode d'écrire dans une chambre pleine de mouches & d'autres inſectes, & où l'on eſt contraint de tenir la plume d'une main & l'émouchoir de l'autre. Enfin on peut comparer ces cenſeurs ſoupçonneux & incommodes à de certains inſectes importuns, qui détournent les Auteurs de leur travail; car, par leur critique hardie & inſenſée, ils ſont cauſe qu'on perd ſes idées, & qu'on ſupprime des choſes, qui en même tems leur pourroient être utiles, & feroient honneur à la Patrie.

EPI-

EPIGRAMME LXVI.
DU LIVRE I.

Caractére d' Ariſton.

Furatur, fallit, bibit ac moechatur Ariſto,
Et ſimul in precibus tempora certa locat.

Parmi le grand nombre de qualités oppoſees, qui ſe rencontrent parmi les Créatures appellées raiſonnables, & qui font, qu' on eſt embaraſſé à donner la deſcription de l'homme, je remarque celle-ci, qui eſt que dans *quantité* des perſonnes on apperçoit une perpétuélle alternative de piété & d'impiété; de ſorte que leur vie reſſemble à une fiévre intermittante, où le chaud & le froid ſe ſuccédent alternativement. On voit communément les hommes avancer, par degrés égaux, dans la dévotion & dans l'indévotion; on les voit multiplier leurs priéres & leur ferveur, à meſure que leurs mau-

vai-

vaiſes actions s' accroiſſent ; & on s'imagineroit qu' ils péchent , pour pouvoir prier avec plus de force , ou qu' ils prient pour pouvoir pécher plus impunément : s' ils faiſoient une de ces choſes par feinte , on pourroit aiſément déviner l' autre; car alors la dévotion ſeroit le caractére général de l' hypocriſie ; ce qui eſt aiſé à comprendre. En effet, un Hypocrite a un certain but auquel il viſe, & auquel il penſe atteindre ſous le masque de la piété & de la probité. Mais l' eſpéce de dévotion, que je repréſente ici , eſt plus ridicule , quoique moins condamnable. Car on prie ſérieuſement & on péche tout de bon : comme le froid d' un fébricitant eſt un froid réel ; & ſa chaleur une chaleur réelle. Quelqués - uns ſeroient tentés de croire , que , comme ce caractére eſt ſurprenant , il doit être rare : & que des hommes , en qui un tel mélange ſe trouve , devroient être regardés comme des monſtres. Mais l' expérience nous apprend , qu' il n' y a rien de plus commun , & ce caractére ſe trouve principalement dans ceux , qui ſont les moins propres pour la diſſimu-

la-

lation. Il ne faut donc pas se laisser éblouir par ces louanges qu'on fait, tantôt d'une personne, tantôt de l'autre, en disant : *C'est un homme craignant Dieu.* Il faut observer ce qu'il fait entre les diverses Offices de l'Eglise, examiner si sa pieté est la même le lundi, qu'elle a été le dimanche, & si, selon la coutume ordinaire, il n'y a point une vicissitude de prieres & de péchés. Alors si on le trouve tel, il s'en faudra de beaucoup qu'il mérite le titre d'homme craignant Dieu, puisqu'au contraire on pourra lui faire un crime de ces prieres & de ces fréquentations d'Eglise. On dit en proverbe que, *Hundebønner kommer ikke til Himmels*; c'est-à-dire la priere du chien ne pénetre point les Cieux ; car demander la remission des péchés, qu'on se propose de commettre toujurs de nouveau, c'est se rire de la Religion, quoiqu'on prie sérieusement. C'est pour cela que le sage Bias, se trouvant dans un vaisseau, avec quelques Impies, & les entendant prier à l'approche d'une tempête leur dit : " Priez bas, mes enfans, afin que " les Dieux ne remarquent pas que vous

vaiſes actions s' accroiſſent ; & on s' imagineroit qu' ils péchent , pour pouvoir prier avec plus de force , ou qu' ils prient pour pouvoir pécher plus impunément : s' ils faiſoient une de ces choſes par feinte , on pourroit aiſément déviner l' autre; car alors la dévotion ſeroit le caractére général de l' hypocriſie ; ce qui eſt aiſé à comprendre. En effet, un Hypocrite a un certain but auquel il viſe, & auquel il penſe atteindre ſous le masque de la piété & de la probité. Mais l' eſpéce de dévotion, que je repréſente ici , eſt plus ridicule , quoique moins condamnable. Car on prie ſérieuſement & on péche tout de bon : comme le froid d' un fébricitant eſt un froid réel ; & ſa chaleur une chaleur réelle. Quelqués - uns ſeroient tentés de croire , que , comme ce caractére eſt ſurprenant , il doit être rare : & que des hommes , en qui un tel mélange ſe trouve , devroient être regardés comme des monſtres. Mais l' expérience nous apprend , qu' il n' y a rien de plus commun , & ce caractére ſe trouve principalement dans ceux , qui ſont les moins propres pour la diſſimu-

la-

lation. Il ne faut donc pas se laisser éblouïr par ces louanges qu'on fait, tantôt d'une personne, tantôt de l'autre, en disant: *C'est un homme craignant Dieu.* Il faut observer ce qu'il fait entre les diverses Offices de l'Eglise, examiner si sa piété est la même le lundi, qu'elle a été le dimanche, & si, selon la coutume ordinaire, il n'y a point une vicissitude de prières & de péchés. Alors si on le trouve tel, il s'en faudra de beaucoup qu'il merite le titre d'homme craignant Dieu, puisqu'au contraire on pourra lui faire un crime de ces prieres & de ces fréquentations d'Eglise. On dit en proverbe que; *Hundetenner komme ikke til Himmels*; c'est-à-dire la prière du chien ne pénétre point les Cieux; car demander la remission des péchés, qu'on se propose de commettre toujurs de nouveau, c'est se rire de la Religion, quoiqu'on prie sérieusement. C'est pour cela que le sage Bias, se trouvant dans un vaisseau, avec quelques Impies, & les entendant prier à l'approche d'une tempête leur dit: "Priez bas, mes enfans, afin que „les Dieux ne remarquent pas que vous

expédient de faire plus & de promettre moins. Il ſemble qu'on ne faſſe, quatre fois par an, un nouveau pacte avec Dieu, que pour rompre quatre fois ce pacte. Qu'y a-t-il de plus deraiſonnable? & en même tems qu'y a-t-il de plus ordinaire?

J'ai voulu chercher la cauſe d'une pareille dévotion; & je n'en ai pas trouvé de plus apparante que celle-ci. On croit que la plupart s'imaginent, que lorsqu'ils prient, Dieu devient en quelque ſorte leur débiteur; que par leurs prieres il ſe fait une eſpéce de liquidation, & qu'ils balancent ainſi leur compte en débit & crédit. Mais il eſt à craindre pour eux, que leur compte ne ſoit pas approuvé au grand jour du jugement, & qu'on n'annulle tout leur crédit. Il paroît par les Calendriers, que laiſſent après elles certaines perſonnes, qu'elles ſe ſont affectivement formé de pareilles idées; car on trouve qu'elles y marquent, date par date, les bonnes & les mauvaiſes actions. Il eſt vrai, que le nombre de ces perſonnes-là n'eſt pas grand; & que

ceux

ceux, qui en agiſent de la ſorte paſſent pour fous: Cependant de parells journaux donnent le vrai portrait de la conduite des hommes; & on peut dire, que la folie eſt la même, ſoit que ces comptes ſe trouvent écrits, ſoit qu'on les ait ſeulement *in mente*.

Je jugerois presque que cela vient d'une erreur générale, dans laquelle on eſt; & qu'on s'imagine, que par l'obſervation d'un commandement, on obtient le privilége de violer tous les autres. Rien n'eſt plus propre, pour corriger cette erreur, que de repréſenter aux hommes: qu'il vaudroit mieux ne point prier du tout, que de prier & de pécher alternativement; & qu'il ſeroit plus à propos de ne faire aucun pacte avec Dieu, que d'en faire pour les rompre auſſi-tôt; du moins on ne pécheroit pas en même tems, & contre un devoir général, & contre un pacte particulier.

EPIGRAMME LXXXI.
DU LIVRE I.

Triple maniére pour convertir.

Vincitur Hæreticus verbis, Fanaticus herbis.
Impius at ſolus non niſi verberibus.

Les Médecins tâtent le poulx aux malades, & examinent leur tempérament & la nature de la maladie, avant que de rien ordonner: de même un Médecin ſpirituel doit conſidérer attentivement la nature & la qualité des pécheurs, qu'il entreprend de guérir, & proportionner ſes remédes au patient & à la maladie. Car comme on s'y prend d'une façon pour traiter un Suiſſe, & d'une autre façon pour traiter un Italien, il faut auſſi une plus forte deſſive pour la tête d'un pécheur, que pour celle d'un autre; & à tel homme il faut des exhortations différentes de celles, qu'on fait à un autre. Je conclus de là, que, prêcher le même ſermon devant tou-

toutes ſortes d' Auditeurs; c' eſt comme ſi un Régent entreprenoit d' expliquer le même livre dans toutes les Claſſes d' un Collége. Si, dans la plus haute Claſſe, il alloit conjuguer *Amo*, on ſe mocqueroit de ſon inſtruction, qui ſeroit d' ailleurs utile dans la plus baſſe Claſſe. Ce qui convient à un ſujet ne convient pas toujours à l' autre. Un Aumonier de vaiſſeau, qui étoit accoutumé à confeſſer des Matelots, ſe trouva un jour dans l' occaſion de confeſſer un Prévôt, & ſe ſervit du formulaire dont il uſoit ordinairement; ce qui ne pouvoit pas avoir un bon effet, parce qu' un matelot péche d' une autre façon quoiqu' ils ſoient tous deux pécheurs. Je trouve donc, qu' un certain Prédicateur n' en uſa pas mal dans un autre cas. Il avoit prêché un ſermon élevé & ſpirituel: Il s' arrêta & dit: " Cela eſt „ pour vous, Meſſieurs, qui êtes aſſis ſur „ les bancs élevés: je vais dire préſentement quelque choſe, pour ceux qui „ ſont aſſis ſur les eſcabeaux. „ Les paroles, les exhortations, & les remontrances ſont de l' effet à proportion qu' elles ſont à la portée de l' Auditoire. Divers Orateurs, qui y ont fait attenti-

on, ont plus opéré par de petits discours sans ordre, que par des sermons longs & étudiés. On dit qu'un Officier Anglois, pour encourager sa troupe en Espagne; lui fit cette harangue: "Ce se-"roit une honte pour vous, Anglois! „qui êtes bien nourris & mangez du boeuf „bien gras, de vous laisser battre par quelques Espagnols, & par quelques canailles, qui ne vivent que d'Oranges & de Citrons. On dit que cette courte Harangue, a fait plus d'effet sur le coeur des Soldats, que si l'Officier avoit copié une harangue de Demosthénes, ou de Quinte-Curce. Ainsi, comme il y a differens génies, parmi les hommes, il faut recourir à différentes maniéres pour faire impression sur eux. Les malades, que les Médecins spirituels ont à traiter, ce sont ou les Hérétiques, ou les Fanatiques, ou les Athées.

Par les Hérétiques j'entends ceux, qui sont dans l'erreur; c'est-a-dire ceux qui, ou par la lecture, ou par la persuasion se sont écartés du droit chemin, & qui croient véritable une doctrine, qui est cependant fausse. Je

ne

ne puis pas admettre la distinction, que l'on fait ordinairement entre les Hérétiques, qui sont simplement dans l'erreur, & les Hérétiques, qui y sont de propos délibéré, *Hereticos judicii & voluntatis:* à moins qu'on ne dise, que certains hommes, par intérêt, s'attachent à une doctrine, qu'ils sçavent être mauvaise, & de cette façon renoncent, comme par plaisir, à leur salut. Mais on ne doit, ni on ne peut pas avoir une semblable idée d'aucun homme. Il vaut mieux appliquer ici ce qu'a dit, avec boaucoup de jugement, un certain Ancien: *errare possum, hæreticus fieri nolo;* c'est-à-dire: je puis être dans l'erreur; mais je ne veux pas être Hérétique. Je n'entends donc, par le mot d'Hérétiques, que ceux qui se sont écartés du droit chemin par la persuasion des autres, par la lecture, ou par imprudence, & contre leur propre volonté; & j'aime mieux mettre ceux, qu'on appelle Hérétiques de propos délibéré, parmi les imposteurs; c'est-à-dire parmi ceux, qui, par ambition, ou par intérêt établissent une fausse doctrine, ou, pour mieux dire, ne croient rien.

C'étoit ces gens-là ſeuls que, dans la primitive Egliſe, on qualifioit Héréti-ques, & avec qui on ne vouloit avoir aucune communion. Les autres n'étoient regardés, que comme des membres infirmes de l'Egliſe, & à qui on portoit plus de compaſſion, que de haine.

Je prends ici les Hérétiques dans le ſens ordinaire d'aujourd'hui, & j'entends ſeulement ceux, qui ſont dans l'erreur; & je dis qu'on ne doit & qu'on ne peut chercher à les convertir par la force. Si on emploie des moyens violens, on n'opére pas une converſion, mais une apparence de converſion; & il eſt auſſi impoſſible de réduire par les verges & par le fouet un homme qui eſt dans l'erreur, que d'emporter une fortereſſe par des Syllogismes. On abat bien un pli, tant qu'on tient le fer deſſus; mais ote-t-on le fer, l'ancien pli revient. On peut, avec de l'eau, rendre une tache inviſible; mais ſi la tache eſt invétérée, elle ſe fait voir de nouveau, dès que l'endroit eſt ſec. Ce n'eſt pas le corps de la perſonne, qui eſt dans l'erreur, qu'on doit convertir; mais ſon

eſprit, qui n'eſt ſujet, ni à la verge, ni au fouet. On peut forcer un homme à dire: *je crois*; mais on ne peut pas le forcer à croire. On peut contraindre un Aveugle à dire: *je vois*; mais on ne ſçauroit, à force de coups, lui procurer la vuë. Le mal des yeux ſe guérit par des beaumes; les maladies par des ſimples, & les ſentimens hérétiques par la douceur de la perſuaſion. Ainſi un convertiſſeur emporté & violent peut être comparé à un Charlatan, ou à un Médecin de chevaux, dont les remédes ſont pires que la maladie. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiére, parce que pluſieurs habiles écrivains de notre tems ont prouvés ſolidement, qu'une converſion forcée eſt déraiſonnable & impoſſible; & ils l'ont ſi bien prouvé, que ceux qui auparavant avoient été pour la violence, & l'avoient ſoutenuë dans leurs écrits, commencent préſentement à en avoir honte, & à y donner une autre couleur, ſur tout parce qu'ils voient, que tout ce qu'on fait par-là, c'eſt de rendre hypocrites & condamnables ceux, qui étoient dans l'erreur. C'eſt le jugement,

que

que porta à ce ſujet Schach Abas, Roi de Perſe. Ce Prince, ayant été informé, qu'on avoit forcé quelques Juifs d'abandonner leur Religion, leur permit de la reprendre de nouveau. Pierre Alexiovitz, ce grand Czar de Ruſſie, alla ſi loin ſur ce chapitre, qu'on y pourroit trouver matiére à blamer ſa conduite. Un étranger, qui étoit devenu Major Général à ſon ſervice, embraſſa la Religion de Ruſſie, dans le deſſein de s'inſinuer davantage dans les bonnes graces de ſon Maître. Mais le Czar lui donna auſſi-tôt ſon congé en lui diſant; Que s'il n'étoit pas fidelé à Dieu dans la Religion, où il avoit été élevé, on ne pouvoit pas s'attendre, qu'il fût fidéle à l'Empereur. Chacun jugera de cette action, comme il le trouvera bon, pour moi, jé la regarde comme un ornement dans la vie de ce Monarque, vie qui, dans un nombre infini d'autres choſes, eſt admirable & édifiante. Ce grand Légiſlateur nous a fait voir la fauſſeté du principe, qui veut, que la différence de Religion ne ſçauroit ſubſiſter dans un pays, avec la paix & la tranquillité publiques. Ceux qui en doutent préſentement n'

ont

ont qu' à aller en Ruſſie, où ils pourront ſe convaincre du fait. Les ordonnances, qui défendent de disputer ſur la Religion & de chercher à inſpirer à d'autres les principes de ſa ſecte, ont autant procurer de paix & d'union dans la Moſcovie, que la violence & les perſecutions ont excité de troubles & de révolutions dans d'autres pays. Une ſage tolérance ne peut qu'avoir un bon effet: je dis une ſage tolérance; car je n'entends pas, qu'on doive aller juqu' au mélange des ſectes oppoſees; ce que l'expérience a appris n'être pas praticable. Ainſi Hubert Dovehouſe, Prêtre d'Utrech, alloit trop loin, en faiſant, tout à la fois, le Paſteur de deux ſectes différentes; ſçavoir des Réformés & des Catholiques; car il diſoit la Meſſe avant midi dans la méme egliſe, où l'après midi il faiſoit un ſermon dans lequel il enſeignoit les dogmes de Calvin. La Conſtitution, que Mr. Löcke dreſſa pour la Colonie de la Caroline, peut ſervir de modéle d'une ſage tolerance qui procure la paix dans un pays, où il y a diverſes ſectes de Religion.

Je

Je n' en dirai pas davantage ſur cet article, & je vais parler d' une autre maniére de convertir, qui n' a lieu qu' auprès des Fanatiques. Les paroles peuvent auſſi peu pour réduire un fanatique, que les coups pour rèduire un hérétique ; car on ne gagne rien à disputer d' une choſe, lorsqu' on n' eſt pas d' accord ſur les principes. Un fanatique ſuit uniquement ſes mouvemens intérieurs, qu' il appelle conſcience & inſpiration divine ; & comme il ne prend pas la raiſon pour fondement, on ne fait que perdre ſon tems, en raiſonnant avec lui. Il lui faut donc une cure différente de celle, dont on uſe envers les gens qui ſont dans l' erreur. Un Médecin, un Chirurgien, feront plus d' effet ſur lui qu' un Prêtre, ou qu' un Miſſionaire. Il faut recourir aux ſimples, quand les raiſonnemens ne ſervent de rien ; tout comme une doſe de quinquina effectivement opére plus dans une fiévre, que toute la philoſophie de Platon, ou d' Ariſtote. On voit par-là, que je regarde le fanatiſme, comme une maladie effective & une paſſion hyſtérique. L' expérience nous fait voir réellement, que

que les Gens, qu'on appelle illuminés, ſont communément pourvus d'une forte doſe de bile noire, & que, par le moyen d'une bonne recette d'Apothicaire, pluſieurs d'entre eux ont été guéris, ont ceſſé d'être Prophétes, n'ont plus eu d'enthuſiaſme, ni de révélations & avec cela ont recouvré une parfaite ſanté.

Il n'eſt pas néceſſaire d'en dire davantage, ſur une matiére ſi connuë: Il y a ſeulement une remarque curieuſe à faire; c'eſt que les fanatiques ſont ordinairement les convertiſſeurs les plus zélés, quoique, de toutes les ſectes, ce ſoit celle, qui devroit le moins ſonger à entreprendre des converſions. Toute ſecte peut s'attribuer le droit de faire des Proſélytes: les fanatiques ſeuls n'ont, ſelon leurs propres principes, aucun droit d'en faire; & cependant ce ſont ceux, qui s'y portent avec plus d'ardeur. D'autres ont des principes communs fondés ſur l'Ecriture Sainte, ſur l'Hiſtoire, & ſur la raiſon naturelle, ſelon leſquels chacun fait ſon ſyſtême, qu'il croit être le meilleur, & dont il

tâ-

tâche de perſuader les autres. Un fanatique, au contraire, ne s' appuye que ſur ſa propre conſcience & ſur le mouvement intérieur de ſon eſprit; ce qui n'a nul rapport & nulle liaiſon avec la conſcience d' autrui. C'eſt pour cela que n'ayant ni principe, ni régle, ni rien de commun avec les autres, il doit laiſſer croire à un chacun ce qu' il croit; car s' il dit, que la conſcience d' un autre eſt erronée, il fait tort par-là à la ſienne propre. Il ne peut point y avoir à diſputer avec un fanatique; car dès qu' il en apelle à ſa conſcience, un autre en appelle de même à la ſienne; de ſorte que la diſpute tombe d' abord naturellement; & c' eſt comme on appelle dans certains jeux faire une remiſe. Le moyen le plus court pour terminer la diſpute, avec un fanatique, c' eſt de dire: " Votre eſprit dit cela: le mien „ dit le contraire: le quel croirons-nous „ des deux? „ Lorsqu' une conſcience eſt oppoſée à une conſcience, c' eſt comme quand deux corps, d' égale péſanteur, & de même grandeur, ſe chocquent l' un l' autre, il faut qu' ils reculent tous deux. Car le même effet

que

que l'une de ces choſes a dans la Statique, l'autre l'a dans la diſpute de Religion, puisque les argumens, que l'on tire de l'impulſion interieure de l'eſprit & de la conſcience ſont de même grandeur, & de même poids. En un mot, il n'y a rien à faire avec un fanatique, parce qu'il n'a aucun Syſtême pour ſe régler. Il nous crie qu'il ne faut pas s'appuyer ſur la raiſon, ou que du moins on ne doit s'en ſervir, qu'avec la plus grande précaution. Il dit, que ceux qui cherchent le droit chemin, avec le plus de précaution, s'en écartent d'autant plus. Mais avec tout cela il raiſonne pourtant lui-même, dans le tems qu'il s'agit de montrer, combien il y a peu de fonds à faire ſur le raiſonnement; & de là on peut conclurre, qu'il n'y a rien à gagner avec de telles perſonnes.

Rien n'eſt plus étonnant, que de trouver un grand zéle pour catéchiſer, dans des gens, qui, ſelon leurs propres principes, devroient être les plus indifférens dans ce point. Mais on peut dire, que tout eſt bizarre chez eux. Si, de toutes les ſectes, celle des Fanati-

ques eſt la moins tolérée, la raiſon en eſt, que, de toutes c' eſt celle, qui eſt la moins propre pour la Société civile. Car les illuminés peuvent être d' honnêtes perſonnes, mais jamais de bons citoiens. La maxime qu' ils adoptent, ſçavoir, *qu' il faut plutôt obeïr à Dieu, qu' aux hommes*, eſt bonne en elle même, quand on la prend dans ſon véritable ſens. Mais comme les Fanatiques confondent ſouvent la volonté de Dieu avec la leur propre; la conſcience avec la foibleſſe de leur eſprit; l' Inſpiration divine avec des vapeurs; la conſtance avec l' opiniâtreté; la piété avec la mélancholie, leur maxime ſe trouve fauſſe & dangéreuſe. Car, par *obeïr plutôt à Dieu qu' aux hommes*, on doit ſeulement entendre, obeïr, lorſque Dieu ordonne expreſſément une choſe dans l' Ecriture Sainte, & non lorſque mon eſprit me dit qu' il l' ordonne, parce qu' il y a pluſieurs ſortes d' eſprits, parmi leſquels il s' en trouve de bons & de mauvais; & l' on peut dire que tous ceux, qui ſuivent uniquement le mouvement de leur eſprit, & mettent à l' ecart les commandemens de Dieu &

les

les ordonnances des Magiſtrats, qui ſont fondées ſur la loi divine, ne ſe conduiſent pas par un bon eſprit.

On peut donc dire des Fanatiques, que, quoiqu' ils puiſſent être d' honnêtes gens, qui diſent ce qu' ils penſent, & qui pratiquent, ſans déguiſement, ce qu' ils croient être de leur devoir, ils ſont cependant des hommes, qu' on doit le moins tolérer dans la Société civile. Car ils ne ſe contentent pas de croire ce qui leur vient dans l' eſprit; mais ils prétendent encore ſouvent, que la conſcience des autres ſe régle ſur la leur; ce qui eſt auſſi ridicule, que ſi un joueur pretendoit, que les chartes, dont il auroit la main pleine, fuſſent la Triomphe.

Je paſſe ſous ſilence les funeſtes effets, qui ont ſouvent ſuivi le paroxiſme fanatique; & j' en uſe ainſi, pour ne pas choquer des perſonnes, qui, en elles-mêmes, peuvent aimer Dieu & leur prochain; & qui par conſéquent méritent plutôt de la compaſſion, que de la haine & de la perſécution. Je n' en par-

parlerai donc pas davantage, & je me contenterai ſeulement de dire, que, de toutes les ſectes, c' eſt celle qu' on peut le moins ſouffrir dans un Etat. Car quoique diverſes autres puiſſent être plus dans l' erreur, elles rempliſſent néanmoins plus exactement les devoirs d' un citoyen, & elles ſont d' accord ſur le principe de l' obeïſſance aux Magiſtrats, lorsqu' ils n' ordonnent pas de violer la loi de Dieu, ou celle de la Nature. Mais un fanatique prend ſa conſcience erronée pour loi & pour régle; & ſe fait un mérite d' en devenir le martyr. C' en eſt aſſez pour le faire regarder comme un mauvais citoyen, & avec qui on ne peut pas ſurement vivre en ſociété. Je me repréſente, par éxemple, qu' un fanatique, ou un quaker, m' enléve ma femme pour s' en ſervir, ſous prétexte que ſa conſcience le lui diſe, & que toutes choſes doivent être communes entre les enfans de Dieu. Je ne puis pas l' actionner, comme un autre citoyen, qui s' eſt ſoumis aux loix du pays; le Magiſtrat n' eſt pas en droit non plus de punir ce crime, parce qu' il s' eſt en quelque ſorte lié les mains,

en

en donnant le droit de bourgeoisie à un homme, qui ne se conduit pas selon la loi du pays, mais selon sa conscience. Ma tolérance ne s'étend pas si loin, quoique d'ailleurs je sois naturellement porté à avoir compassion de ceux, qui sont dans l'erreur. Je serois donc d'avis, que, s'ils devoient être tolérés, on les plaçât dans des lieux séparés, où leur irrégularité ne pourroit causer aucun désordre.

Je range dans cette même Classe certains Catoliques-Romains, sur-tout les jésuites; partie, parce qu'eux-mêmes ne veulent tolérer aucune secte chrétienne; partie aussi parce qu'ils cherchent, par toutes sortes de mauvais moyens, à établir leur doctrine dans les lieux, où on leur donne la liberté de demeurer. Car tous ceux qui regardent comme une vertu de tuer un Pére, pour mettre le Fils sous l'obeïssance du Pape, n'ont pas sujet de crier à la dureté, si on leur refuse le droit de Bourgoisie. Ainsi, il n'y a rien de plus mal-fondé, que les reproches, qu'on fait à quelques Villes Protestantes de tolérer les juifs,

qui ſont les ennemis jurés des Chrétiens, & de ne vouloir pas tolérer les Catholiques-Romains, qui ſont des Chrétiens; car il ne s'agit pas ici de plus grande, ou de moindre erreur, mais de certains principes de Religion, qui ſont oppoſés au gouvernement. La dureté n'eſt pas tant exercée, dans ce cas, par haine, que par crainte: tout comme lorſque la garniſon d'une Ville aſſiegée met dehors une partie des Bourgeois, parce qu'elle craint la famine, ou le ſoulévement; ou bien, lorſqu'un Prince refuſe à des gens armés le paſſage ſur ſes terres. Sur ce fondement on peut excuſer une action, qui ſe fit ici, durant la derniére guerre, contre la Suéde. Une barque Jutlandoiſe, ayant rencontré en mer un gros vaiſſeau Suédois, qui faiſoit beaucoup d'eau, & étoit prêt à couler à fond, l'équipage Suedois lui demanda du ſécours, & les Jutlandois, touchés, de compaſſion alloient lui en donner: mais quand ils s'apperçurent, que les Suédois étoient du double plus nombreux qu'eux, ils joignirent les mains, & dirent: *coulez à fond au nom du Seigneur*. C'eſt-là le principe de la

du-

dureté, que les Proteſtans exercent envers les Catholiques Romains, principalement envers les jéſuites; & par-là on peut détruire toutes les objections, que les derniers font.

La troiſiéme maniére de convertir regarde les Impies & les Athées. Par ce mot Athées, je n'entends pas des Athées de théorie; c'eſt-a-dire des perſonnes, qui ſe ſoient tellement enfoncées dans la ſpéculation & dans la Philoſophie payenne, qu'il en ſoient venus à douter non ſeulement de la revélation, mais encore de l'exiſtence de Dieu; car ceux-là peuvent être dans la Claſſe des gens, qui ſont dans l'erreur, parce que la lecture des mauvais livres les a jettes dans l'incrédulité. Mais, par Athées j'entends les Athées de pratique; c'eſt-a-dire ceux, qui ménent une vie déréglée & impie, & qui trouveroient leur compte à croire, qu'il n'y a point de Dieu; & qu'il n'y a ni chatimens, ni recompenſes à attendre. Les raiſonnemens, ni les ſimples ne peuvent rien ſur ces gens-là; de ſorte qu'il faut abſolument les cathéchiſer avec la verge

& avec le fouet ; & l'expérience nous fait voir, que cette ſorte de converſion a eu un bon effet dans des cas, où les autres maniéres de convertir n'avoient rien pu opérer. Je me ſouviens, que, dans ma jeuneſſe, un certain Prêtre fut accuſé, d'avoir forcé, le bâton & le fouet à la main, une partie de ſon peuple à faire pénitence. Cette maniére de convertir fut trouvée indécente & étrange par les Magiſtrats. Mais quand les raiſons du Prêtre, qui étoit un homme d'un grand jugement, les eurent inſtruits des qualités de ſes Auditeurs, ils laiſſerent tomber l'accuſation, parce qu'un Lapon-Finois doit être traité d'une autre maniére, qu'un bourgeois de Trundheim. C'étoient les propres paroles du Prêtre : c'étoit en quoi conſiſtoient ſes défenſes, & les Magiſtrats trouvèrent qu'elles n'étoient pas mal-fondées.

Pour ce qui regarde les Athées de théorie, on ne doit uſer envers eux, que de prédications & de perſuaſions ; car comme des écrits, ou des diſcours ſpécieux, les ont jettés dans l'incrédu-

lité

lité il peut y avoir eſpérance, qu'une doctrine ſolide & des exhortations les pourront remettre dans le droit chemin; & c'eſt dans cette vuë & dans cette eſpérance, qu'on peut les tolérer, pour un tems, dans une République. Je dis, pour un tems; car une tolérance perpétuelle ne ſeroit pas utile. Je ne puis point être du ſentiment de Mr. Bayle qui ſoutient, qu'une République d'Athées peut ſubſiſter. En effet un Athée, qui ne reconnoît d'autre Dieu, que ſon propre intérêt & ſon avancement, n'aura point de peine à commettre les plus grands crimes, pourvu qu'ils ne puiſſent pas être découverts. Je briſe là-deſſus; & je finis cette Diſſertation, par une remarque curieuſe; ſçavoir qu'il ſe trouve auſſi parmi les Athées des convertiſſeurs. Il n'y a rien de plus ſurprenant, que de voir des gens qui cherchent, avec un grand zéle, à détourner les autres d'une croyance, avec laquelle ils avouent eux-mêmes qu'il n'y a rien à perdre, ou de les entraîner dans l'incrédulité, où, ſelon leur propre confeſſion il n'y a rien, à gagner. Un zéle ſuperſtitieux eſt plus condamnable,

nable, mais un zéle incrédule eſt plus impertinent & plus riſible. Un ſuperſtitieux travaille & ſuë pour attirer les autres dans la ſuperſtion, ce que l'on peut comprendre aiſément, puisqu'il tient la ſuperſtition pour une croyance ſalutaire. Il ſacrifie auſſi quelquefois les autres, dans l'ardeur de ſon zéle; & cela peut encore ſe comprendre; car il ſoutient qu'il faut perdre le corps pour ſauver l'ame. Mais l'Athée fait le convertiſſeur, ſans qu'il ſoit poſſible d'en donner aucune raiſon. Il cherche à entraîner les autres dans une opinion, qu'il reconnoît lui-même n'être d'aucune utilité. Il les invite & les tente, ſans leur rien promettre. Il cherche à faire proſélytes & leur dit en même tems, qu'ils n'ont aucune récompenſe à attendre. Que jugeroit-on d'un Général d'Armée, qui emploieroit toute ſon éloquence pour engager des Soldats, & qui finiroit ſon diſcours en leur diſant, qu'ils ne doivent s'attendre à toucher aucuns gages? quelque ſolide, & quelque éloquent que fût ſon diſcours, on ne le regarderoit pourtant, que comme un af-

assemblage de mots, qui ne signifieroient rien. On ne peut pas juger autrement du zéle d'un Athée en cette occasion. On peut comparer un convertisseur Athée, avec un joueur, qui sueroit & trembleroit au jeu des dez, dans un tems où il joueroit pour rien. J'ai mis cette pensée dans une Epigramme Latine, qui n'est point imprimée, & que je rapporterai ici:

Est nimius zelus credentis, SEXTE,
notandus.
Est Athei zelus stultus & insipiens.
Ille animam ut servet, conatur perdere corpus;
Allicit hic, tentat, pollicitando nihil.
Conversorem Atheum lusori comparo,
qui vel
De nihilo ludens anxietate calet.

On voit d'ailleurs par cette courte dissertation, jusqu'où va ma tolérance, & à quoi je la borne. Je condamne toute rigueur contre ceux, qui sont in-

vo-

volontairement dans l'erreur. Je mêts une différence entre châtier l'erreur & en empêcher ſes progrès; & je ſoutiens, qu'il ne faut jamais châtier quelqu'un pour ſes ſentimens, mais ſeulement chercher à arrêter ceux qui paroiſſent être pernicieux. Un Athée, qui tâche d'établir ſon incrédulité, & qui par-là travaille à ſapper les fondemens de la ſociété civile, doit à mon avis, être chaſſé d'une Ville. Un Moine violent, un jéſuite, dont toutes les demarches ne tendent, qu'à renverſer, dans un pays, la Religion établie par les loix; doivent être priés de ſe retirer. Un zélé Anabaptiſte, qui tient pour un péché la condamnation à mort d'un malfaicteur, mérite d'être privé de charge de juge; & un quaker, qui ſoutient, qu'une guerre défenſive eſt contraire à la loi divine, ne doit point être fait Commandant d'une place frontiére, quelques qualités qu'il puiſſe avoir d'ailleurs. Du reſte je veux la paix avec toutes les perſonnes ſenſées, qui aiment Dieu & leur Prochain. Nous reconnoiſſons pour fréres tous ceux, qui

ſont

ſont de même ſentiment que nous, & qui ont la même confeſſion de foi. Mais nous devrions donner le même titre à ceux, qui conviennent avec nous pour la pratique des vertus & pour la crainte de Dieu, quoiqu'ils different de nous dans certains ſentimens. Aucun homme, qui craint Dieu, & qui a de la droiture, ne doit être appellé hérétique; car quoiqu'un tel homme puiſſe être dans l'erreur il y eſt contre ſa volonté; & quand il montre de la docilité, qu'il cherche à découvrir la verité, & qu'il ne refuſe point d'écouter la doctrine d'un autre, on doit plutôt l'aimer, que le haïr. Il conviendroit plutôt d'appeller hérétique celui, qui condamne ſon prochain, parce qu'il n'a pas la faculté, ou l'eſprit de comprendre une doctrine ſaine; car il fait voir ſon orgueil, viole les loix de l'équité; &, par pure Orthodoxie, tombe dans l'Héréſie. Ce ſont ces gens-là à qui la Sainte Ecriture donne ce titre; & c'eſt à cet égard, que toute Orthodoxie violente

te

te devient héréſie; & que tout homme qui perſécute ſon prochain, pour des ſentimens qui viennent de pure erreur, eſt un ſéparatiſte.

EPI-

EPIGRAMME LXXXII.
DU LIVRE I.

Sur Olus ardent censeur du Genre humain.

Sæpe coquis urbis sine causa irrascitur Afer
Quod vitium stomachi est, imputat ille cibis.
In genus humanum sine causa armatur Amyntas.
Aegra ac saucia mens putrida cuncta putat.
Sic nutant ædes temulento, ac tecta vacillant:
Febricitans spectris omnia plena videt.
Hinc vitiis hominum quoties minitabere bellum
Corrigito vitium sanguinis ipse tui;
Ridiculus sanè est zelus, quem sectio venæ,
Quem pilulæ purgant, quem medicina levat.

Le

Le but de ma Morale eſt principalement de montrer les erreurs dans lesquelles on tombe tous les jours, en prenant l'ombre pour le corps; & en regardant comme des vertus des choſes, qui ſont de grands défauts. L'avarice eſt ſouvent appellée oeconomie; l'obſtination prend le nom de conſtance; la colére celui de bravoure; la paſſion pour les honneurs, celui d'honnête ambition; la prodigalité celui de généroſité, la fauſſeté celui d'habileté, la ſimplicité celui d'honnêteté; la tyrannie celui de maintien de la juſtice; la mauvaiſe humeur & la bile noire celui de zéle. Ces erreurs ne ſe trouvent pas ſeulement parmi les perſonnes ſans étude; mais encore parmi les ſçavans; & elles viennent de ce, qu'on ne travaille pas à ſe connoître ſoi-même. Je me propoſe ici de ne parler à l'occaſion de l'Epigramme, que j'ai rapportée, que de l'erreur, que l'on commet par un zéle, que l'on confond ſouvent avec des humeurs mauvaiſes, acres, & violentes. Il n'y auroit rien de plus aiſé que de ſortir de ſon erreur, ſi on vou-

vouloit éxaminer avec ſoin ſa propre conſtitution, & conſidérer ſi le zéle eſt le même un jour que l'autre; s'il eſt plus grand, lorsqu'on a un verre de vin dans la tête, que lorsqu'on n'a pas bu; s'il eſt plus grand, quand on eſt malade, que quand on eſt en ſanté; s'il a ſon flux & ſon reflux, s'il augmente & diminuë, s'il s'accorde avec la diſpoſition du corps, & vient de certains paroxyſmes, ou s'il eſt continuël; c'eſt-à-dire, s'il eſt le même dans l'adverſité que dans la proſpérité, & dans la maladie que dans la ſanté. En effet il ſe trouve bien des gens, qui déclament avec la plus grande force contre les vices, lorsqu'ils ſont à jeun; mais qui, après le repas, ne trouvent rien à cenſurer dans le monde. Quantité de juges prononcent, l'après-midi, des ſentences plus douces, qu'avant midi: pluſieurs ſermons de correction ſont plutôt occaſionnés par quelque chagrin domeſtique, que par un zéle pour le Chriſtianiſme; & un Régent trouve ſes écoliers plus ou moins diligens, ſelon qu'il eſt lui-même de bonne ou de mauvaiſe humeur. Tout le monde s'imagine agir par un

juſte motif de zéle, parce que perſonne ne ſe connôit ſoi-même. Si un chacun vouloit paſſer en revuë ſes propres paſſions, il ne feroit pas tant de *qui pro quo*; & il ne prendroit pas des défauts honteux pour des vertus. L'expérience fait voir, que le zéle à contre-tems de quelques-uns ſe change en indifférence, par le moyen d'une ſaignée, ou d'une poudre capable de tempérer la fougue du ſang: de ſorte qu'il leur arrive comme à des gens yvres, qui, tant que l'yvreſſe dure, voient tous les objets doubles, mais qui, lorsque les fumées du vin ſont paſſées, voient les objets ſimples. Il en eſt auſſi d'eux, comme des febricitans, qui dans le feu de la fiévre s'imaginent voir des ſpectres, qui s'évanouïſſent, dès que le paroxyſme de la fiévre ceſſe. Ah! que le monde eſt ridicule! s'écrie un homme, qui eſt lui-même un de ces ridicules. Un viellard dit, que le monde vieillit, & décline; & il ne prend pas garde, que c'eſt lui qui vieillit, & que c'eſt ce qui fait, qu'il ne trouve plus de plaiſir au monde. Il lui arrive, comme à un homme qui a l'eſtomach gâté, & qui ne trouvant

au-

aucun gôut aux mêts, en jette la faute ſur le cuiſinier, quoique les mêts ſoient les mêmes que de coutume; mais l'estomach n'eſt plus dans la même ſituation. Tout homme, qui eſt corrompu, trouve que tout eſt gâté & corrompu: ainſi lorsqu'il déclame contre la corruption des autres, il déclame principalement contre lui-même.

Qu'y a-t-il de plus ridicule, que d'entendre un homme yvre déclamer avec feu contre l'yvreſſe; un avare contre l'avarice, un prodigue contre la prodigalité un Euclion contre la léſine, & un Apicius contre la gourmandiſe. Cependant on en voit tous les jours un nombre infini d'éxemples. Cela revient à ce que la marmite reprochoit au pot de terre: *væ dig! hvor ſort du eſt!* fi! que tu ès noir!

Quis tulerit Gracchos!

On entend tous les jours dés prédicateurs, qui crient avec force contre des vices, qu'ils commettent eux-mêmes habituellement, & dont ils ne penſent point à ſe corriger. Leurs ſermons en eux-

mêmes peuvent être bien fondés ; car la plupart de leurs Auditeurs méritent bien d'être reprimandés. Mais ſi on vouloit faire l'analyſe de ces ſermons, ou les mettre dans un autre ſtyle, ils ſeroient tournés dans ce goût; " Pécheurs groſſiers ! qui perſévérez dans le mal & „ dans la volupté, convertiſſez-vous, „ & ne ſuivez pas mon exemple; car je „ reſterai toujors dans mes anciennes habitudes, & je me laiſſerai emporter „ par le torrent. „ Qu'un Ariſtide déclame contre l'injuſtice, un Epictéte contre l'impatience, un Diogéne contre la volupté : leurs diſcours leur feront honneur, & auront de l'effet, parce qu'ils s'accorderont avec leur vie, & qu'on verra, qu'ils ſont fondés ſur un véritable zéle. Lorsqu'on voit Diogéne, la lanterne à la main, chercher en plein jour des hommes dans Athénes, où les plaiſirs & la débauche avoient pris le deſſus, on peut croire qu'il eſt fondé dans ce qu'il fait, parce que lui-même avoit renoncé à toute débauche. Mais quand on voit un homme, avec des cheveux friſés, un habit brodé, des gants blancs, & les habits chargés d'autant de fa-

farine de froment, qu'il en faudroit pour le repas d'un pauvre homme, & qu'il traverſe les ruës & les places dans une chaiſe à porteurs dorée pour convertir ſes concitoyens, il eſt difficile de s'empêcher de rire. On juge alors qu'un tel homme ne ſe connoît pas lui-même, & que ſa conduite eſt plutôt l'effet de l'égarement, que d'un ſaint zéle. Si dans ſa ferveur un tel homme vouloit jetter les yeux ſur lui, il s'appercevroit d'abord, qu'il joue un rolle ridicule, & ſe diroit à lui-même: "Comment „puis-je m'aviſer de faire le conver-„tiſſeur? „ Il quitteroit, à l'exemple du Bourg-meſtre de la Comédie, le tribunal, pour ſe cacher ſous la table: de précepteur ſevére, il deviendroit humble diſciple; & de cenſeur rigide, un pauvre pécheur. Il regarderoit même toute ſa conduite paſſée comme une illuſion, comme un ſonge, ou comme une fantaſie, & il uſeroit ſur ſon propre dos les verges, dont il ſe ſervoit pour chatier les autres.

Je dis qu'une telle irrégularité ne vient que du défaut de ſe connoître ſoi-

même, & j'en parle par expérience; car j'ai quelquefois moi-même confondu la fougue du ſang avec le zéle; ce qui a fait, que, durant le paroxyſme, je me ſuis armé contre le genre humain: Mais après avoir remarqué la ſource de mon zéle, j'ai donné le tems aux humeurs de ſe tranquilliſer; & j'ai remarqué, que mon eſprit de réformation ceſſoit avec le paroxyſme; de ſorte que ce qui m'avoit paru courbé ſe redreſſoit; & ce que j'avois vu double me paroiſſoit ſimple. Je me regardois alors comme une perſonne, qui avoit été yvre, & qui dans le fort de ſon vin, s'étoit imaginé, que tout étoit en mouvement dans ſa maiſon, quoique tout y fût tranquille, & que le mouvement, ne fût uniquement que dans ſon cerveau. Ce n'eſt qu'une dévotion fauſſe, qui peut être diſſipée par une ſaignée, & qu'un faux zéle, qui peut ſe paſſer par le moyen d'un clyſtére. Quelques-uns prendront peut-être de là occaſion de retorquer contre moi mon propre aveu & diront: " L'Auteur raille les réforma-
„ teurs emportés, & lui-même, dans
„ ſes écrits, s'emporte continuellement

„ contre les vices. C'eſt comme s'il „ vouloit s'attribuer à lui ſeul le droit „ de moraliſer. „ J'ai deux réponſes à faire à cela : prémierement, lorsque je parle contre les fous, je ne m'oublie jamais moi-même, & je me mêts toujours dans la claſſe. Les écrivains du pays, comme les étrangers s'en ſont apperçus, & m'en ont loué ; parce que, diſent-ils, celui qui avouë franchement ſes propres défauts, peut être autoriſé à parler de ceux des autres. En effet, ſi on lit mes ouvrages avec attention, on trouvera que je ſuis plus rigide pour moi-même que pour les autres. Qu'y a-t-il de plus équitable, que d'avouer ſes propres fautes. Commencer par ſa propre réformation, n'eſt ce pas une choſe digne d'un Philoſophe? Quand un yvrogne cenſure, dans une compagnie, d'autres yvrognes, il parle comme un fou ; mais s'il ſe met dans la même claſſe, &, qu'au lieu du pronom *Vous*, il ſe ſerve de celui de *Nous*, il parle en même tems, comme un cenſeur & comme un pénitent. Par conſéquent ceux qui me font un ſemblable reproche ne prennent pas garde, que je ne fais

point le cenſeur, ni le prédicateur, mais l'homme qui cherche la vérité, qui tache de mettre au jour les erreurs dans lesquelles j' ai donné moi-même, & dans lesquelles je vois que les autres ſont plongés; & comme un pilote, qui, la ſonde à la main, cherche le fond, pour faire connoître la route, que je trouve la plus ſure,

Ma ſeconde réponſe eſt, que, dans mes Epitres Latines, j' ai ſouvent fait voir quel avoit été le but de mes écrits, qui n'étoit pas tant de cenſurer les défauts & les vices, que de donner des épreuves & des montres de certaines ſçiences, qui nous manquoient ci-devant; & c'eſt ce, qui m' a engagé à proportionner mon ſtyle aux diverſes matieres. Ainſi quand j' écris une Comédie, je raille, non par paſſion, mais parce que la nature de l' ouvrage l' éxige; car une Comédie ſans raillerie ne ſeroit plus une Comédie. Si j' entreprends une ſatire contre le genre humain, j' y mêts du ſel & du poivre; parce qu' une ſatire qui manque de ces ingrédiens n' eſt plus

une

une ſatire. Je n'en dirai pas davantage ſur ce chapitre, d'autant que j'en ai dit ſuffiſamment dans mes autres ouvrages.

EPIGRAMME LXXXIII.
DU LIVRE I.

Paradoxe:
Qu' il n'y a point différens degrés de félicité.

Humanæ ſortis non tanta eſt quanta videtur
Diſparitas: felix nemo vocandus erit.
Non re ſed titulo differt à paupere dives,
Sanus ab ægroto ſervus ab ingenuo.
Non ſemper lætè cœnant quibus omnia lauta,
Dantque dapes lautæ tædia ſæpe ſibi.
Tot res impoſitas menſis, tot fercula pau:per
Non videt, at quidquid cernitur, omne placet.
His epulæ deſunt, illis dulcedo epularum:
Copia, defectus, par ſit utrique malum.

Languida mortales perdunt jejunia multos.
At ravida ingluvies corpora plura necat.
Ignorat validus corpus mentemque valere.
Nulla huic ægra dies, lætaque nulla simul
Febricitans, æstu cessante, ovat atque triumphat,
Albas ac atras computat ille dies.
Flagris succumbunt servi, proceres perimuntur
Voce vel intuitu Principis ore gravis.
Verba magis cruciant Dominos, quam verbera fures.
His scapulæ ast illis mens gemabunda dolet.
Conditio atque status sic differt nomine, non re,
Sorteque contentum quemlibet esse decet.

Le-

Le bonheur & le malheur dans le monde ſont, à mon avis, des choſes, qui conſiſtent plutôt en de ſimples noms & en imagination qu'en réalité. J'ai mis ce paradoxe dans l'épigramme ci-deſſus, que j'ai depuis expliquée dans ma troiſiéme épitre latine, & c'eſt la même explication que je traduis ici, avec quelques additions.

Je ne doute nullement, qu'il ne ſe trouve des gens, qui regardent cette idée comme mal-fondée, parce qu'elle paroît oppoſée à la raiſon & l'experience. Mais il ne faut condamner perſonne ſans l'entendre. J'eſpére que, ſi on a la patience de lire toute cette diſſertation, on trouvera du moins, que, ſi mes penſées ne méritent pas d'être approuvées univerſellement, elles ne paroîtront pas néanmoins ſi mal-fondées, qu'elles le ſemblent du prémier coup d'oeil.

Je dis, qu'il y a peu de différence entre ce qu'on appelle, dans le monde, bonheur & malheur. Que la condition des riches différe peu de celle des pauvres;

vres; c'eſt ce qui eſt aiſé à prouver. Les pauvres n'ont pas de quoi manger; les riches au contraire ne peuvent pas manger ce qu'ils ont. Les uns & les autres en ſouffrent: les premiers par la diſette, les derniers par la trop grande abondance: Ils ſortent de table les uns & les autres l'eſtomach vuide; ceux-là parce qu'il n'y a rien dans le plat; ceux-ci parce qu'il y a trop. Les pauvres trouvent autant de goût dans une ſouppe au bouillon de trippes, que les riches en trouvent dans les pâtés. Tout eſt du goût des prémiers & rien n'eſt du goût des autres; car les pauvres ne rejettent aucune ſorte de mêts. Il leur arrive ce que dit le proverbe; que celui qui eſt le plus éloigné du plat, eſt celui qui mange le plus, & que celui qui eſt le plus éloigné du tonneau, eſt celui qui boit davantage:

Nam pauper ſtomachus rarò vulgaria temnit.

Il faut, au contraire, qu'un ragoût ſoit aſſaiſonné, pour qu'un riche en puiſſe manger. Dénis, Roi de Syracuſe,

ſe, rejettoit la ſouppe noire des Lacédémoniens, parce que l'appetit, qui eſt l'aſſaiſonnement des mêts, lui manquoit; & Darius, qui, dans ſa fuite, but de l'eau bourbeuſe, dit qu'il n'avoit jamais bu avec un plus grand plaiſir. Une perſonne, qui a rarement l'occaſion d'entendre de la muſique, fait de grands frais pour donner un concert: au contraire un concert eſt une charge pour un Muſicien de profeſſion; & ſouvent une auſſi grande charge pour lui, que, c'en eſt une pour un valet de cour, de fendre du bois, & pour un payſan, de battre le bled. Perſonne n'aura moins de goût pour les confitures, que le garçon d'un confiturier: de même que l'homme qui regarde les femmes, avec le plus d'indifférence, c'eſt celui qui en a un ſerail rempli. C'eſt ce qu'a dit un Poéte:

Pinguis amor, nimiumque potens in tædia nobis
Vertitur, & ſtomacho dulcis ùt eſca nocet.

De

De plus les pauvres jouïssent ordinairement d'une pleine santé, & sont agiles; car comme dit un proverbe: la pauvreté nourrit & n'engraisse pas. Les riches au contraire sont mal-sains & pésants, & ont de la peine à porter leur corps. Si les uns n'ont rien, les autres n'ont rien non plus, parce qu'ils n'ont jamais assez. Mais si les prémiers n'ont rien, rien ne leur manque pourtant, parce que la nature se contente de peu, & des choses qu'on peut se procurer facilement, sans peine, & sans frais. Mais dans la volupté dissoluë il n'y a ni mésure, ni fin. Si les pauvres manquent de ragoûts fins, ils ont en revanche une bonne provision de santé; & s'ils boivent & mangent peu, ils en dorment mieux. On voit par-là qu'il est difficile de juger laquelle est la meilleure, ou la condition des riches ou celle des pauvres; parce que ce qu'on appelle bon ne l'est pas tant par sa propre valeur, que par rapport au prix, qu'on y met, & au goût, qu'on y trouve; car la même chose, qui fait du plaisir à une personne, cause du dégoût à une autre; & ce qui touche médiocrement

ment une perſonne, touche l'autre vivement. Ainſi du pain moiſi eſt toujours une excellente nourriture pour un pauvre, tandis qu'une perdrix ſera quelquefois un mêts médiocre pour un riche, car il faut juger de deux choſes comme les Scholaſtiques, & ne pas dire *abſolutè*, mais *relativè*; c'eſt-à-dire, non ſelon la choſe en elle-même, mais ſelon ſon effet. On dit en maniére de proverbe: *le pauvre mange ce qu'il a, & dit ce qu'il ſçait: tout lui eſt bon.* La femme de Jérôme a un viſage capable de faire peur aux enfans Cependant Jérôme la regarde comme une beauté; & cela étant, c'eſt effectivement une beauté pour lui, & même une plus grande beauté que Lucrece; qui avec tout ſon éclat déplaît à ſon mari. On peut dire par la même raiſon, que tout mêts, & tout breuvage ſont également bons, & que le pauvre tient auſſi bonne table que le riche, parce que l'un trouve autant de goût à ſon pain bis, que l'autre à ſon pain blanc. Enfin puiſque l'expérience nous apprend, qu'il y a bien peu de gens qui meurent de faim, & qu'il y en a un nombre infini, qui

meu-

meurent de trop manger, ou de trop boire, on doit par conſéquent reconnoître, que, dans ce point, le pauvre eſt plus heureux que le riche.

Je m'en vais préſentement examiner une autre choſe, qui donnera un plus grand éclairciſſement à ma theſe, & y ajoutera un plus grand poids. Un pauvre & un riche vivent dans une continuelle inquiétude, l'un pour trouver ſon entretien, l'autre pour conſerver ſes biens. Le riche craint les voleurs, les incendies, les trompeurs; il tremble au moindre bruit qu'il entend dans ſa maiſon, paſſe les nuits ſans dormir, & peut être regardé comme un ſoldat en ſentinelle, qui ſe tient continuellement à ſon poſte, & prend garde ſi quelqu'un n'approche point de lui. Le pauvre parcourt le monde entier ſans crainte; & c'eſt de lui qu'un Poéte a dit:

Cantat vacuus coram latrone viator.

Moi même, dans ma jeuneſſe, j'ai voyagé ſeul dans les pays étrangers,

ſans la moindre mauvaiſe rencontre, pendant que d'autres, qui ont voyagé, dans le même tems & dans les mêmes lieux avec une eſcorte, y ont été dévaliſés. Je me rappelle, qu'il y a vingt-trois à vingt-quatre ans, que les habitans ne pouvoient pas dormir tranquillement dans cette Ville, à cauſe des vols qui ſe faiſoient toutes les nuits; & que pour moi je dormois auſſi tranquillement qu'à l'ordinaire, parce que je n'avois rien dans ce tems-là qu'on pût me voler. Je paſſe ſous ſilence les autres inquiétudes & incommodités auxquelles les riches ſont ſujets. Sénéque en parle dans une de ſes Tragédies: on mange, dit-il, en ſureté à une pétite table; & le poiſon ſe boit dans des coupes d'or:

Tutus in menſa capitur anguſta cibus;
Venenum in auro bibitur.

Regardons attentivement le viſage d'un pauvre & celui d'un riche, conſidérons leur mine & leur maintien: nous trouverons le riche blême, penſif, crain-

tif

tif & ſoupçonneux; quand, de l'autre côté, le pauvre nous paroîtra communément joyeux & ſans ſoucis. Lorſqu'il paroît triſte, ce n'eſt qu'une triſteſſe feinte à laquelle il a recours pour s'attirer des aumônes. Suppoſons que leurs inquiétudes ſoient égales: celles du pauvre ſont du moins courtes, puiſqu'elles ſe diſſipent par le moyen d'un petit préſent, ou d'une aumône. Au contraire les inquiétudes du riche ſont perpétuelles; car, comme le fiévre accompagne le malade, ſoit qu'on le mette ſur un lit de boïs, ou ſur un lit d'argent, ſoit qu'on le mette ſur la paille, ou ſur la plume, de même les inquiétudes ſuivent continuellement le riche; de façon qu'on peut dire, que la crainte, les ſoucis & les veilles ſont ſes compagnons ordinaires. Nous le voyons non ſeulement par l'éxemple de chaque homme en particulier; mais encore par l'éxemple des Nations entiéres. Quelle nation eſt plus riche que l'Angloiſe? & cependant parmi quel peuple voit-on plus communément le déſeſpoir & l'homicide de ſoi même? les Scythes vivent dans une pauvreté per-

pétuelle; & cependant la vie leur eſt chére. D' autres au contraire vivent dans l' abondance & ſe dégoutent de la vie. Un de mes compatriotes m' a raconté, qu' il avoit connu à Paris un Anglois de diſtinction, qui faiſoit ainſi le portrait de ſa vie: le matin, il buvoit ſon chocolat, après dîné ſon caffé: il alloit enſuite à la Comédie ou à l' Opera; de là il alloit à la promenade: il paſſoit le reſte de la ſoirée & toute la nuit au jeu; mais il diſoit en même tems qu' il étoit ſi ennuyé de cette maniére de vivre, qu' il étoit prêt à ſe pendre; & on le trouva effectivement un matin pendu dans ſa chambre, Cicéron parle d' une épitaphe qu' on trouva de ſon tems, & qui étoit faite ſur un certain Cléombrotus, qui n' ayant eſſuyé aucun revers de la fortune, s' ennya d' un bonheur ſi conſtant & ſe noya lui-même. Il ſe trouve parmi les Eſpagnols des gens riches & de qualité, qui renoncent volontairement à tous leurs biens, & s' enrollent dans une troupe de mendians, qui vont de porte en porte demander l' aumône, profeſſion à laquelle ils trouvent un certain plaiſir; & ils en jugent com-

comme le proverbe, qui dit : *Den er Friherre, der maae betle hvor han vil*; C' eſt-à-dire : Celui là eſt Baron libre qui, peut mendier par-tout où il veut. Du reſte perſonne n'eſt content de ſon état. Il y a long tems qu'Horace l'a dit :

O fortunati mercatores! gravis annis
Miles ait, multo jam fractus membra
labore.
Contra mercator, navim jactantibus
auſtris,
Militia eſt potior, &c.

La diſette & la trop grande abondance ſont également à charge, tout comme un froid exceſſif ne brule pas moins, qu'une chaleur exceſſive. Les pauvres ſoupirent bien, en voyant les riches, qui roulent dans des caroſſes dorés, & qui les éclabouſſent; mais avec tout cela ce n'eſt qu'un pur éblouïſſement des yeux, & une vanité, qui contribuë peu à la félicité & au contentement de l'eſprit; car il n'eſt pas rare de voir au fond des caroſſes des viſages mornes & triſtes &

par derriére au contraire des viſages joyeux & contens.

Je conviendrai volontiers, qu' on peut trouver un petit nombre de riches, qui vivent continuellement dans le plaiſir. Mais la volupté dans combien de péchés & de mauvaiſes actions n' entraîne-t-elle pas? C' eſt ce qui a fait que *Jeſus-Chriſt* a dit, que les pauvres étoient heureux, & que le ſalut des riches étoit difficile. Je ne veux pas recourir à d' autres argumens. Il n' eſt pas non plus néceſſaire, de décrire plus au long la condition des riches & des pauvres, puisque cette matiére eſt traitée à fond par d' autres; & que j' ai montré, que la deſtinée des pauvres n' eſt pas ſi triſte qu' on le prétend communément. On dira ſans doute, en revanche, que les pauvres n' ont point d' amis, & que dans les différens & dans les procès, qu' ils ont avec les riches, ils perdent ordinairement; car le proverbe commun dit que celui qui attache ſes ſouliers avec de la ficelle doit payer l' écot. On peut répondre à la prémiére de ces objections, que le grand nombre d' amis, dont les ri-

riches ſe glorifient. ne ſont que des amis de bouche, ou de purs flatteurs. A l'égard de la ſeconde objection, qui veut, que jamais les pauvres n'ayent droit; je conviens que c'eſt un proverbe commun, mais qui paroît avoir été fait par les pauvres, qui le répettent tous les jours; ce dont on doit être ſurpris: car il y a un grand nombre de juges dévots, qui regardent comme une obligation de juger en faveur des pauvres, ſoit qu'ils ayent droit ou non; & l'expérience journaliére fait voir, que les larmes d'une vieille femme ont quelquefois plus de force que deux témoins. Pour moi je craindrois plus un procès avec un pauvre qu'avec un riche; & un Directeur d'hopital me paroît une partie adverſe plus redoutable, qu'un riche Banquier; car j'ai rémarqué, par divers éxemples, que pluſieurs demandent le *beneficium paupertatis*, moins à cauſe de leur pauvreté, que pour rendre leur partie adverſe odieuſe, & pour engager un juge généreux & dévot à rendre une ſentence favorable. Le proverbe a même ſouvent ſur un juge une plus grande influence qu'il ne convient;

& les ſanglots d'une pauvre femme ont plus de poids que des faits juſtifiés par un riche juif. C'eſt ce qui fit, qu'un certain juge de campagne, en jugeant un procès entre un Chrétien pauvre & un riche juif, condamna le dernier aux frais du procès, partie parce qu'il étoit en état de payer, partie à cauſe que ſes Péres avoient fait mourir notre Sauveur. Mais ſuppoſons que les pauvres n'ayent ni beaucoup de protection, ni beaucoup d'amis: il faudra toujours convenir, quils peuvent, en quelque ſorte, être aſſurés de la droiture du petit nombre d'amis qu'ils ont: au lieu que les perſonnes riches & puiſſantes ne peuvent être aſſurées d'aucuns de leurs amis, parce que les reſpectts & les ſervices, qu'on leur rend, n'ont pas tant de rapport à leur perſonne qu'à leur état, qui les met comme hors du commerce avec les autres hommes. C'eſt ce qui fit dire à l'Empereur Julien, qui entendoit quelqu'un qui le loüoit: "Si „ ces loüanges venoient de gens, qui „ euſſent la liberté de blâmer & de loüer, „ je m'en réjouïrois. „ On voit donc auſſi que, dans ce cas, le ſort des pau-

pauvres eſt plus ſupportable, qu'on ne ſe l'imagine ordinairement.

Il faut préſentement conſidérer l'inégalité, qui eſt entre les Maîtres & les Valets; ce qui ſe peut faire, en comparant enſemble la deſtinée, ou la condition des prémiers, avec celle des derniers. Lorsque je fais attention à la dureté, aux coups, aux mauvais traitemens, aux travaux, à quoi les valets ſont ſujets, il me ſemble que leur condition ne différe guére de celle des bêtes: d'un autre côté, lorsque je les vois frais, ſains, de bonne humeur & plus joyeux que leurs maîtres, je change de ſentiment, & toute ma compaſſion s'évanouït: *Il* eſt vrai que les valets ſupportent plus d'incommodités que leurs maîtres; mais ils ſentent moins de mal, parce qu'ils le ſupportent mieux; car le mal n'eſt plus un mal, lorsqu'on le ſouffre avec patience. Les grands Seigneurs ſe glorifient de leurs richeſſe, & de leur liberté; mais comment peuvent-ils être appellés riches, puisqu'ils ſoupirent encore après de plus grandes richeſſes? & que comme dit un Poéte:

Qui cum poſſideant plurima, plura petunt.

Et comment peut-on appeller libres, des hommes, dont les inclinations ne ſont jamais d'accord avec eux-mêmes; & qui par conſéquent ne peuvent jamais avoir un contentement ſolide? Nous voyons quelquefois des valets qui ſoupirent ſous le joug; nous les voyons chargés de coups & accablés de rudes travaux; &, d'un autre côté, nous voyons les maîtres, d'une ſeule mine ſerieuſe, ou d'un coup d'oeil ſevére de la part d'un Roi ou d'un Prince, devenir malades, ſe mettre au lit & n'en rélever jamais. Les maux des valets ne viennent que par intervales & la douleur finit dès que le fouet eſt quitté. Mais les maux des grands Seigneurs ſont durables, & ne finiſſent le plus ſouvent qu'avec la vie. Comment, dit Cicéron, puis-je appeller libre un homme, que le chagrin domine, & qui ſe laiſſe troubler, abattre & effrayer par un accident imprévu? car quoiqu'il ne ſoit ſous la domination de perſonne, cependant il ne ſe gouverne pas lui même:

Qui

Qui illum judicare poſſim liberum, cui dolor imperat, quem repentinus caſus perturbat, impellit, evertit? nam licet nemini pareat, ſibi tamen non imperat. A combien de ſoucis & d'inquiétudes ne ſont pas ſujets les grands Seigneurs? & leurs valets en ſont exempts: lorsque nous conſidérons le bonheur d' un Prince régnant, & que nous le regardons avec un oeil philoſophique, nous trouvons qu' il eſt le gardien de l'Etat, ou du pays, & qu' il eſt chargé de veiller, àfin que les ſujets puiſſent dormir tranquillement. C' eſt ce qui fut cauſe qu' Antigonus dit à ſon fils: ne ſçavez-vous pas que notre régence eſt un honnéte eſclavage: *An non noviſti, fili, regnum eſſe nobilem ſervitutem?* la même choſe peut ſe dire de chaque puiſſant Pére de famille, qui veut remplir ſes devoirs envers ſes enfans.

Les valets par conſéquent ne différent de leurs maîtres que de nom; car nous voyons de tems en tems, que, quoique leur état change, l' eſprit demeure toujours le même. La fortune & la grandeur, dit Epicure, ne font que changer

ger notre état, ſans le rendre meilleur; & ſelon Sénéque tout ce, que nous appellons acquiſition de bien, n'eſt pas la fin de nos maux, mais ſeulement un changement de ſcène : *Paraſſe divitias non miſeriarum finis eſt ſed mutatio.* C'eſt pour cela qu'un certain Seigneur diſoit plaiſamment à ſes valets, qui ſe plaignoient de l'incommodité & de la longueur de leurs ſervices, & demandoient leur congé: " Imaginez-vous que vous êtes les „ maîtres, & vous les êtes effective- „ ment. „ La réponſe, en ellemême, étoit facétieuſe, mais en même tems philoſophique. De même un Acteur qui ſur le théatre, fait le perſonnage d'un Empereur ne differe guére d'un Empereur réel, à moins que ce ne ſoit parce qu'il dort plus tranquillement, & que quand il met bas les ornemens de ſa dignité, il ſe dépouille en même tems des ſoins du gouvernement. Ainſi Dénis le jeune, qui avoit été dépoſſedé du trone de Sicile, pouvoit fort bien s'imaginer qu'il régnoit encore dans le tems qu'il étoit maître d'école à Corinthe.

Il y

Il y a une grande différence entre un Conſul d'Alep, de Smyrne de Helſeneur, &c. & un Conſul Romain; mais ſi le prémier peut s'imaginer, que la dignité eſt la même, comme le nom eſt le même, il n'y a plus de différence. Il y a quelques années qu'un certain nombre de perſonnes joviales établirent ici une plaiſante Société, qui repréſentoit le Pape, avec tout le collége des Cardinaux. Celui qui faiſoit le perſonnage du Pape, avoit été ſi bien inſtruit, que, dans ſes actions, comme dans ſes paroles, tout étoit gravité. Il s'accoutuma ſi bien à ce perſonnage, qu'en imitant le caractére d'un autre il perdit pour ainſi dire le ſien propre. Car, après que la ſociété fut finie, ayant eu un jour une affaire à communiquer à un certain tribunal de cette Ville, il y parla avec tant de gravité & d'autorité, que les Aſſeſſeurs, qui ne le connoiſſoient pas, crurent qu'il étoit pris de vin. Mais quand le Préſident, qui le connoiſſoit, leur eût dit que cet homme avoit été Pape depuis peu, leur étonnement ſe changea en riſée. On voit donc par-là, que la grandeur & la différence entre

tre les conditions & les états, conſiſte ſouvent en imagination; & que le Seigneur, dont il a été parlé ci-deſſus, n'avoit pas tort de dire à ſon valet: „Imaginez-vous que vous êtes le maître, „ & vous l'êtes. „

Les ſeules choſes, dont un homme puiſſe ſe glorifier, ce ſont l'eſprit & les qualités de l'ame. Ce ſont les ſeules choſes qu'il poſſéde; car l'or, l'argent, les meubles précieux, &c. ſont autour de lui; mais ne ſont point en lui. Les dons de l'eſprit, qui ſont les ſeules choſes que l'homme poſſéde, ſe trouvent dans le valet comme dans le maître. Henri VIII. Roi d'Angleterre, permit de ſon tems à tous les hommes de lire la Bible, à l'exception des laquais; mais cette reſtriction fut levée ſous Edouard VI; parce qu'on jugea, que quantité de valets avoient plus de jugement que leurs maîtres.

Je vais maintenant éxaminer comment & combien un malade différe d'un homme en ſanté. Puisque tous le monde regarde la ſanté comme une qualité

lité ineſtimable, ce qui fait qu'on trouve une grande inégalité dans l'état & dans le ſort des perſonnes; mais je dois aller ici doucement & pied à pied, ſans entreprendre de décider. Je me contenterai ſeulement de rapporter ce qu'on peut dire, dans cette matiére *pro & contra;* & je laiſſerai aux autres à juger, ſi l'inégalité entre les malades & les ſains eſt auſſi grande, qu'on le prétend. J'ai donné dans mon voyage ſouterrein, la deſcription d'un peuple, qui n'étoit ſujet à aucune maladie, & qui vivoit toujours dans une ſanté parfaite: de pareilles gens ſont ordinairement appellés heureux; mais ils ne réfléchiſſent pas ſur ce bonheur, parce qu'il eſt conſtant; & ils ne rémarquent point, qu'ils ſont en ſanté, préciſément parce qu'ils ne ſont jamais malades. Ils paſſent donc leur vie dans une ſanté conſtante, & en même tems dans une indolence conſtante; parce que la nature de l'homme eſt tellement faite, qu'ils s'ennuyent même des bonnes choſes, lorsqu'elles ſont permanentes. Au contraire les malades, lorsqu'ils ſont quittes de leurs infirmités s'en réjouiſſent & en

tri-

triomphent, & quand la fiévre eſt intermittente, ils ſçavent compter les bons & les mauvais jours: & une double joie ſuit la peine & la douleur. Si l'on compare l'inſenſibilité continuelle de ceux, qui jouïſſent perpetuellement d'une ſanté parfaite, avec cette alternative de peines & de joie, que reſſentent les malades, on trouvera que la balance ſera égale; car comme les prémiers ne comptent aucun mauvais jours, ils n'en comptent non plus aucuns de bons; on ne s'apperçoit point d'un beau tems, à moins qu'on n'en ait eu auparavant un mauvais. On peut faire ici la même remarque, que les phyſiciens ont faite par rapport à la lumiére du ſoleil, ſçavoir que tous les habitans de la terre jouïſſent autant les uns que les autres de la vuë de cet aſtre, puisque ſi ceux, qui habitent vers les poles, n'ont point de jours pendant l'hyver, en recompenſe ils n'ont point de nuit durant l'été; de ſorte que ſi on fait le compte de toute l'année, il ſe trouvera qu'ils auront autant joui de la preſence du ſoleil, que ceux qui demeurent dans un climat chaud. On n'a ſeulement qu'à con-

considérer les personnes, qui vivent dans une santé permanante; on trouvera qu' ils ne sont, ni joyeux, ni affligés, & que communément ils sont indolens & peu sociables; sans compter que leur tempérament, qui est la cause de cette santé, leur ôte tout feu & toute activité; car la bile & le feu du sang aiguise souvent l' esprit, & l' emportement, qui nourrit la fiévre, passe pour être la pierre à aiguiser de la vertu. En effet comment l'activité & la vertu pourroient-elles se trouver dans celui, qui est perpetuellement indolent & insensible?

Cependant s'il étoit question d'un malade alité, ou d'un homme continuellement malade, j'avouë que ma thése seroit difficile à défendre; car il paroîtroit, qu'il y auroit alors de la folie à douter de l'inégalité dans la condition des hommes. Mais quoique le noeud soit extremement difficile à défaire, je ne me confesse pourtant pas vaincu. Je ne tourne pas le dos, je me bâts, comme en retraite; & je me contenterai d' alléguer quelque chose pour la consolation de ceux, qui sont affligés d' une ma-

ladie continuelle. L'expérience nous apprend, que tout mal eſt violent dans ſon prémier accès, & que les maladies, après qu'elles ont perdu leur prémier feu, ſont comme les inſectes, qui ont perdu leur éguillon. Toute douleur intermittante, & qui revient après un certain tems, eſt plus aiguë que celle, qui dure continuellement; car comme toute courte domination eſt févére: de même toute douleur de peu de durée eſt violente. C'eſt ce qui fait qu'on remarque, que les malades s'accoutument à ſupporter patiemment les maladies habituelles; parce que, d'un côté, la maladie perd ſa force par ſa grande durée, & que d'un autre côté, le malade s'endurcit par ſa longue ſouffrance. C'eſt par cette raiſon que Cicéron a dit: *Dolor in longinquitate levis, in gravitate brevis eſt.* D'ailleurs la vuë de la mort, qui inſpire une ſi grande frayeur à ceux, qui tombent dans de violentes maladies, conſole & refait ceux, qui ſont continuellement malades. Ils regardent l'approche de la mort, comme celle d'un liberateur, qui vient rompre leurs chaînes, & leur ouvrir les portes de la priſon;

ſon ; car nous ſortons toujours volontiers d'une maiſon délabrée, & qui menace ruïne. *Nemo*, dit Sénéque, *tam timidus eſt, ut malit ſemper pendere quàm ſemel cadere.* C'eſt-à-dire : Il n'y a point d'homme ſi craintif, qu'il n'aime mieux vaciller toujours que tomber une ſeule fois. La nature elle-même, dit un certain Philoſophe, nous tend la main en cela, & nous inſpire du courage. Lorsque la mort eſt courte & ſubite, nous n'avons pas le tems de la craindre ; & lorsqu'elle eſt lente, on conçoit du dégoût pour la vie, à méſure que la maladie ſe prolonge ; car un reſolution de mourir eſt plus difficile à prendre pour un homme en ſanté, que pour un fébricitant. D'un autre côté, la crainte de la mort ſe diminuë en même tems, que l'on perd le goût pour la vie ; & comme une garniſon, qui a ſouffert beaucoup de mal, durant un long ſiége, a de la diſpoſition pour capituler, de même un malade n'a pas d'éloignement, pour entrer en capitulation avec la mort ; car un homme, que la maladie, ou la vieilleſſe ont décharné, peut plutôt être regardé comme mort, que

comme vivant. C' eſt ce qui fit que Céſar, lorsqu' un ſoldat âgé & accablé d' infirmités le pria, de lui donner la permiſſion de ſe tuer lui-même, lui demanda s' il s' imaginoit donc être en vie? *Nunc enim vivis?* on raconte auſſi, que dans l'armée du Roi Antigonus, il ſe trouvoit un ſoldat, qui ſurpaſſoit tous les autres par la bravouere, & par ſon intrépidité, mais qui avec cela étoit d'une ſanté très-foible. Le Roi prit ſoin de ſon rétabliſement &, par les médicamens, qu'il lui fit donner, parvint à lui rendre une ſanté parfaite; mais on remarqua, que, depuis ce tems-là, ce ſoldat n' eut plus ſon ancienne bravoure; & le Roi lui en ayant un jour fait des reproches, il repondit, que ce Prince en étoit lui-même la cauſe, parce qu'en recouvrant ſa ſanté il avoit repris du goût pour la vie & de la crainte pour la mort. Ainſi il eſt aiſé de voir, que la maladie fortifie contre les approches de la mort: cela revient à ce que dit un Poéte Grec:

Καλὸν τὸ Θνήσκειν οἷς ὕβρις τὸ ζῆν φέρει.

Ajoutons à cela les exhortations des Prêtres: elles ont beaucoup de force, & ſont comme des emplâtres appliquées ſur les plaies des malades, qui regardent alors les maladies de durée, comme de grands bienfaits du Seigneur.

Je finirai ce diſcours par cette remarque; que la vie des riches comme celle des pauvres, la vie des domeſtiques comme celle des maîtres, la vie des malades comme celle des ſains, n'eſt autre choſe qu'une chaine de miſéres; & que ces miſéres ſont plus grandes, ou moindres, à meſure qu'on s'en approche de plus près: diverſes choſes, dit Sénéque paroiſſent inſupportables, non qu'elles ſoient inſupportables; mais parce que nous ſommes délicats & foibles: *Multa videntur intolerabilia, non quia dura illa ſunt, ſed quia nos molles.* Si un homme peut porter le poids de mille livres auſſi facilement qu'un autre le poids de dix livres, ils ſont tous deux également chargés. Les bonnes qualités de l'eſprit ſont les ſeules prérogatives réelles, que poſſédent les hommes. D'un autre côté, les avantages corporels, quelques vains qu'ils

ſoient, nous tiennent cependant toujours dans la crainte de les perdre; & toute crainte n'eſt autre choſe, qu'une attente d'une adverſité, ou d'un malheur à venir:

Conditio atque ſtatus ſic differt nomine, non re:
Sorteque contentum quemlibet eſſe decet (a).

(a) Les diverſes conditions, & les divers états, différent ſeulement de nom; & il convient, que chacun ſe contente de ſon ſort.

EPIGRAMME LXXXIV.

DU LIVRE I.

A Afer.

Quicquid ad ornatum facis Afer, quicquid ad uſum,
Excipitur ſannis, ni bene tale facis.
At nota non eadem factum perſtringit utrumque.
Hoc grave, ſed gravius cenſor id eſſe putet.
Auctor (*) ſcribendo, dicendo teſpitat Actor (**)
Hic veniam, crimen ſæpius ille ferat.
Res faciendа quidem ridetur, ſponte peracta.
Cenſorum eſt atræ ſubjiciendа notæ.

(*) C' eſt-à-dire: celui qui écrit ſans qu' on le lui ait demandé.

(**) Contraint par la neceſſité.

Apposite hinc Flaccus : mediocribus esse Poëtis
Nec Dî concedunt, nec patiatur homo.

Toutes les actions des hommes sont sujettes à la critique ; non pas pourtant au même degré, quoique les actions en elles-mêmes puissent être égales. Lorsqu'un homme entreprend une chose de propos délibéré, sans aucun nécessité, & uniquement pour faire montre de son esprit & de sa capacité, on l'examine avec plus d'attention que celui, qui fait une pareille chose par nécessité. C'est comme si le prémier disoit: " Je veux faire ce que „ je veux ; „ mais avec le second, c'est comme s'il disoit: " Je fais ce que je „ puis. „ Le prémier se porte à la chose par ambition ; & le dernier y est entraîné par son devoir ; & faire une chose sans qu'elle soit ordonnée, c'est comme si l'on disoit: " Je suis capable „ de faire cela mieux qu'un autre: „ au contraire faire une chose, dont on ne peut pas se dispenser ; c'est dire: " On

m'a

„ m'a obligé à le faire : ainſi on doit „ prendre la bonne volonté pour l'effet. „

Cette propoſition peut s'éclaircir par divers éxemples. On prie un homme de chanter, ou de danſer : il s' excuſe; on le preſſe ; & enfin il chante, ou danſe du mieux qu'il peut. Un autre, au contraire, invite du monde à venir entendre ſa voix, ou voir ſon adreſſe à faire des cabrioles ; tous deux s' en acquittent mal : cependant le prémier trouve de plus doux cenſeurs, parce que c' eſt la contrainte, qui lui a fait faire ce qu'il a pu : au lieu que l' autre eſſuye une rude critique, parce que c'eſt ſans contrainte qu'il a voulu faire une choſe, dont il n' étoit pas capable. Quand même le dernier s' en acquitteroit mieux que le prémier, il trouveroit néanmoins toujours des juges ſévéres, parce qu'il s'eſt promis, dans une choſe volontaire, une ſorte de perfection. Le prémier peut être comparé à un homme qui donne ce qu' il n' a pas promis; de ſorte que, quoiqu' il donne plus que le prémier ; il donne pourtant moins, puiſque le don ne répond pas à la promeſſe. De

même un Avocat va à l'audience, pour un client, qui a un procès ; & il prétend un ſalaire, ſuivant l'importance de la cauſe. Un autre, au contraire, ne veut point de ſalaire, & ſe contente de l'honneur de voir ſon éloquence applaudie. Le prémier ne montre aucune généroſité, puiſqu'il prend de l'argent pour ſa peine : au lieu que le dernier éxerce une eſpéce d'action héroïque, en travaillant pour rien. Mais, indépendamment de l'interrêt de l'un & de la généroſité de l'autre, le prémier cependant quand même il plaideroit l'affaire médiocrement, ſeroit moins critiqué que le dernier, quoiqu'il eût mieux parlé; parce que celui-là ne fréquente le barreau, que pour y trouver ſa ſubſiſtance; & que l'autre n'éxerce cette profeſſion. que pour ſe faire entendre. C'eſt pour cette raiſon, que tout ce qu'on appelle chef-d'oeuvre, parmi les gens de métier, eſt examiné avec plus de ſoin, que les ouvrages ordinaires ; & que les Auteurs ſont plus critiqués, que les autres ouvriers. On ne doit pas non plus trouver à redire à cela, puiſque quand un Auteur écrit de ſon propre mouvement

un

un livre, il provoque tout le monde ſçavant à la critique; écrit-il bien? perſonne ne l'en remercie, parce que perſonne ne l'a prié d'écrire; écrit-il mal? il eſt regardé comme un fou, & comme un inſenſé, qui entreprend une choſe qu'il n'entend pas, & qui découvre des défauts, qu'il auroit pu tenir cachés. On peut en effet dire de lui: *Si tacuiſſet, Philoſophus manſiſſet* (a). Quand un homme, ſans qu'on le lui demande, met au jour une production informe de ſon cerveaux, c'eſt comme s'il diſoit: " Je ſuis un fou; mais comme cela n'eſt pas connu de tout le monde, je veux l'en informer par cet écrit, afin que les hommes qui vivent préſentement, & ceux qui viendront après *nous*, n'en puiſſent pas douter. ".

Comme de tous les ouvriers, les artiſtes, je veux dire, ceux qui travaillent pour l'ornement, ſont plus expoſés à la critique que les autres: les Poétes de même & les Auteurs y ſont plus ſujets; car

(a) S'il ſe fût tu: on auroit continué à le croire Philoſophe.

car ſoit qu'ils écrivent bien ou mal, perſonne ne leur en tient compte. La poéſie eſt en quelque ſorte la louange de ſoi même; & toute louange de ſoi-même ſouléve ordinairement tous ceux, qui l'entendent; car lorsque quelqu'un écrit en vers, & met ſon ouvrage en lumiére, il fait montre d'une ſorte de haute idée, qu'il a de ſon eſprit & de ſa tête. Il eſt vrai, que ſouvent les Poétes cherchent à s'en excuſer, en donnant à connoître, par une préface, la foibleſſe de leur genie & de leur veine poétique; mais de pareilles excuſes ne peuvent être regardées, que comme de purs complimens, qui ne ſignifient rien; car ſi réellement ils croyoient n'avoir point le génie poétique, ils ſe garderoient bien d'écrire: ainſi de pareilles excuſes n'ont pas plus de force pour désarmer les cenſeurs, que quand un homme donne un ſoufflet à un autre & lui dit: "avec "votre permiſſion. " Les excuſes ont lieu, lorsqu'on eſt contraint de faire une choſe; mais elles ſont ridicules, lorsqu'on fait quelque choſe de propos délibéré. On pourroit dire à ces gens-là: "Vous auriez du vous diſpenſer de faire

"ce-

„ cela, & vous n' auriez pas été dans l' „ obligation de faire des excuſes: „ ou comme diſoit autrefois Caton: *Næ tu, Aule! nimium nugator es, quum maluiſti culpam deprecari, quam culpa vacare* (a)?

Si les Auteurs, ſur tout-les Poétes, faiſoient attention à cela, ils ſeroient du moins plus reſervés, lorsqu'il s'agit d' écrire, & ne produiroient pas, comme certains pigeons douze fois par an; mais comme les hommes ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, & ne péſent pas leurs forces, on n' en voit qu'un petit nombre, qui craignent de s' expoſer ſur cette grande mer. L'expérience même nous apprend, que comme ceux, qui n' ont point de voix, chantent d' ordinaire le plus, de même la demangeaison d' écrire prend davantage à ceux, qui ont moins de capacité pour ce métier; comparables en cela à ces hommes yvres, qui veulent abſolument ſe montrer en public, lorsqu'

(a) Ny a-t-il pas, Aulus, de la folie dans votre fait, d' avoir mieux aimé demander pardon d' une faute, que de vous empêcher de la commettre.

qu'ils ont la plus grande raiſon du monde de ſe tenir cachés. *A*, un de mes voiſins, qui brait, comme nu Ane, ouvre ſes fenêtres l'été, pour faire entendre ſa voix; & cela à tout bout de champ: *B* au contraire, qui a une belle voix, ne chante que très-rarement. Tous deux me déplaiſent, l'un par ſon chant, l'autre par ſon ſilence. Cependant tous deux pourroient m' obliger infiniment: le prémier en ſe taiſant, le ſecond en chantant: ou bien le prémier, en fermant ſes fenêtres, & le ſecond en les ouvrant; mais c'eſt un ſouhait que je fais envain; car on remarque, par une infinité d'exemples, que la bonne volonté & le manque de forces, comme la mauvaiſe volonté & le pouvoir, habitent ſouvent enſemble; & que ceux, qui ſont les moins capables de faire quelque choſe, tâchent de ſe charger d'un grand nombre d'affaires. J'aurois de la peine à trouver un éxemple d'un mauvais orateur, qui ne faſſe ſa harangue trop longue, au lieu que, ſi elle étoit courte, il pourroit ménager ſon tems & ſa poitrine, & obliger ſes Auditeurs, en ne les ennuyant pas ſi longtems. Mais il ſemble qu'il veuille parler

ler long-tems parce qu'il parle mal. Combien de fois n'a-t-on pas donné cet avis à N N? mais toujours inutilement; & il eſt à croire; que ſi le Souverain lui-même le faiſoit prier d'accourcir ſon diſcours, il n'en retrancheroit pas une période.

- - - Cæſar, qui cogere poſſet,
Si peteret per amicitiam patris atque ſuam, non
Quidquam proficeret.

Il ne peut pas ſe taire, préciſément parce qu'il ne peut pas parler. On voit donc par-là, que les mêmes actions ſont plus cenſurées dans l'un, que dans l'autre; & la remarque d'Horace n'eſt pas moins ſpirituelle que véritable, lorſqu'il dit:

- - - - Mediocribus eſſe Poëtis
Non homines non Dî non conceſſêre columnæ.

(o)

EPI-

EPIGRAMME LXXXVI.

DU LIVRE I.

Pour quoi les myſtères, où les gens ſçavans ne voient rien, ſont connus aux apprentifs & aux Ignorans!

A N. N.

Cur latet artifices artis myſteria noſſe.
Cum tamen ignaris ſingula quæque patent?
Spiſſas agnoſcunt Medici tenebras medicinæ,
Pharmacopola ſibi cognita cuncta putat.
Mobile perpetuum geometras fortiter angit,
Audacter jactat ſe reperiſſe faber.
Aſtronomos fugiunt orti ſolisque cadentis
Stellæ, nauta polos quatuor eſſe videt.

Cau-

Causa hæc est: illi penetrando in viscera rerum,
Sæpe rei cum re vincula cæca videns.
Hique superficiem solam tangendo, meatus
Internos nequeunt cernere difficiles.

Les grandes & magnifiques promesses sont communément faites, ou par tromperie, ou par ignorance. Les promesses de la prémiére espéce sont condamnables, les autres sont folles; car un trompeur promet ce qu'il n'a pas envie de tenir; & un ignorant promet ce qu'il ne peut pas tenir. L'un cherche à tromper les autres, l'autre se trompe lui-même; car l'un se fait fort d'opérer ce, dont il ne sçauroit venir à bout; & l'autre croit pouvoir faire une chose, qui surpasse ses forces. De là il s'ensuit, que le prémier mérite d'être châtié, & que l'on doit seulement rire du second. On a une infinité d'exemples de gens, qui, par des projets & par de magnifiqnes promesses, ont cherché à se mettre en reputation pour un tems, ou à recevoir une récompense, pour des

choſes; dont ils n'ont jamais penſé à venir à bout, ou qu'ils n'avoient pas la force d'effectuer. Ce n'eſt pas de ces perſonnes-là, dont j'entends parler ici; mais ſeulement de ceux, qui font certaines promeſſes par ignorance, puiſque c'eſt le but de l'Epigramme, qui vient d'être rapportée.

Plus un homme eſt ignorant, moins il trouve d'impoſſibilité à une choſe; & plus un homme eſt habile, plus il a de crainte & de doutes. Le prémier ne connoît pas ſes forces, & ſe croit capable de tout; le ſecond, en éxaminant ſes forces & ſa foibleſſe, doute en quelque ſorte du ſuccès de ce qu'il entreprend. L'un ne voit ſeulement que la ſuperficie d'une choſe, & ne trouve rien de difficile: l'autre au contraire pénétre juſqu'au fond de la choſe, & apperçoit ainſi toutes les difficultés qu'il y a à léver. Demandez à un enfant qu'il léve un balot de mille livres de peſanteur, il ne s'en défendra pas, parce qu'il ne connoît point ſes forces, & qu'il ne connoît pas non plus le poids du fardeau. "Ah! ſi „j'étois pour un moment Bourg-meſtre, s'

„écrient

„ écrient quantité d' Artisans, la Ville se-
„ roit bien-tôt sur un autre pied. „ C'
est ce qui fait, qu'on voit tant d'hom-
mes ignorans courir après des emplois,
dont ils ne sentent la difficulté, que
quand ils ont le fardeau sur les épaules.
Si Phaëton eût connu sa capacité, il n'
auroit pas eu la témerité de vouloir con-
duire les chevaux du soleil. Si le Pot-
tier d' étaim Politique de la Comédie
eût fait attention à sa foiblesse, il n' au-
roit pas accepté la charge de Président
du Sénat. C' est ce qui est cause, qu' on
voit tous les jours des gens ignorans
courir après des charges, tandis qu' il
faut faire violence aux plus habiles, pour
les leur faire accepter. Trouve-t-on
une difficulté dans la Théologie? le Mar-
guillier & le Chantre s' en mocquent. Les
difficultés, qui embaraſſent le plus pro-
fonde Théologien, ne sont point des dif-
ficultés pour eux. Les doutes & les scru-
pules passent dans leur esprit pour folie,
ou pour stupidité. Aussi personne ne
decide plus hardiment, en fait de Reli-
gion, que celui qui n' a lu qu' un livre.

Si l'on conſulte un habile Médecin, ſur une maladie, qui eſt incurable, il avouëra l'impoſſibilité qu'il trouve à la guérir. Au contraire, ſi, l'on demande l'avis d'un charlatan, il promet auſſi-tôt au malade une prompte guériſon. Il lui eſt indifférent quel mal ce ſoit, & qu'il ait pris racine, ou non : deux doſes, à ſon avis vont tout rétablir; & ſi l'on fait difficulté de s'en rapporter à ſes promeſſes, il jurera ſur ſon ame de charlatan, que la choſe ſera comme il la dit. Mais l'iſſuë montre ſouvent combien il a trompé le malade, & combien il s'eſt trompé lui-même. Je dis, ſouvent; car cette aſſurance, & cet air ferme, avec lequel il fait ſes promeſſes, guériſſent quelquefois les malades, ſur-tout ceux, qui ont une forte imagination. Un grand Phyſicien convient, qu'il y a dans la nature quantité de choſes, qu'il ne peut approfondir. Un apprentif, au contraire n'y trouve aucune difficulté; tout eſt aiſé, uni & intelligible pour lui, Il n'y a point de labyrinthe ſi embaraſſé, dont il ne ſache l'iſſuë, & point de chiffre ſi difficile, dont il n'ait la clef. Par conſéquent, ſi

l'

l'on veut faire de grandes découvertes, il ne faudra pas s'adreſſer à de ſçavantes Sociétés, compoſées de perſonnages, qui ont travaillé toute leur vie ſur ces matiéres; car, dans certaines choſes, on ne trouve auprès d'eux que très peu de ſatisfaction; & l'on s'en retourne avec cette réponſe: *ignoramus*. Au contraire un Forgeron peut, ſans beaucoup de peine, trouver la pierre philoſophale, chaque garçon d'Apothicaire a un panacée: chaque Horlogeur fera un mouvement perpétuel; & chaque Pilote trouvera la longitude. Ce que tout un Collége aura cherché en vain, durant cent ans, un Batelier le découvrira, en fumant une pipe de tabac, ou un Gagne-petit en repaſſant un raſoir; de même qu'un Barbier, en raſant quelqu'un, peut faire des projets de guerre, de paix, d'alliance & donner des inſtructions aux Généraux & aux Miniſtres. Hannibal, ſe trouvant un jour à Ephèſe, y entendit un diſcours, que Phormion, Philoſophe péripateticien, prononça ſur la diſcipline militaire, & ſur le devoir d'un Général d'Armée. Tous les aſſiſtans entendirent ce diſcours avec plaiſir, & de-

mandèrent à Hannibal ce qu'il en penſoit; celui-ci, qui n'y avoit remarqué qu'une grande effronterie, jugea que l'Orateur avoit perdu l'eſprit, ajoutant, qu'il n'y avoit pas de plus grande marque de folie, que celle que donnoit Phormion, puiſqu'il n'avoit jamais vu ni campemens, ni armées. De pareilles gens ſçavent ainſi tout, ſans avoir jamais rien appris; mais dès qu'ils commencent à apprendre quelque choſe, ils commencent en même tems à ne rien ſçavoir. De ſorte qu'à meſure qu'ils font des progrès dans les ſciences, ils en font pareillement dans l'ignorance des choſes difficiles; car comme auparavant ils ne voyoient ſeulement que l'écaille, ou l'écorce, & que l'intérieur de la choſe leur étoit inconnu, ils étoient, à leur avis, des Docteurs & des Licenciés, tout étoit pour eux aiſé & comprehenſible, ils portoient compaſſion aux autres, & ils les regardoient comme des lourdauts, qui, après pluſieurs années des ſueurs, ne pouvoient pas voir des choſes, qu'ils découvroient du prémier coup d'oeil. D'un autre côté, dès qu'ils commencent à appro-

fon-

fondir les choſes, & qu' ils apperçoivent la grande quantité de difficultés & de routes cachées, qui s' y rencontrent, de Docteurs ils ſe trouvent changés en diſciples; de ſorte que leur ſçience univerſelle s' évanouït, à meſure qu' ils avancent dans la vraie ſçience. Rien de plus ſpirituel, ni de mieux fondé, que ce que Montagne dit à ce ſujet. *Il en eſt*, dit il, des ſçavans & des habiles artiſtes, comme des épics de bled, qui ont la tête droite & élevée tant qu' il n' y a rien dedans; & qui commencent à la baiſſer, & pour ainſi dire à s' humilier lorsque le grain ſe forme & meürit. Quand on demanda à Socrate ce qu' il ſçavoit, il répondit, qu' il ne ſçavoit rien; réponſe qui me donne une grande idée du perſonnage, & fait voir qu' il ne s' en étoit pas tenu à l' écaille, ni à l' écorce des choſes. Au contraire, quand un des Philoſophes de nos jours ſe fait fort de tout ſçavoir, j' en concluds qu' il ne ſçait rien; & cette aſſurance, avec laquelle il vante ſa polymathie, eſt une ſure marque de ſon ignorance; comme on peut dire, lorsque les enfans s' efforcent de ſauter par-deſſus leur ombre; que c' eſt une preu-

ve de leur enfence. C'eſt ainſi une marque infaillible, & on doit recommander au peuple & particuliérement aux perſonnes de diſtinction d'y faire attention, de ne pas prendre l'ombre pour le corps, & la hablerie pour la ſçience, de ne pas ſe laiſſer aveugler par de magnifiques promeſſes, & de prendre plutôt la grandeur des promeſſes, pour des preuves de l'ignorance de ceux qui les font.

Malheureuſement on ne fait pas toujours aſſez d'attention à cela: de là il arrive que l'on voit des hableurs & des fous eſtimés & en crédit, tandis que des perſonnes judicieuſes & prudentes vont la tête baiſſée & ſont mépriſées, comme n'étant propres à rien. Qu'on ne s'imagine pas néanmoins, que mon deſſein, dans cette diſſertation, ſoit de déclamer contre les fous; car ce ſont des gens, que je ne veux jamais avoir pour ennemis, tant à cauſe de leur nombre, qu'à cauſe de leur importance. J'ai remarqué dans d'autres écrits, de quelle néceſſité ils étoient dans une République, par rapport à leur activité, & à leur réſo-

solution; & c'eſt tant pour cette raiſon, que pour pluſieurs autres, que j'aime mieux avoir la paix, que rompre avec eux Le ſeul but, que je me propoſe, eſt de faire voir la cauſe de la ſçience universelle de certaines perſonnes; & de montrer, que cette ſçience universelle eſt la montre de la plus craſſe ignorance. J'ai fait voir pareillement, dans une autre diſſertation, combien étoient heureux ces ſortes d'hommes, qui s'imaginent poſſéder tout, quoique cependant ils ne poſſédent rien; & que cette confiance les met ſouvent en crédit; de ſorte qu'on les regarde comme des gens d'importance. Les Philoſophes & les Moraliſtes s'emportent avec aigreur contre bien des choſes, dont le genre humain cependant ne ſçauroit ſe paſſer. Pour moi je n'aimerois pas à vivre dans un pays, où il n'y auroit pas de fous; car ils font dans une République le même effet, que le levain dans l'eſtomach de l'homme. C'eſt un ſel volatile qui met le ſang & les humeurs en mouvement; & on peut auſſi les comparer à ces ouragans, qui, quoique de tems à autre ils renverſent les mai-

fons & déracinent les arbres, purgent en même tems l'air, l'empêchent de se corrompre & préviennent les maladies, qui sont causées communément par un trop grand calme.

Epi-

EPIGRAMME C.
DU LIVRE I.

Ad N. N.

Nos quid ſit Deus, haud comprendere
mente valemus:
Solo ex effectu novimus eſſe Deum.
Ignis ſic formam nequeat cognoſcere cæ-
cus;
Scit tamen eſſe ignem, corpora quan-
do fovet.

Hiéron, Roi de Syracuſe, demanda un jour à Simonidés, célébre Philoſophe grec, ce que c'étoit que Dieu. Ce Philoſophe pria le Roi de lui accorder un jour, pour pouvoir répondre à ſa demande. Lorsque le Roi voulut ſçavoir, le lendemain, la ſolution de la queſtion, qu'il avoit faite, Simonidés lui demanda deux jours, & continua pendant un certain tems à doubler le nombre des jours. Le Roi, étonné de cette conduite, voulut enfin en ſçavoir la raiſon, que Simonidés lui expli-

pliqua de la ſorte: " La cauſe, dit-il, „ du délai que j' ai demandé, vient de ce, „ que plus je réfléchis à la queſtion, „ plus je la trouve difficile à réſoudre. „ L'aveu de cette ignorance étoit une grande preuve de la pénétration de ce grand homme; c'eſt auſſi à cet égard, qu'il eſt ſouvent cité par de grands Philoſophes. Car c'eſt une preuve de la folie humaine de vouloir décrire un Etre, qui eſt & qui ſera toujours incompréhenſible pour l'eſprit de l'homme. On peut dire, à ce ſujet, ce que Pomponius Méla rapporte d'une certaine caverne, dont les charmes attiroient les voyageurs, qui, plus ils s'y enfonçoient, plus ils ſe ſentoient ſaiſis de crainte & d'effroi; & le reſpect de la Majeſté du lieu les obligeoit enfin à retourner ſur leurs pas. St. Auguſtin dit par cette raiſon: " Dieu eſt un Etre, dont on „ parle & dont on ne peut pas parler; „ que l'on adore & qu'on ne ſçauroit „ aſſez adorer, que l'on compare & qui „ eſt incomparable, que l'on definit, „ & qui augmente dans la definition: *cum definitur ipſa definitione creſcit.* En effet c'eſt là le *non plus ultra* de l'en-

tendement humain, & un myſtére, où, plus on cherche à approfondir, plus on trouve d'épais nuages; de ſorte qu'un chacun eſt dans l'obligation de dire avec Simonidés: " Plus j'y refléchis, plus de „ difficultés j'y rencontre; & plus j' „ ouvre les yeux, moins j'y vois. „ C'eſt un chiffre dont on n'a pas encore trouvé la clef; & on ne la trouvera peut-être jamais dans ce monde; de ſorte qu'on peut ſeulement dire: " Dieu eſt Dieu„ *Quicquid eſt in Deo, Deus eſt.*

L'idée que nous pouvons en général nous faire de l'Etre Divin; c'eſt celle-ci: nous avons devant nos yeux un monde qui paroît infini; nous voyons un édifice ſurprenant, qui ſe ſoutient: nous y voyons partout de l'ordre, de l'art & de la beauté: nous voyons que tout cela ne peut pas être l'effet du hazard; & qu'il doit y avoir eu un Créatur ou un Architecte qui a tout conduit. De là nous nous formons cette idée; qu'il faut qu'il y ait un Etre, qui eſt éternel, infini, tout-puiſſant, qui ſçait tout, qui conſerve tout; & que c'eſt cet Etre auquel on donne le nom de Dieu. Il

faut

faut que nous nous contentions d'une telle idée générale, que nous donnent les choſes viſibles; & que les choſes créées nous donnent une foible idée du Créateur. Mais ſi nous nous aviſons de ſubtiliſer & qu'à l'exemple de quelques Philoſophes, ou Théologiens préſomptueux, nous cherchons à approfondir, ſi Dieu eſt un Etre, qui a de l'extenſion; comment il remplit tout; ce que c'eſt qu'un Eſprit; en quoi il eſt diſtingué de la matiére; ſi un être qui a de l'extenſion peut être ſans corps; ce que c'eſt que l'éternité, l'infinité, la toute-ſçience, la préſence par-tout, la toute-puiſſance, nous nous noyons dans nos méditations, de ſorte que plus nous nous y enfonçons, & moins nous y voyons. Je ſçais bien que le commun des Théologiens n'eſt pas de ce ſentiment; & que la plupart d'entre eux ſoutient, que la réponſe de Simonidés provenoit de l'aveuglement du paganiſme, dont les Chrétiens ont été délivrés par la révélation; & que c'eſt ce qui fait que Tertulien parle de cela comme d'une choſe claire, en diſant: „ L'ignorance où les payens ont „ été, touchant l'Etre Divin, eſt préſente-

„ tement dissipée ; de sorte que tout
„ Artisan Chrétien, voit & connoit Dieu:
„ *Deum quilibet opifex Christianus invenit,*
„ *ostendit ;* quoique Platon témoigne,
„ que le Créateur de l'Univers n'est pas
„ facile à trouver ; & que, quand on le
„ trouveroit, il seroit impossible de le
„ définir. „ J'estime mieux Euclide,
qui lorsqu'on lui demanda quelques particularités touchant l'Etre Divin, répondit: " Je ne sçaurois rien en dire;
„ je sçais seulement que Dieu hait les
„ hommes curieux comme vous, & vos
„ semblables, qui veulent découvrir les
„ choses cachées. „ Le bon Tertulien, avec toute sa science, nous fait voir qu'il a été aveugle dans les choses, qu'il prétend que chaque Artisan Chrétien sçavoit ; & que même il s'étoit formé diverses fausses idées de Dieu, qu'il se représentoit comme un être corporel, sujet aux affections & aux passions. Plusieurs autres Pères des plus hupés, n'ont pas balancé à attribuer à Dieu une figure humaine ; & ont regardé, comme des hérétiques, ceux qui soutenoient, que Dieu étoit un Esprit. C'est pour cela, que le vieux Sérapion, quand on lui eut persuadé de re-

renoncer à ſon erreur, & de croire que Dieu eſt Eſprit, & qu'il devoit un jour faire ſa priére, il fondit en larmes & s'écria: "on m'a oté mon Dieu„ parce qu'il ne pouvoit plus ſe le repréſenter, ſous aucune forme, ni figure. Il eſt vrai, que, depuis le tems d'Origéne, on a communément enſeigné, que Dieu eſt Eſprit; mais il ſemble, que cette doctrine n'ait conſiſté que dans un pur nom. Car quoiqu'on ait inſéré dans tous les Symboles & dans les Cathéchismes, que Dieu eſt Eſprit, on le voit cependant repréſenté ſur tous les autels, comme un Vieillard avec une longue barbe. On ſcait quels troubles cauſa, il y a quelques années, en Ruſſie l'ordonnance, qui portoit qu'on ſe raſeroit la barbe; & que quantité de perſonnes aimoient mieux perdre la vie que leur barbe, parce qu'ils prétendoient par-là reſſembler au Pére Eternel, qu'ils voyoient ſur tous les autels, avec une longue barbe. C'eſt préciſément cette idée groſſiére & charnelle, qu'on s'eſt faite de Dieu, qui a occaſionné divers ſcrupules par rapport à la toute-puiſſance & à la providence Divine; car ces attributs, eu é-

gard

gard à leur infinité, nous paroiſſent plus difficiles à croire, lorsque nous attribuons à Dieu des yeux, des mains, des pieds & d'autres organes, par le moyen desquels les hommes opérent, voient & entendent.

Pluſieurs perſonnes, faute de bien prendre le ſens du Nouveau Teſtament, où il eſt parlé des mains, des pieds & des autres membres de Dieu, ainſi que de ſa colére, de ſa compaſſion, de ſon repentir & de ſes autres paſſions, ſe ſont fait une idée charnelle de la Divinité, ſans faire réflexion, que Dieu en cela a voulu s'accommoder à certaines maniéres de parler, à la portée d'un peuple groſſier; & pour en être convaincu on n'a ſeulement, qu'à comparer ces expreſſions populaires, avec les autres paſſages de l'Ecriture Sainte, où il eſt parlé de Dieu, comme d'un Etre incompréhenſible, qui ne peut être défini; de ſorte que l'on voit que le Pſalmiſte Royal, & les Prophétes ſont de même ſentiment que Simonidés. Je dis que pluſieurs perſonnes, par une ſemblable interprétation fauſſe, ſe ſont fait une fauſſe idée

de Dieu, & l'ont transmise à la postérité; & que quoiqu'ils ayent enseigné, que Dieu est esprit, ils se sont pourtant représenté cet Esprit, comme une ombre, ou comme un mince voile corporel; à peu près comme notre *Orbis pictus*, à l'usage des jeunes Etudiens, leur représente l'ame.

L'Astronomie, par le moyen des découvertes faites de nos jours, a donné aux hommes une plus grande idée de Dieu, que celle qu'ils avoient auparavant; ce qui a fait dire, que les Physiciens avoient une plus haute idée de la Divinité, que le commun peuple & que les Ecclésiastques mêmes. On dit bien, que, où il y a trois Mathématiciens, ou trois Médecins, il se trouve deux Athées: *ubi tres Medici, ibi duo Athei*; mais il faudroit plutôt dire, qu'aucun véritable Physicien ne sçauroit être Athée. Avant qu'on fît ces découvertes dans l'Astronomie, on regardoit la Terre, comme une grande portion du monde, & d'une telle consequence, que toutes les Planétes, le Soleil & les Etoiles étoient crées pour elle, & pour être com-

me ſes Satellites & ſes Miniſtres. Ils ſoutenoient que la terre habitée, étoit le plus grand corps, qui demeuroit toujours immobile, & que le Firmament entier avoit été fait pour tourner autour d' elle dans l' eſpace de vingt-quatre heures, partie pour la rechauffer, & pour éclairer les hommes, partie pour lui ſervir d' ornement. Telle étoit l' idée, que les Aſtronômes s' étoient faite du monde. Le peuple, au contraire, regardoit les étoiles comme de petites boules, à peu près comme celles, qui ſont peintes aux voutes de nos Egliſes; & il croyoit qu' elles tournoient autour de la terre, qu' il eſtimoit faire au moins la moitié du monde. C' eſt pour cela qu' il partageoit l' Univers en deux parties égales, & comprenoit tout le monde ſous les noms, de Ciel & de Terre. L' idée, qu' il s' étoit faite de l' importance de la terre, fut cauſe qu' il s' imagina, que chaque homme avoit une certaine étoile à ſon ſervice, que le Soleil, la Lune, ou les autres Planétes donnoient à connoître, par les Eclipſes, ou par d' autres marques, ce qui devoit arriver ſur la terre; & que les Cométes ſe faiſoient

voir avec une longue verge, pour menacer de quelque malheur, comme lorsqu'un Prince devoit mourir, qu'une fortereſſe devoit être priſe, qu'on étoit à la veille d'une guerre, ou qu'une femme de diſtinction devoit faire une fauſſe couche. Cette préſomption alloit même ſi loin, que l'on regardoit les corps celeſtes presque comme les valets des hommes; car on raconte d'un certain Saint, que, lorsqu'il étoit en voyage, le Soleil luiportoit ſes gands.

Préſentement nous avons, par le moyen des Lunettes d'approche, & des autres inſtrumens de Mathématique, acquis des connoiſſances, qui nous apprennent, que cette grande Terre n'eſt que comme un grain de ſable, par rapport à tout l'Univers; que de même que les autres Planétes, elle tourne autour du Soleil, qui eſt un million de fois plus grand qu'elle; & que, ce qui eſt encore plus, on a remarqué, que le tourbillon, qui comprend le Soleil, la Terre & les autres Planétes, ne forme qu'un petit monde en miniature, & ne devient qu'un petit point en comparaiſon

ſon de cette grande & énorme machine, qui eſt l'Univers. Lorsqu'effectivement nous nous repréſentons, que notre Soleil n'eſt rien autre choſe qu'une étoile la plus proche de nous; que chaque étoile eſt un Soleil, qui a des Planétes autour de ſoi; & que toutes les Etoiles ſont autant de Mondes différens: lorsqu'avec cela nons faiſons attention à la grande quantité d'Etoiles; que nous en voyons de nos yeux quelques milliers; que nous en découvrons des milliers à l'infini, avec les Lunettes d'approche; & qu'enfin ſi nous nous imaginons être dans la voie lactée, où par le moyen des lunettes d'approche, nous pourrions voir les Etoiles les plus reculées, nous appercevrions encore une étendue auſſi immenſe, & autant de Mondes, d'un autre côté, que de celui-ci, nous ſerions dans l'admiration de la grandeur des choſes créées, & nous dirions: „O! combien grand & combien incompréhenſible eſt l'Etre, qui „a formé, & qui fait ſubſiſter une tel„le machine! nous avouërions alors avec Simonidés, que plus nous croirions voir, moins nous verrions, & que plus nous

y refléchirions, plus notre jugement s' obſcurciroit. Nous confeſſerions même, qu'il n'y a point d'entrepriſe plus folle, que de vouloir définir la Divinité. Je finirai cette diſſertation par la haute idée, que Charron, Philoſophe François avoit de Dieu : voici ce qu'il dit.

" C'eſt une folle témerité, que de
„ vouloir définir l'Etre Divin, & dire
„ ce que c'eſt que Dieu; car l'enten-
„ dement humain & les bornes étroites
„ preſcrites aux créatures, ne s'éten-
„ dent pas jusque-là. L'Etre Divin
„ eſt quelque choſe qu'on ne peut con-
„ noître, encore moins comprendre. Il
„ n'y a aucune proportion entre le fini
„ & l'infini; & aucune voye, pour ar-
„ river du prémier au dernier. L'hom-
„ me le plus ſpirituel, & la plus forte
„ imagination n'en approchent pas plus,
„ que la plus foible & la plus petite.
„ Le plus grand Philoſophe & le plus
„ habile Théologien ne connoiſſent
„ pas plus Dieu, que le plus ſimple Ar-
„ tiſan. Ou il n'y a, ni chemin, ni
„ avenuë, il n'y a, ni près, ni loin,

„ Dieu,

„ Dieu, la Divinité, l'éternité, la tou-
„ te-puissance, l'infinité, sont des mots
„ qu'on prononce en l'air, & qui ne
„ nous touchent point; car ce sont des
„ choses qui ne sont point à la portée
„ de l'esprit humain. Si tout ce que
„ nous disons de Dieu, étoit jugé à la
„ rigueur, on n'y verroit que folie &
„ ignorance. C'est pour cette raison qu'
„ un ancien & grand Docteur disoit,
„ qu'il étoit dangereux de parler de
„ Dieu, quand même on diroit la véri-
„ té. La raison en est, qu'outre que
„ de pareilles vérités se souillent, en pas-
„ sant par nos sens & par nos bouches,
„ nous ne pouvons pas même être assu-
„ rés qu'elles soient véritables. C'est
„ comme par hazard que nous les trou-
„ vons; car nous sommes aveugles
„ dans ces choses; & nous ne sçavons
„ point ce que c'est. Par conséquent
„ il est dangéreux de parler de Dieu
„ dans le doute & dans l'incertitude;
„ & nous ne pouvons pas sçavoir, si Dieu
„ l'a pour agréable, si ce n'est lorsque
„ nous nous reposons sur sa bonté, &
„ que nous espérons, qu'il ne nous fera
„ pas un crime de ce, que nous parlons

„ de lui dans une bonne intention ; &
„ de ce que nous l'honorons autant
„ que nous pouvons ; mais qui ſçait en-
„ core ſi cette confiance lui plaît? Le
„ plus ſûr expédient & qui eſt poſſible
„ aux hommes, c'eſt donc, que l'Ame,
„ après une générale abſtraction de tou-
„ tes choſes, s'éléve au-deſſus de tout,
„ comme dans le vuide & dans l'infini;
„ avec un ſaint & profond ſilence & a-
„ vec un étonnement plein de crainte ;
„ qu'elle ſe repréſente un abîme de lu-
„ miére, ſans fond & ſans bornes, ſans
„ haut & ſans bas, ne s'arrêtant point
„ à ce, qui peut lui venir dans l'imagi-
„ nation ; & qu'elle s'enfonce & ſe per-
„ de dans l'infinité. Cela s'accorde
„ parfaitement avec le témoignage des
„ plus ſaints perſonnages; ſçavoir, que la
„ connoiſſance de Dieu eſt une parfaite
„ ignorance de ſon eſſence : s'approcher
„ de Dieu c'eſt reconnoître une lumié-
„ re inacceſſible, & s'y abîmer. C'eſt
„ en quelque ſorte s'approcher de Dieu,
„ que de ſentir, qu'il eſt au-deſſus de
„ tout, & qu'on ne peut le connoître.
„ Louer Dieu avec éloquence ; c'eſt ſe
„ taire avec étonnement & avec une ſain-

„ te

„te frayeur, & l'adorer en ſecret dans „ſon ame. Mais comme il eſt difficile „& presque impoſſible à une ame de „ſubſiſter dans une pareille incertitude, „il eſt néceſſaire de ſe repréſenter Dieu „ſeulement comme un Etre bon, puiſ„ſant & raiſonnable, qui appercoit „notre intention, & qui ſçait qu'il n' „eſt pas dans le pouvoir d'un homme, „de ſe faire une idée, ou une image „de la Divinité, qu'il adore & qu'il re„ſpecte comme ſon Dieu.„

Je ne ſçaurois pas décider, ſi la réflexion de ce Philoſophe eſt orthodoxe; ce qui eſt certain c'eſt, qu'elle nous donne une haute idée de Dieu, qu'elle nous fait connoître notre imperfection & notre impuiſſance, qu'elle nous engage à nous humilier, à ne nommer le nom de Dieu, qu'avec la plus profonde vénération, & à ne l'adorer qu'avec décence. Cependant c'eſt à quoi on ne fait point d'attention; & la maniére, avec laquelle quantité de perſonnes s'addreſſent à Dieu, montre, qu'elles n'ont pas une juſte idée de cet Etre ſi grand & ſi incompréhenſible. Un Cor-

donnier s'addreſſe à lui l'alène à la main: le Tailleur, en tenant ſes ciſeaux; un autre Artiſan, d'une façon auſſi indécente; de ſorte que rien n'eſt plus commun, parmi les Chrétiens, que de parler à Dieu, pendant leur travail, & au millieu de leurs occupations journaliéres, & comme en paſſant, pour ne point perdre ſon tems; comme s'il ne valoit pas la peine de s'abſtenir de baſſes occupations, lorqu'on demande audience au grand & infini Monarque du monde entier. Je n'oſerois pas crier bien fort contre cet uſage, devenu ſi général, que l'on regarde comme un mérite, de coudre, de tiſſer, de rabotter, &c dans le même tems que l'on chante des Cantiques & que l'on prie, c'eſt-à-dire dans le tems que l'on repréſente ſes beſoins au grand Dieu, & que l'on implore ſa miſericorde. Je me contenterai de dire, que tous ceux, qui ne ſont pas accutumés à cela, en ſont étonnés, & le regardent comme quelque choſe de ridicule. On peut dire que les Mahométans, quoique d'ailleurs peu éclairés dans la religion, font cependant leurs priéres avec toute la dévotion &

la décence requiſes ; car lorsqu' ils ſe mettent en la préſence de Dieu pour le prier, non ſeulement ils ſe débarraſſent de toutes les occupations temporelles, mais ils ſont comme en extaſe, tant que dure leur priére. On voit auſſi, par les relations des Miſſionaires du Tranquebar, que lorsqu'un d'entre eux, catéchiſa un jour de jeunes gens, nouvellement convertis, ſes paroles furent miſes par l'interpréte dans un ſtyle plus relevé, parce qu'il ne les trouvoit pas aſſez reſpectueuſes envers Dieu. Pour moi, je ne veux point m'attirer à ce ſujet de procès avec perſonne, parce qu'il n'y a là-dedans rien de contraire à l'Orthodoxie, & que quelques-unes de ces expreſſions populaires ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte. Je ne ſçaurois pourtant nier, que quand j'entends un Prédicateur faire des priéres pour les malades d'un hopital, & demander à Dieu, qu'il daigne lui-même faire leur lit, je ne ſouhaite de voir ces priéres miſes dans un autre ſtyle. Quand aux entretiens ſpirituels, c'eſt-à-dire aux chants & aux lectures, qui ſe font durant les diverſes occupations de la journée, cela

la m' a ſouvent choqué : partie, parce qu'il eſt impoſſible d' avoir une grande dévotion, lorsqu'on a ſes penſées tournées vers ſon travail : partie auſſi, parce qu'il me paroît qu'il y a en cela de l'indécence! Je ſçais bien que la plupart des gens prétendent, qu'il faut ſe ſouvenir de Dieu dans tout ce que l'on fait; & qu'on ne ſçauroit ni trop ſouvent prier, ni trop ſouvent chanter des cantiques ; mais il eſt queſtion de ſçavoir, ſi un homme, qui a de la contrition de ſes péchés, & qui plein de confiance dans la miſéricorde Divine, dit, une fois par jour, avec le Publicain : " Seigneur ! ayez pitié d'un pé-„ cheur tel que moi!„ il eſt, dis-je, queſtion de ſçavoir, ſi un tel homme ne prie pas mieux, qu'un Fileur, ou qu'un Tiſſeran, qui, pendant ſon travail, chante tout le livre des Pſeaumes. Les priéres ne conſiſtent pas dans le grand nombre des mots, mais dans leur poids; & de quel poids peut être une priére, lorsque le travail détourne l'eſprit & les penſées, & qu'on ne donne à Dieu que le ſon des paroles ? j'abandonne cette matiére au jugement des autres, & je

me

me flatte de ne pas trouver de ſévéres critiques dans ceux, qui ſe ſont fait une juſte idée de Dieu, & qui refléchiſſent à l'importance de l'emploi d'un homme, lorsqu'il demande un entretien avec un Etre ſi grand & ſi incompréhenſible.

EPI-

EPIGRAMME CI.

DU LIVRE I.

A Janus, le Metaphyſicien.

O! te felicem, cui rerum noſcere cauſas
Soli, Jane, datur, cûi nihil abditum erit.

Quæ non concipiunt aulæ coeleſtis alumni
Perſpicis ingenii dexteritate tui.
Spirituum noſti naturam vimque ani
marum,
Scimus enim penitùs cuncta patere tibi.
Ipſa Dei virtus ac ima eſſentia nota eſt;
Rebus in occultis congrua nomina das.
Scribis, deſcribis, diſtinguis cunctaque pingis
Ingenio miro Dædaleaque manu.
Reſtat at à ſtudio tanto, ſi quid datur otî

Ip-

Ipsum te ſtudeas noſcere, Jane, parum.
Lumina acuta ſimul, quæſo, ac trivialia flecte;
Nè, quæ aliis pateant, ſola tibi lateant.
Hoc pacto Jani titulo mactére bifrontis,
Atque mihi verus, Jane, Magiſter eris.

La matière, à laquelle cette Epigramme donne occaſion, a un grand rapport avec ce, qui a été traité ci-devant, puiſqu'il s'agit ici de ceux, qui s'enfoncent dans des queſtions abſtraites & tranſcendantes; c'eſt-à-dire dans des queſtions, qui ne valent pas la peine qu'on les ſçache, & que l'entendement humain ne ſçauroit jamais approfondir: *quorum naturam indagare, nec intereſt, nec capit humanæ conjectura mentis.* On peut mettre au nombre des folies de l'homme celle, qui porte pluſieurs d'entre eux à négliger des choſes importantes, pour s'enfoncer dans des ſpéculations, ou qui ne ſont d'aucune utilité, ou qui demeureront toujours des

my-

myſtéres. Je pourrois rapporter en preuve un nombre infini de choſes abſtraites, à la recherche desquelles on a employé toutes les forces, durant quelques milliers d'années, ſans y avoir pû réuſſir; mais je ne me propoſe de parler en peu de mots, dans cette diſſertation, que de ce qu'on appelle l'Ame, ou l'eſprit, dont on trouve de grandes & de vaſtes déſcriptions, qui nous ont été données, tant par les anciens, que par les nouveaux Métaphyſiciens, quoiqu'après qu'on les a luës, on ne ſe trouve pas plus habile qu'auparavant. Nous ſçavons par la révélation, que l'Ame eſt quelque choſe de ſéparé du corps, & qu'elle eſt immortelle: cela doit nous ſuffire: Si nous ne nous en contentons pas, & que nous voulions nous enfoncer dans la lecture des livres de Philoſophie, nous nous expoſons ſur une grande mer, remplie d'écueils & de rochers. Je ſçais bien que quantité de perſonnes ſoutiennent, qu'il eſt poſſible de démontrer la nature & les propriétés de l'ame par les lumiéres de la raiſon; mais ces ſortes de perſonnes ſont communément celles, qui n'ont jamais

mais lu qu' un seul livre; car lorsque nous voulons éxaminer toutes les pensées & les conjectures des Philosophes, nous voyons combien les plus subtils d' entre eux ont chancelé; de sorte qu'il y a autant de systêmes que de Docteurs; & même les Théologiens Chrétiens n'ont pas toujours été d' accord sur ce point. L' Histoire Ecclésiastiqne nous apprend, que les plus anciens Péres de l'Eglise n'ont pas eu une juste idée des Anges, ou de la spiritualité des ames, jusqu' au second Concile de Nicée, que ces paroles de Jean de Thessalonique furent luës sans aucune contradiction: *Pingendi sunt Angeli, quia corporei;* c' est-à-dire; qu' on peut peindre les Anges, parce qu' ils sont corporels, ou qu' ils ont des corps.

On a regardé comme une grande perte pour le monde, que St. Anselme soit mort trop tôt, & dans le tems qu' il s' étoit proposé de composer un écrit sur l' Ame; ce qu' il nous donne à connoître lui-même, en témoignant la crainte qu' il a, que personne aprés sa mort ne veuille entreprendre un tel ouvrage.

Mais ſa mort cauſa en cela moins de mal qu'il ne s'imaginoit; car il eſt à croire, qu'il n'auroit pas donné d'autre éclairciſſement, que celui qu'on avoit auparavant, & que ſon écrit ſur la nature de l'Ame, n'auroit conſiſté, qu'en une déſcription que la poſtérité auroit rejettée. On s'étonne de ce que les anciens Philoſophes, qui étoient ſi habiles, ſe ſoient ſi fort rompu la tête, pour nous décrire l'Ame, & que cependant ils ayent fait à cet égard des conjectures ſi ridicules; on ne doit pas cependant s'en etonner ſi fort, ſi l'on fait attention, que plus ils avoient de jugement, plus ils devoient trouver de difficultés. Combien ne ſe ſont-ils pas tourmentés, pour découvrir l'origine de l'Ame? C'étoit la torture des cerveaux Philoſophiques; & ils en trouvoient encore une plus grande dans la recherche de la formation des penſées; car on s'apperçoit bien, que l'Ame a la propriété de penſer ſucceſſivement; mais on ne comprend point, comment elle la peut mettre en pratique. C'eſt pour cela que le ſçavant Thomas Bartholin a dit, en parlant du même St. Anſelme; "je crois, que ſi

„ Dieu,

„Dieu, arbitre de la vie, l'avoit en-
„core fait vivre autant d'années qu'il
„avoit deja vécu, il ne nous auroit ce-
„pendant donné aucun éclairciſſement
„ſur cette matiére: *Valdè dubito, ſi vel*
„*totidem annos, quot vixerat, illi ad-*
diſſet Deus vitæ arbiter, ad finem quæ-
ſtionis dubiæ nunquam potuerit pervenire.

Quantité de Philoſophes n'ont point admis de diſtinction entre le corps & l'ame; mais ils ont pris l'ame pour une matiére ſubtile, plus, ou moins intelligente, à meſure que les organes, par le moyen desquels elle opéroit, étoient plus, ou moins bien diſpoſés. Ils ont ſoutenu, que c'étoit de-là que venoit la difference entre les hommes plus ou moins ſpirituels; d'autres au contraire ont diſtingué l'ame du corps: Démocrite, que l'on regarde comme le véritable & le prémier Auteur de la Philoſophie des Atômes, a prétendu, que tout ce qui eſt dans le monde eſt matiére. Ceux qui ont ſuivi ſon ſyſtême ont été appelles *corporéaliſtes*. Ils croient, que les particules de la matiére ſe perfectionnent par le moyen de l'organiza-

tion, jusqu'à ſe procurer la vie & l'entendement ; c'eſt-à-dire une eſpéce de connoiſſance, qui ſe trouve dans les bêtes brutes, & qu'on appelle jugement dans les hommes. Suivant ce ſyſtême l'Ame & l'Eſprit pourroient être matiére.

Ces Corporéaliſtes, ſont partagés en deux claſſes, dont quelques-uns croient avec Démocrite & Epicure, que toute matiére en elle-même eſt morte & ſans vie; mais que, par une certaine diſpoſition, ou organization, elle devient vivante: Ils ſont en même tems de vrais & de groſſiers Athées; & il n'eſt pas poſſible de tirer aucune raiſon de leur ſyſtême, puiſque des Atômes morts, ou des particules de matiére ne ſçauroient prendre vie par aucune ſorte de diſpoſition; & qu'une matiére morte ne peut, par aucun moyen, devenir une Ame vivante. D'autres Philoſophes, après avoir fait cette remarque, ont ſoutenu, qu'il y avoit une ſorte de vie attachée à la matiére, qui en elle même eſt incorruptible. On leur a donné le nom de *Hylozaïtes*. L'Auteur de leur

ſecte

secte est, à ce qu'on croit, Straton de Lampsaque, qui soutient, à la vérité, avec Epicure, que tout se fait par un pur hazard, & par l'assemblage des petites particules, ou des Atômes; mais, avec cela, il leur attribuë une espéce de vie, & semble avoir regardé la matiére comme une sorte de Divinite. Quelques-uns, pour cette raison, ont compté ce Straton au nombre de ceux, qui croyoient qu'il y avoit un Dieu, & qu'il ne pouvoit pas proprement passer pour un Athée; car quoiqu'il attribuë une espéce de vie à la matiére, cependant il ne reconnoît aucun être général, qui dispose cette matiére; mais il soutient, que les Créatures vivantes & raisonnables sont formées par l'organization de ces particules vivantes.

Anaxagoras est le prémier, qui ait separé la matiére, ou le corps de l'ame ou de l'Esprit; & qui ait soutenu, qu'il y avoit un Etre raisonnable distinct de la matiére, qui formoit & gouvernoit tout; de sorte qu'il est celui, qui a porté le coup fatal aux systêmes des Matérialistes. Il a été suivi par les Philoso-

phes les plus raiſonnables, qui ont prouvé, que la vie & l'eſprit ne pouvoient pas venir de la matiére. Mais, quoiqu'ils ayent été d'accord, pour diſtinguer l'ame du corps, il s'eſt pourtant élevé entre eux diverſes penſées ſi oppoſées, touchant la nature & les propriétés de l'ame, que l'on eſt plutôt embrouillé qu'éclairé par la lecture des écrits qui ont été publiés à ce ſujet.

On a diſputé ſi un Eſprit avoit de l'extenſion La plupart ont été pour la négative, parce qu'il n'y a que le corps, auquel on peut attribuer l'extenſion, & qui a ce, qu'on appelle les trois dimenſions. En effet ce, qui a de l'extenſion, peut être diviſé, & par conſéqvent peut être détruit. D'autres au contraire n'ont pu comprendre, qu'il pût y avoir dans la nature quelque choſe ſans extenſion; & ils ont dit, que ſi l'on vouloit s'imaginer l'ame auſſi petite, que la plus mince portion de la lumiére, elle devoit cependant avoir de l'extenſion. De plus on a diſputé ſur l'immortalité de l'Ame. Quelques-uns ont ſoutenu qu'un eſprit ne pouvoit pas être détruit;

& que cela ne convenoit qu'au corps, qui eſt compoſé de parties, qui peuvent être ſeparées les unes des autres. D'autres ont penſé, que comme l'Ame eſt creée, elle peut auſſi être détruite; de ſorte que ſon immortalité ne peut être uniquement attribuée qu'à une volonté particuliére de Dieu; & nous avons vu, de nos jours, un grand Théologien être de ce ſentiment-là. Ils ont cherché à appuyer leur opinion d'un argument tiré de l'ame des bêtes, qui ne peut pas être corporelle, puiſqu'il s'y trouve certaines qualités, qu'on attribuë ſeulement aux eſprits, quoiqu'on ne puiſſe pas cependant la dire immortelle; parce qu'il s'en ſuivroit de-là, que tout le monde ſeroit rempli des ames immortelles des bêtes, des inſectes & des poiſſons, qui ſont morts. La difficulté fut trouvée ſi forte à cet égard, que Desc artes, pour la lever en quelque ſorte, avança que les Bétes n'étoient que des machines; & cette prétention, quelque étonnante qu'elle fût, a pourtant trouvé des partiſans, qui cherchoient à ſe tirer par-là d'un Labyrinthe.

On a auſſi diſputé, ſi l'ame pouvoit éxercer ſes facultés & raiſonner, quand elle étoit ſeparée du corps. La plupart ont été, pour l'affirmative, parce que le corps n'eſt que la demeure de l'ame & ils ont dit, que l'ame, hors du corps, éxerce ſes facultés plus parfaitement; ce qu'ils ont prouvé par les extaſes & par le raviſſement extatique, où les Ames ſont ſeparées du corps par la penſée & raiſonnent avec plus de force; de ſorte qu'elles voient & qu'elles connoiſſent quantité de choſes, qu'elles ne peuvent voir dans le corps, où elles ſont comme dans les chaînes & dans une priſon. D'autres au contraire ont oppoſé à cet argument diverſes objections ingénieuſes, en diſant prémiérement; que l'expérience apprend, que quand le corps eſt en déſordre, & que ces organes ſont dérangés, l'Ame ceſſe dés-lors de raiſonner; ſecondement, que ſuivant que le corps eſt plus ou moins parfait, l'ame eſt plus ou moins raiſonnable; & que par cette raiſon l'ame d'un jeune enfant ne peut faire aucune réflexion, & qu'un Vieillard raiſonne moins ſolidement qu'un homme, dont le corps

eſt dans ſa vigueur. Quelques-uns ont ſoutenu, qu'il y avoit de l'impiété à attribuer la penſée & le ſentiment à la matiére. D'un autre côté, d'autres ont jugé, qu'il y avoit une plus grande impiété à nier, que Dieu puiſſe donner de pareilles qualités à la matiére. Ces deux opinions ont été défenduës par de grands hommes. Descartes, Malebranche & autres, ont ſoutenu la prémiére: divers Péres de l'Egliſe, parmi lesquels ſe trouve Tertulien, & pluſieurs grands hommes de notre tems, du nombre desquels eſt le célébre Philoſophe Locke, ont combattu pour la derniére opinion; & ſe ſont ſur-tout étonnés de ce que ceux qui tiennent, que Dieu ſouvent renverſe tout l'ordre de la nature, & fait des miracles en faveur des Moines & des Abbés, oſent nier qu'il ne puiſſe donner à la matiére la penſée & le ſentiment.

Il n'y a pas eu de moindres diſputes, touchant l'introduction des Ames dans les corps. Quelques-uns ont dit, qu'elles ſe tranſmettent avec la ſemence, *per traducem*; d'où il s'en ſuivroit, que toutes les ames des hommes étoient dans

Adam. D'autres ſont d' un autre ſentiment, que l' ame de chaque homme eſt formée immédiatement de Dieu. Ces deux opinions ont leurs difficultés; la prémiére ſemble entraîner avec elle une eſpéce de matérialité. La ſeconde eſt combattuë, parce qu'il ſemble, qu'il ſoit contre la juſtice Divine, d'envoyer une ame pure & nette dans un corps ſouillé; & qu'il ſoit même contre la décence, que dès qu'une femme débauchée, ou une femme inceſtueuſe devient enceinte, Dieu ſoit tenu de créer une nouvelle ame, pour l' unir avec cette nouvelle ſemence.

On a diſputé pareillement ſur la demeure de l' Ame & ſur l' endroit ou corps, où elle réſide. Les uns veulent, qu'elle ait ſon ſiége dans le cerveau: d' autres le mettent dans le coeur: d' autres dans ce qu' on nomme le *Syſtole* & le *Diaſtole*; & il s' en trouve enfin, qui ſoutiennent, qu' elle ne réſide en particulier dans aucune partie du corps. La plus grande difficulté, que l' on rencontre, c' eſt de ſçavoir, comment elle eſt unie

unie avec le corps, comment elle y opére, & comment tous les membres ſe meuvent, lorsque l'Ame le veut, & donne pour ainſi dire le ſignal.

Ces difficultés ont produit divers ſyſtêmes oppoſés; & il eſt croyable, que les différens ſubſiſteront jusqu'à la fin du monde, & jusqu'à ce que notre entendement ſoit pleinement éclairé dans l'autre vie. Je n'ignore pas, que quantité de perſonnes jugent, qu'il n'y a pas dans tout cela de grandes difficultés; que l'on voit tous les jours de jeunes-gens, donner déciſions hardies dans des queſtions de Métaphyſique; & que ſi l'on demandoit à chaque Candidat de Philoſophie, ce que c'eſt que l'Ame, il ne manqueroit pas d'en donner ſur le champ une deſcription, qu'il s'imagineroit être exacte. Mais j'ai deja remarqué ci-devant, que tous ceux, qui n'ont lu qu'un ſeul livre, ſont ordinairement de grands Docteurs. Plus on approfondit les choſes, moins on y voit clair; de ſorte qu'il arrive, dans ce cas-là, ce que Virgile dit, qui arri-

va

va à Turnus, qui, plus il fuivoit l'ombre d'Enée ou ſon ſimulacre, plus il s'éloignoit du lieu, où étoit ſon ennemi. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce que l'Auteur de l'Art de penſer rapporte à ce ſujet: "Celui, dit-il, „ qui a une fois reconnu qu'il ne ſçait „ rien, avance plus dans un clin d'oeil, „ que celui qui a, durant vingt ans, raiſonné ſur de pareilles choſes. Voici „ la ſeule différence qu'il y a entre eux; „ c'eſt que celui, qui s'efforce d'approfondir ces myſtéres, tombe d'un degré plus bas dans l'ignorance, qui „ conſiſte en ce, que non ſeulement il ne „ ſçait rien, mais encore qu'il croit ſçavoir ce qu'il ne ſçait pas.

Je ne rejette point l'étude de la Metaphyſique: au contraire je lis ſouvent des livres de Metaphyſique, mais je confeſſe, en même tems, qu'ils ne m'ont jamais fait faire de grands progrès. Il ſeroit à ſouhaiter, que tous les Philoſophes vouluſſent imiter la modeſtie qu'a le célebre Newton dans les Mathématiques, en n'y jugeant rien *à priori*. Je voudrois qu'

qu'ils s'abſtinſſent des queſtions ſur la nature des Ames, ſur la forme des Eſprits, ſur leurs effets, comment ils ſubſiſtent, ou ſi les ames ſont tranſmiſes avec la ſemence, ou bien ſi elles ſont créées immédiatement, comment elles raiſonnent hors du corps; s'il y a des Atomes, & s'ils ont de l'extenſion, & les trois dimenſions, &c. Je voudrois, dis-je, qu'ils s'abſtinſſent de pareilles recherches, qui ne font que fatiguer inutilement l'eſprit; &, au contraire, je voudrois qu'ils jugeaſſent ſeulement *à poſteriori*; c'eſt-à-dire ſuivant l'effet des Eſprits. Nous apprendrions du moins ainſi quelque choſe de certain, au lieu d'une infinité de choſes incertaines. Enfin je voudrois qu'en cela, on s'en tînt uniquement à la révélation, qui nous apprend, que l'ame eſt diſtincte de la matiére & du corps. Quant a ſes autres qualités, puiſque nous n'en ſçavons rien, nous ne parviendrons pas non plus à en rien apprendre. Cela revient à ce que dit le Poéte:

- - - - Incerta hac si tu postules,
Ratione certâ facere, nihilo plus agas,
Quam si des operam, ut cum ratione insanias.

Epi-

EPIGRAMME CIII.

DU LIVRE I.

Sur les Stoïciens, qui disent, que tous les péchés sont égaux.

Crimina nonnullis æqualia cuncta vocantur,
Nam quæ rectè abeunt omnia curva putant.
Omne tamen curvum, cum curvum æqualiter haud sit,
Haud æqualia sic crimina cuncta reor.

Les Philosophes Stoïciens, principalement Zénon & Chrysippe, ont soutenu, que tous les péchés sont égaux, & qu'il n'y a aucune différence entre un péché & l'autre. Voici de quelle maniére ils ont tâché de prouver leur thèse. Tous les crimes, ont-ils dit, viennent d'une source, sçavoir du vice; & comme rien ne peut être plus vrai que la vérité, & rien de plus

faux

faux que la fauſſeté, ainſi un péché ne peut pas être plus péché qu'un autre. Ils ont ajouté: ce qui eſt à trois milles d'une ville, & ce qui n'en eſt qu'à un mille, eſt toujours éloigné de la Ville: de même, de quelque maniére qu'un homme péche, il eſt toujours hors du véritable chemin. Tout ce dont, ils conviennent, c'eſt que, quoique tous les péchés ſoient égaux, on ne péche pas toujours de la même maniére, comme tout menſonge eſt un menſonge, quoiqu'on ne mente pas de la même façon.

C'eſt ainſi que raiſonnoient les Stoïciens, & il ſemble que quelques Légiſlateurs ont fondé leurs loix ſur cette fauſſe doctrine, que les Philoſophes Stoïciens ont depuis ſoutenuë. On voit effectivement que Dracon a prononcé la peine de mort, tant contre celui qui vole une pomme, que contre celui, qui commet le plus grand crime. Je veux bien convenir, que divers crimes ſont punis avec la même ſevérité; mais ils ne s'enſuit pas de-là, qu'ils ſoient égaux; car on n'a pas tant en vuë dans un châtiment la grandeur du péché en

lui

lui même, que l'avantage & la ſureté de la ſociété. Ainſi le vol fut regardé, parmi les anciens Scythes, comme le plus grand crime, parce que vivans en pleine campagne & ſous des tentes, perſonne n'auroit pu être aſſuré de ſes biens & de ſes effets, à moins que le plus petit vol n'eut été aſſujetti à une auſſi grande peine, que le meurtre. Les mêmes crimes, qu'on punit parmi les Chrétiens par une admonition, ou par la perte d'une charge, ſont punis, en Turquie, & en Perſe, par la ſtrangulation; & cela en conſidération de l'état & de la qualité des criminels; car on voit qu'un moindre châtiment fait dans un pays autant d'effet, qu'un plus grand châtiment dans un autre pays; de ſorte que l'opinion des Stoïciens ne peut abſolument point être appuyée par-là.

On peut au contraire renverſer aiſément leurs argumens, qui ont été rapportés ci-deſſus; ils diſent, que tous les péchés viennent d'une ſource, qui eſt le vice; mais comme toutes les ſources ne ſont pas également empoiſonnées,

les ruiſſeaux, qui en ſortent ne ſont pas tous capables de faire le même mal.

Il eſt vrai, que ce qui eſt à un mille d'un lieu en eſt auſſi-bien ſéparé, que ce qui eſt à cent milles de ce même lieu; mais il ne s'enſuit pas de-là qu'ils ſoient tous deux à une diſtance égale. Tout ce qui s'éloigne de la vérité eſt menſonge, mais non pas également grand; car un menſonge peut plus approcher de la vérité qu'un autre; comme un faux ſentier, peut éloigner davantage un voyageur de la route ordinaire qu'un autre faux ſentier, quoique tous deux ſoient hors du véritable chemin. Celui qui ſuit une route, qui l'éloigne davantage du but, erre davantage: comme celui qui navige avec un vent, qui vient directement du port, derive plus; car quoique le vent du Nord-Oueſt ne ſoit pas la même choſe que celui du Nord, cependant il n'y a pas une ſi grande différence entre eux, qu'entre les vents du Nord & du Midi. Quand on fait attention à cela, on s'apperçoit, que la doctrine des Stoïciens eſt non ſeulement fauſſe & mal-fondée en ce point;

mais

mais qu'elle eſt encore folle & puérile. Il y a même de quoi s'étonner de ce, que quantité de perſonne de mérite l'ont défenduë avec chaleur.

Une raiſon, qui a un peu plus d'apparence de ſolidité, que les argumens des Stoïciens, c'eſt qu'une loi eſt transgreſſée par chaque pécheur; de façon que lorsqu'un homme viole volontairement un commandement, il tranſgreſſe l'ordonnance du Législateur ou du Souverain, & que comme il péche contre la même Majeſté, tous les péchés peuvent être regardés comme également grands. C'eſt ſur ce fondement que les Théologiens appuyent l'éternité des peines dans l'autre vie, parce que l'on péche contre un Dieu Eternel. Mais cet argument n'a pas plus de ſolidité que les précédens; car on voit toujours les Legislateurs de ce monde proportionner les châtimens à la grandeur des crimes, par où ils font voir clairement, qu'ils jugent un crime plus grand que l'autre, quoiqu'on péche également contre la ſouveraineté, & qu'on transgreſſe la même loi. Dieu a fait voir auſſi qu'il

y a divers degrés dans le châtiment comme dans la recompenſe. On peut bien dire, que comme tout châtiment dans l'autre vie eſt éternel, on doit regarder tous les péchés comme égaux. Mais quoique l'on convienne, que tout châtiment après cette vie eſt éternel, il ne s'enſuit pas de-là que tout châtiment y ſoit égal; car quoiqu'il ſoit également grand par rapport à la durée, il n'eſt pourtant pas également grand par rapport à la peine, qu'on croit être proportionnée à la grandeur du peché. On ne peut pas dire, que toute priſon perpetuelle eſt une égale punition; puiſqu'une priſon eſt plus douce que l'autre? car demeurer toute ſa vie dans un noir cachot, chargé de chaînes, eſt une choſe plus rude, que d'être toute ſa vie en arrêt dans ſa chambre. Ainſi il paroît inutile de combattre davantage cette doctrine; & l'on peut dire que ce ſeroit abſolument perdre ſon tems, ſi tant de Philoſophes diſtingués ne l'avoient pas défenduë avec chaleur, & ſi quelques Théologiens, à l'occaſion de ce paſſage: *Celui qui péche contre un commandement, péche contre tous*, n'

avo-

avoient imaginé une égalité dans les péchés. On peut bien leur accorder, que celui qui transgresse un commandement de la loi, transgresse toute la loi; mais cela ne peut s'entendre que de cette maniére; sçavoir qu'il péche contre toute la loi en général; mais qu'il ne péche pas contre chaque commandement en particulier. Autrement il s'ensuivroit, que celui qui rend une fille enceinte, transgresseroit aussi le commandement, qui défend le meurtre; qui feroit confondre deux crimes absolument opposés; puisque l'un quoique d'une maniére illegitime accroît le nombre des hommes, & que l'autre au contraire prive le monde d'un de ses habitans. On peut dire outre cela, que celui qui péche en même tems contre plusieurs articles de la loi, péche quelquefois moins que celui, qui ne transgresse qu'un seul article, parce qu'il y a plus de griéveté dans la qualité, que dans la quantité, comme une seule boule de plomb pése plus que cent boules de papier. De même, si quelqu'un vole une pomme dans le jardin d'un homme qui est à son aise; qu'il coupe une bran-

che d'arbre dans le bois d'une autre perſonne, & commette d'autres choſes de cette nature, il péche moins, que celui, qui tuë un ſeul homme innocent; à moins qu'on ne veuille dire, que le bras ou la tête d'un homme peuvent être mis en paralléle avec une branche d'arbre. On voit par-là, que cette opinion de l'égalité des péchés eſt malfondée, & que jamais elle ne pourra ſe ſoutenir.

EPIGRAMME CVII.
DU LIVRE I.

A Afer.

Prudenter vivis, nos vivimus, Afer, honeſté;
Te Procerum ſtudium, nos populique tenet.
Virtutisque tuæ fructus ſunt præmia honores,
Noſtræ at virtutis plebis inanis amor.

Pluſieurs perſonnes éxercent les vertus dans uns égal dégré; mais on ne les en louë pas également; comme pluſieurs ouvriers font le même travail & en reçoivent une récompenſe différente. Un homme fait briller un petit nombre de vertus, & acquiert une grande réputation, parce qu'il les éxerce dans des lieux & parmi certaines gens, qui peuvent les publier avec ſuccès. Un autre au contraire éxerce les

plus grandes vertus; il ne s'attire que peu ou point de considération par-là, parce qu'il les pratique dans un lieu stérile, & parmi le commun peuple; de sorte que la réputation, qu'il acquiert, se trouve renfermée dans le quartier, ou bien dans la ruë, où il demeure, & ne s'étend pas plus loin. J'ai connu un Baillif, qui dans les grandes Villes étoit regardé comme un méchant homme; mais dans le district, où il faisoit sa demeure, il étoit aimé extrémement de tout le peuple, & considéré comme un homme de mérite & de vertu. Comme je lui en témoignois mon étonnement, & que je lui en demandois la cause, il me répondit: "Le paisan & le „ pauvre peuple, qui me veulent du bien, „ n'ont aucune correspondance, ni com- „ merce de lettres avec les grandes Vil- „ les, c'est ce qui fait, que mon nom ni „ ma réputation ne s'étendent pas au „ de-là des limites du bailliage. Au „ contraire quantité de personnes de „ consideration contre les violences des- „ quelles je défens le commun peuple, „ & qui par-là ne me veulent pas de „ bien, correspondent avec la Capitale;

„ de

„ de ſorte qu'il n'y a pas de quoi s'éton-
„ ner, ſi j'y paſſe pour méchant. „ Je n'ai jamais oublié les paroles de ce brave homme ſi ſenſé; & j'ai remarqué que pluſieurs autres, qui marchoient ſur ſes traces, ont eu la même deſtinée, comme je m'étois apperçu que des gens, qui avoient été déteſtés & haïs par le peuple dans certains diſtricts, où ils avoient demeuré, paſſoïent dans la Capitale pour des Anges de lumiére. C'eſt donc une régle infaillible, que quiconque veut acquérir du nom, & de la réputation dans le monde, doit faire en ſorte, que ſes vertus & ſes bonnes actions paſſent par certains canaux, qui les portent dans des lieux, où ils en puiſſent récueillir les fruits; car la ſeule amitié d'un homme de conſidération opére ſouvent plus, que l'eſtime de toute une populace. C'eſt comme dans le jeu des Echecs, où un Cavalier, ou bien une Tour, eſt de plus grande importance, & a plus de force, que tous les Pions enſemble. On voit effectivement, que la plupart des hommes font une ſérieuſe attention à cela, & ne s'en trouvent pas mal: quand j'ai le Bourg-

„ meſtre & les Echevins pour amis, di-
„ ſoit un certain Prévôt d'une ville,
„ je me mocque de toute la Bourgeoi-
„ ſie. „ Il ne s'y trompoit pas; car comme le Bourg-meſtre & les Echevins ſont les ſeuls, qui correſpondent avec les Colléges ſuperieurs: il n'y avoit perſonne, qui ne dît du bien de lui. C'eſt là-deſſus qu'eſt fondé ce proverbe des Moines: *Fac officium taliter qualiter, & ſta bene cum Domino Priore.* Ce qui veut dire: Exercez votre emploi comme vous voudrez; mais entretenez-vous bien toujours avec le Prieur du monaſtére. On doit conclurre de-là qu'il n'y a pas grand fonds à faire ſur la gloire & ſur la réputation, que quantité de perſonnes ſe ſont attirées dans pluſieurs villes; comme on ne doit pas non plus compter beaucoup ſur les nouvelles publiques, qui viennent des villes éloignées, & qui ont paſſé par les mains de certaines perſonnes qui les ont falſifiées; de ſorte qu'une déroute eſt ſouvent, chemin faiſant, changée en victoire, & une eſcharmouche en bataille générale. Si on veut s'inſtruire de la conduite d'un homme, il faut ſe tranſporter dans le

lieu où il demeure, & y prendre une information exacte, non auprès des Magiſtrats, mais auprès de ſes autres concitoyens, parmi leſquels il a vêcu, le maſque bas, & ſans déguiſement. Dans cette vuë, divers Souverains ſe ſont déguiſés & faufilés parmi le peuple, pour avoir une connoiſſance parfaite des choſes & des perſonnes. C'eſt parmi les perſonnes de même état & de même condition, qu'on peut apprendre le caractére d'un homme. Les Magiſtrats ne le connoiſſent, que ſur des rapports qui leur ſont faits, ou par intérêt, ou par ignorance; ou bien ils ſont trompés par l'extérieur de la perſonne, ou par ſes maniéres déguiſées; & ils le prennent pour tout autre, que pour ce qu'il eſt; car chaque client, ou ſollicitant eſt vertueux & honnête en préſence de ſon Patron & de ſon Protecteur: comme un galant, dans le tems qu'il fait l'amour, cache avec ſoin ſes défauts; & comme une fille, qui veut être mariée, cache les ſiens.

Je crois que c'eſt l'avertiſſement le plus impoitant, qu'on puiſſe donner aux

aux Magiſtrats & aux Grands dont la protection eſt recherchée. En effet l'expérience journaliére apprend, combien on eſt trompé par les témoignages, qu'on prend de certaines gens, qui ſont ſeulement autoriſés, pour donner des témoignages de la vertu & du mérite des perſonnes; & qu'on ne peut pas avoir une meilleure, ni une plus ſure connoiſſance, qu'auprès de ceux, avec qui la perſonne vit ſans maſque.

Cependant on fait bien peu d'attention à cette régle. Auſſi voit-on des gens commettre hardiment des crimes, & faire de mauvaiſes actions à la vuë du commun peuple, parce qu'ils ſont aſſurés qu'il ne peut apporter aucun obſtacle à leur avancement, pourvu qu'ils ayent l'amitié de ceux, qui correſpondent avec les Magiſtrats, qui ſeuls ſont autoriſés à rendre témoignage.

Si donc, mon cher Ami, vous penſez à acquérir un grand nom dans le monde, & ſi vous viſez à y devenir quelque choſe, ſuivez la régle des Moines que j'ai citée, entretenez vous bien

avec

avec votre Abbé; & laiſſez dire à vos confréres tout ce qu'ils voudront. Si vous voulez ſoutenir avec honneur un éxamen, étudiez médiocrement; mais ayez ſoin de vous inſinuer dans l'eſprit des Examinateurs. Si vous voulez parvenir à être Licencié, ou Docteur, appliquez vous à gagner le Doyen; & ſi vous voulez que vos écrits ſoient bien payés, cultivez l'amitié de ceux, qui ſont autoriſés à cenſurer les livres; car leur témoignage, ou leur cenſure, vous défendra contre toutes les critiques. Si quelqu'un vient à douter de votre capacité, produiſez vos atteſtations; ſi quelqu'un s'aviſe de critiquer vos grades, prouvez que vous avez été légitimement créé Docteur, & ſi le peuple vient à mépriſer vos écrits, jettez lui à la tête un journal, où vous ſerez élevé jusqu'aux nuës. Un certain Officier ſçavoit parfaitement mettre cette régle à profit. Toutes les fois, que quelqu'un s'aviſoit de douter de ſa bravoure, il ne manquoit jamais de dire: " On peut voir „ dans tel tome du Journal Politique „ quel homme je ſuis. „

Mais

Mais comme il n'y a aucun axiome de morale ſi clair, contre lequel, on ne puiſſe faire des objections, on pourra donc objecter, que le témoignage d'une ou de deux perſonnes judicieuſes aura plus de force, que celui de toute une populace, qui ſouvent, par erreur, confond les vertus avec les vices, & fait des crimes les plus groſſiers, des actions Héroïques. On doit répondre à cela, qu'on ne peut pas à la vérité faire fonds ſur le jugement du commun peuple; mais qu'on peut compter ſur les rélations Hiſtoriques, éxaminer ſur quoi elles ſont fondées, & porter après cela, ſoi-même un jugement. Quand, par éxemple, le peuple déclare un homme vertueux, je ne dois pas m'en tenir à ce témoignage; il faut que j'éxamine ſa conduite, pour voir ſi le jugement eſt bien, ou mal-fondé. De même lorsque j'entends une Bourgeoiſie faire l'éloge de ſes Magiſtrats; & des payſans bénir leurs Paſteurs ſpirituels, je dois tâcher d'en découvrir la cauſe; & quand je m'apperçois, que l'éloge des Magiſtrats eſt fondé ſur leur négligence, qui eſt confonduë avec la probité; & que les louan-

louanges, qu'on donne aux Prêtres ne ſont de même fondées, que ſur une familiarité indécente, qui fait qu'ils aſſiſtent à tous les repas de Noces, de Baptême & de confrairies, familiarité qui eſt ſouvent confonduë avec l'humilité Chrétienne; j'ai alors une preuve complette; mais je tire de ces prémiſſes une concluſion bien différente.

Les prémiers Magiſtrats, ou le Souverain, ne peuvent pas non plus aſſeoir un jugement certain ſur le témoignage d'un petit nombre de perſonnes, quoiqu'autoriſées à le donner; parce que l'inſtruction, qu'on leur donne, peut venir d'un homme en place, qui par ignorance, ou par intérêt leur fait un faux portrait de la perſonne. Plus d'un Fiſcal a donné à un homme un certificat honorable pour avoir partagé avec lui *le Mammon d'iniquité*; & plus d'un Pére de famille a certifié par écrit la chaſteté d'une ſervante, parce qu'il en avoit reçu des faveurs illégitimes. Enfin d'autres ſe laiſſent tromper par l'extérieur des gens & par leur viſage, parce qu'ils ne les voient, que lors qu'ils ſont, pour ainſi dire, en maſque.

Il eſt donc conſtant, que ſi quelqu'un veut avoir une connoiſſance ſur laquelle il puiſſe compter, touchant la conduite d'un homme, il doit s'en informer auprès des égaux de cette homme-là, puiſque tout autre témoignage pour les raiſons, qui viennent d'être rapportées, eſt foible & ſuſpect; mais comme cette régle eſt rarement miſe en uſage, je m'en tiens à la remarque que j'ai faite; & je dis, que ſi vous cherchez, mon cher Ami, à acquérir un nom & de la conſidération, vous devez récherche la faveur des grands. Au contraire ſi vous voulez vous contenter du témoignage d'une bonne conſcience, vous récherchérez la faveur du peuple.

EPIGRAMME CIX.
DU LIVRE I.

à N. N.

Qui multis eget est, quamvis sit dives, egenus.
Contentus paucis, est opulentus, inops.
Sola fames auri, rerumque æterna cupido,
Non defectus opum nos faciunt inopes.

LA prospérité, l'adversité; la pauvreté, la richesse; le chagrin, la joie; tout cela n'est grand ou petit, que suivant la maniére, que l'on s'y comporte; & on peut dire que ce qui est appellé bon, ou mauvais dans le monde, consiste souvent plus en imagination qu'en réalité. Un petit malheur accable souvent plus, qu'une grande adversité: un leger avantage cause quelquefois plus de joie, qu'un grand bonheur; &

de l'eau pure avec du payn groſſier fera quelquefois plus de plaiſir à un homme, que les mêts les plus délicats n'en feront à un autre.

On envoya, un jour, un mêts délicat à Lyſander; & il dit: donnez cela aux *Hilotes;* c'étoit des eſclaves Lacédémoniens; & il ſe contenta des mêts groſſiers, dont il uſoit ordinairement. De même Agéſilaus, lorsqu'on lui préſenta divers mêts & diverſes liqueurs rares, ne retint que quelque peu de farine; & rejetta le reſte Le ſage Pitacus diſoit autrefois: " Celui-là eſt riche „ qui ne déſire point des choſes, qui ne „ ſont pas néceſſaires, & qui ne manque „ point de celles, qui ſont néceſſaires „ C'eſt en vain que l'on porte compaſſion à une perſonne, qui ne s'en porte aucune elle-même; & il y a de la folie à eſtimer heureux celui, qui le regarde lui-même comme malheureux. J'appelle riche un homme, qui dans ſa pauvreté, ſemble avoir abondance de tout; & j'appelle heureux celui, qui ſçait s'accommoder à toutes les infortunes: de même que je regarde comme pauvre celui, qui

au

au milieu des richeſſes ne croit en avoir jamais aſſez, & comme malheureux celui, qui ſe laiſſe abattre par le moindre revers. Un homme, qui eſt enclin au chagrin, ne deviendra jamais joyeux par aucune proſpérité; & celui qui eſt enclin à l'avarice vivra toujours dans la pauvreté: comme un gourmand ne ſera jamais raſſaſié; & la ſoif d'un hydropique ne ſera jamais appaiſée. Le bonheur, dit un Philoſophe moderne, n'eſt, par lui-même, ni bon ni mauvais; c'eſt l'homme ſeul qui le rend tel, comme ce ne ſont pas les habits, dont nous nous couvrons, qui nous réchauffent; car la chaleur vient de notre propre corps. C'eſt ce qui a fait dire, que chacun étoit la cauſe de ſon bonheur: *Faber ſuæ quisque fortunæ.* On entend dire, que les malheurs pleuvent en abondance ſur un homme, on plaint ſa deſtinée, on ſe rend en foule à ſa maiſon pour lui faire des complimens de condoléance, mais on y trouve un homme content, & qui ne perd point courage. Peut-on plaindre un tel homme? nullement; on doit plutôt l'eſtimer heureux, & le regarder comme celui, à qui une bale a friſé les

oreilles, ou comme celui, qui eſt ſorti ſain & ſauf & victorieux d'un combat; car le malheur ne l'a pas atteint, puiſqu'il ne l'a pas ſenti: ainſi, au lieu de le plaindre, on doit plutôt lui porter envie, & le regarder comme un homme, qui l'emporte ſur ſes ennemis & les foule aux pieds.

Au contraire, on apprend qu'il eſt arrivé quelque grand bonheur, ou quelqu'autre choſe avantageuſe à une maiſon; on s'y rend pour faire des complimens de félicitation; mais on y trouve un homme de mauvaiſe humeur, & qui ne ſe poſſéde point. Une ſervante y vient de caſſer un verre; elle a laiſſé brûler le dîner; ſon caffé n'etoit pas aſſez rôti &c. Ces petits accidens ſont capables de lui faire oublier tout le bonheur qui lui eſt ſurvenu. Les félicitations doivent alors ſe changer en complimens de condoléance; & ce n'eſt pas ſans raiſon; car quoique les malheurs qui lui ſont arrivés, ne ſoient de nulle importance en eux-mêmes, ils ſont grands neanmoins pour la perſonne, qui les prend ſi fort à coeur. Ainſi ce n'eſt

pas

pas toujours la chose, qui nous fait de la peine, mais l'idée que nous nous en formons; ce qu'Epictete a fort bien remarqué en ces termes: Ταράσσει τὰς ἀνθρώπους ὐ τὰ πράγματα, ἀλλὰ τὰ περὶ πραγμάτων δόγματα. Lorsque nous nous armons contre le mal, & que nous lui résistons, nous souffrons beaucoup moins, comme quand on résiste courageusement à l'ennemi, on obtient souvent une capitulation plus honorable & des conditions plus supportables; sans compter, que c'est toujours une consolation & un honneur d'avoir supporté le mal avec courage; car personne dit Sénéque ne peut faire voir sa vertu, que dans le péril: *Avida est periculi virtus.* Pour démontrer cette proposition, il n'y a qu'à jetter les yeux sur les riches & sur les pauvres, sur les Maîtres & sur les valets. On trouvera un plus grand nombre de visages contens, parmi les derniers, que parmi les premiers. Qu'y-a-t-il de plus commun, que de voir un Maître refrogné, dans un chaise à porteurs dorée & porté par des gens gais & alertes? ce n'est pas

dans les Palais ſeuls, qu'il faut chercher la joie, on la trouve auſſi ſouvent dans de petites chaumiéres. Je me ſouviens d'avoir autrefois fait viſite à deux perſonnes dans un même jour. Une de ces perſonnes avoit une maiſon magnifique, avec un beau jardin; je lui demandai s'il s'attendoit à avoir bien des fruits cette année-là; & il me répondit, qu'il n'en pouvoit rien dire, parce qu'il ſortoit rarement de ſa chambre. Je trouvai l'autre perſonne enfoncée dans un cabinet fort ſombre, il me parut qu'il étoit mal logé; mais il y trouvoit lui-même diverſes commodités, que je n'appercevois pas. Il me raconta, que ſa chambre étoit fort tranquille; qu'il n'avoit point de ſoleil en été, qu'il n'étoit point expoſé aux vents en hyver, & que ſon fourneau tiroit à merveilles. Il me fit voir ſon jardin de plaiſir, qui conſiſtoit en quelques pots à fleurs rangés hors de ſa fenêtre; & il me fit obſerver encore quelques autres bagatelles de cette nature, en me demandant ce que j'en penſois. Ma réponſe fut, qu'il étoit logé en Roi; & que je ne faiſois que de ſortir de la maiſon d'un homme riche,

ou

où je n'avois pas à beaucoup près trouvé tant de commodités, parce qu'il n'y faisoit pas d'attention. On peut dire, qu'un tel homme au millieu de l'abondance est dans le besoin; car le défaut de contentement dans la richesse est, comme le dit Sénéque, la plus grande de toutes les nécessités: *In divitiis inopes, quod genus egestatis, gravissimum est.*

Il faut juger de la grandeur, ou de la petitesse d'une chose, par l'estime qu'on en fait, & féliciter quelquefois davantage une personne, pour une chose de peu d'importance, dont elle fait grand cas, que pour une chose de conséquence, dont elle ne se soucie pas. Un homme, par éxemple, qui a acheté un pur titre, paroît plutôt mériter un compliment de condoléance, que de félicitation, puisqu'il se prive de quelque chose, qu'on regarde comme important, à la place de quoi il ne reçoit qu'un simple nom & l'ombre d'une chose; mais lorsqu'il s'en réjouït intérieurement, l'ombre se dissipe; & il n'y a plus que de la réalité. C'est comme quand on dit en proverbe: *En mands Vil-*

Villie og Lyſt er en mands Himmerig (a). Théodore s'eſt fiancé avec une fille, dont le viſage ſeroit capable de faire peur aux enfans; mais elle paſſe pour une beauté aux yeux de ſon mari: *Quisquis amat ranam ranam putat eſſe Dianam*; c'eſt à dire; que celui, qui eſt amoureux d'une grenouille, la regarde comme une Venus. On peut dire qu'il a fait un choix excellent & heureux, car il a trouvé une perſonne ſelon ſon goût. Lorsqu'un marchand eſt content de ſa marchandiſe, de quelque qualité qu'elle ſoit, il a fait un bon marché; & lorsque quelqu'un trouve du goût à un mêts, il le trouve bien préparé. De même quand un homme ſupporte patiemment une adverſité & dit: "Il pouvoit m'arriver encore „ quelque choſe de beaucoup plus fâ„ cheux"; „ il n'y a point de malheur pour lui. Je me rappelle, à ce ſujet, une maniére ſpirituelle, dont un Japonois conſola ſon ami, qui ſe plaignoit d'un fardeau, dont on l'avoit chargé. L'Empereur du Japon étant né ſous la con-

(a) L'accompliſſement de la volonté d'un homme & ſon plaiſir ſont ſon Paradis.

conſtellation du chien, avoit conçu tant d'amitié pour cet animal, qu'il ordonna que chaque homme, dont le chien mourroit, le porteroit en terre dans un certain lieu. Un homme en rencontra un autre, qui portoit un de ces chiens morts, & ſe plagnoit de cette incommodité; mais le prémier le conſola, en lui diſant: " Nous devons remercier Dieu, de ce que l'Empereur n'eſt pas né ſous la conſtellation du Cheval; car la charge auroit été bien plus péſante. Je ne crois pas, qu'aucun Philoſophe Grec eût, en pareil cas, moraliſé avec plus de ſolidité.

Il n'y a rien de plus étonnant, que de voir qu'un homme veuille, qu'un autre régle ſon goût ſur le ſien; & cependant il n'y a rien de plus commun; car on entend tous les jours un voiſin critiquer la maniére de vivre de l'autre, quoiqu'on ne puiſſe pas dire laquelle des deux eſt la meilleure; puisque chacun ſuit ſon inclination. Cela revient à ce que dit le proverbe Danois: *En Syg og en Sund haver ey en Mund* (a). En

(a) Le malade & l'homme en ſanté tiennent un langage bien différent.

effet, celui qui vit ſelon ſon inclinati-
on, vit toujours bien, quoiqu' aux yeux
de ſon voiſin, il mêne une vie miſé-
rable. C'eſt ce qui a fait dire: *Seque-
re naturam*; ce qui ſignifie ſuivez votre
naturel, ou votre inclination; & vous ſe-
rez le plus heureux du monde. Lorſqu'
un homme cenſure la maniére de vivre
d'un autre, ſon oeconomie dans le boi-
re & dans le manger, ſa vie ſolitaire,
ſes études & autres choſes ſemblables;
c'eſt comme s'il diſoit: " réglez votre
„ eſtomach ſur le mien, quoique le vô-
„ tre ſoit d'une conſtitution entiérement
„ différente: mangez & buvez les cho-
„ ſes, pour leſquélles vous n'avez na-
„ turellement aucun goût; mais qui ſont
„ du mien & de celui des honnêtes-
„ gens, &c „ Ce ſeroit-là une véri-
table tyrrannie, qui feroit qu'un hom-
me deviendroit le bourreau de l'autre;
car ôter à quelqu'un des choſes, où il
trouve du goût, c'eſt lui ravir ſa liber-
té, & le réduire à l'eſclavage. Ceux,
qui prétendent régler le goût & le plai-
ſir des autres ſur les leurs propres, ſe
conduiſent comme un enfant, qui a
un oiſeau à qui il dit: " mon pauvre oi-

ſeau

„ ſeau! tu coucheras avec moi dans mon „ lit; & tu ſeras traité tout comme „ moi, „ Là-deſſus l'enfant, en ſe couchant met l'oiſeau dans ſon ſein & le trouve, le lendemain matin, mort & étouffé par l'haleine & par la chaleur de ſon corps, au lieu que l'oiſeau n'auroit eu aucun mal, s'il avoit couché ſur le plancher, & dans un air frais. On peut voir par l'exemple même de ceux, qui veulent régler le goût des autres ſur le leur propre, combien leurs exhortations ſont mal-fondées; car un homme a ſouvent dans la vieilleſſe du degoût pour des choſes, qui lui ont fait plaiſir dans ſa jeuneſſe; & il trouve très-rebutantes des choſes, qui lui étoient très-agréables. Vouloir l'obliger à retourner à ſes plaiſirs paſſés, c'eſt vouloir le priver des plaiſirs préſens; car c'eſt ici le lieu de dire: autres tems, autres corps; autre eſprit, autres plaiſirs. Je prenois autrefois du plaiſir à la danſe, au jeu, à la compagnie & à diverſes autres choſes, pour leſquelles je n'ai plus préſentement aucun goût. Me faire un crime de cela, c'eſt me blâmer de ce que je ſuis devenu vieux.

Ce-

Cependant, bien peu de gens font attention à cette circonſtance; ce qui eſt cauſe, qu'on en entend, tous les jours, qui déclâment contre la maniére de vivre des autres, & qui, par amitié & par affection, exhortent leur prochain à ſuivre leur éxemple; ce qui ſouvent conſiſte à leur enlever toutes les choſes auxquelles ils prennent plaiſir; & cela revient à ce qu'un Poéte François a dit:

A force de m'aimer tu me rends miſérable.

Titius plaint Séjus, & le regarde comme un mandiant, parce qu'il va à pied, tandis qu'il pourroit ſe faire porter, ou rouler en caroſſe; & Séjus, de ſon côté plaint Titius, & le regarde comme un paralitique, parce qu'il ſe fait porter en chaiſe, dans le tems qu'il a encore les jambes bonnes. Pour moi je ne blâme ni l'un ni l'autre, parce que l'un trouve du plaiſir à ſe faire porter, & que l'autre en a à ſe ſervir de ſes jambes. Je ne blâme pas non plus une femme Moſcovite, qui prend plaiſir à être battuë de ſon Mari: au contraire je l'eſtime

time heureuſe, puiſqu'elle prend goût à un ſemblable régal. Le plaiſir a différens effets, par rappot au goût, comme une médecine, par rapport au corps. L'un aime la douceur, & l'autre aime l'aigre: l'un ſe plaît à l'harmonie, & l'autre à la diſſonance. Le Polonois ne trouve point le hareng bon, qu'il ne commence à corrompre. Un Anglois ne veut point de viande, à moins qu'*elle* ne ſoit à demi cruë. Diverſes perſonnes préférent le croaſſement des grénouilles au chant du roſſignol; & un certain Général Scythe trouvoit plus d'agrément dans le henniſſement des chevaux, que dans le ſon des clairons & des trompettes. Lorſqu'un homme obtient ce qui lui fait du plaiſir, il obtient ce qu'il y a de meilleur; car tout ce, qui eſt bon dans l'imagination d'une perſonne, eſt effectivement bon; comme tout ce, qui eſt mauvais dans l'imagination d'un autre, eſt effectivement mauvais; & un malade d'imagination eſt réellement malade. Comme un avantage imaginaire eſt réellement un avantage. Lorſque quelqu'un ſe réjouït d'un ſimple titre, je ne le félicite pas, par rapport

port à ſon titre; mais par rapport à ſa joie; & même, ſi une perſonne, après d' inſtantes ſollicitations, obtenoit du ſouverain, l' octroi, ou le privilége de porter ſur ſa tête, au lieu de chapeau, une jatte de porcelaine, & qu' elle y prît un véritable plaiſir, je ne ferois pas difficulté de l' en féliciter. Nous ne devons donc pas juger le goût des autres ſur le nôtre, ni dire qu' un plaiſir eſt contre nature, parce qu' il eſt contre notre propre nature. Nous ne devons pas cenſurer les inclinations des autres, parce qu' elles ſont oppoſées aux nôtres; nous devons plutôt appuyer un chacun dans ſa maniére de vivre, & l' encourager à ſuivre ſa nature. Ce n' eſt que contre les inclinations criminelles, & contre ces ſortes de plaiſirs, qui corrompent l' eſprit & le corps, qu' il faut prêcher; car un chacun doit renoncer à ſon goût par rapport à ces plaiſirs. Pour ce qui eſt du reſte, il vaut mieux, que chacun ſuive ſa nature; & nous devons regarder comme heureux celui, qui peut s' y conformer ſans gêne. Lorsque Diogéne étoit content d' habiter dans ſon tonneau, il y étoit auſſi commodément logé, que

Na-

Nabuchodonosor dans un superbe Palais. Quand un Lacedemonien trouve autant de goût dans une soupe de viande noire, qu'un Apicius dans les mêts les plus rares & les plus délicats, ont peut dire, qu'ils sont aussi-bien nourris l'un que l'autre; car la différence ne consiste pas dans le manger, mais dans le goût de ceux qui mangent. La satisfaction est cause, que tous les hommes sont également riches & également heureux; & que la prospérité & l'adversité; la pauvreté & les richesses, sont grandes, ou petites, suivant qu'un chacun sçait s'en accommoder.

EPI-

EPIGRAMME CXVI. DU LIVRE I.

Avertissement à Quintus, Auteur, dont les écrits ont été maltraités, par un injuste Censeur, dans un livre nouvellement imprimé.

Bilem jure movet censoris crisis acerba,
Inque hostem calamum stringere,
Quinte, cupis.
Non tibi sum belli dissuasor, suadeo tantum,
Ne subito nimium congrediare furens.
Expecta ut videas cursum sortemque libelli,
Iudicio populi forsitan ille cadat.
Prælia nempe fugit Dux prudens atque peritus,
Sanguine non fuso, qui superare potest.

J'ai

J'ai reçu votre défenſe, qu'un juſte reſſentiment vous a engagé à écrire, contre un cenſeur déraiſonnable, qui a emplové ſa plume, pour répandre ſon fiel ſur votre dernier ouvrage. Vous me priez de le lire avec ſoin, & d'en retrancher, ou d'y ajouter ce que je jugerai à propos. Je ne trouve pas qu'on en doive rien retrancher en particulier; mais je rejette tout l'ouvrage en général. Je ne blâme pas l écrit. Je voudrois ſeulement qu'il n'eut pas été compoſé, Je vous exhorte donc à ne le point publier, du moins pour un tems, jusqu'à ce qu'on ait appris ce que le monde penſe de la critique de votre adverſaire. Peut-être qu' elle tombera d'elle-même, & qu' elle ſera mépriſée par le public: au quel cas vous ſerez diſpenſé de recourir à la plume. Vous devez regarder un auſſi miſérable écrit, comme ces petits ruiſſeaux courans, qui font rage ſeulement lorsqu'on veut les arrêter. On ne ſçauroit mieux les affoiblir, qu'en leur donnant un libre cours, & en les laiſſant couler, jusqu'à ce qu'ils ſe deſſeichent.

La victoire la plus eſtimable eſt celle, qui s'obtient ſans combat. Si votre défence vient au jour, votre adverſaire regardera ſa critique, comme un ouvrage d'importance, & jugera que vous avez été bleſſé, puisque vous vous plaignez. Si au contraire vous le traitez avec mépris, & que vous gardiez le ſilence, il dira : peut-être que mes coups ne l'ont pas atteint. De cette maniére votre ſilence lui tiendra plus au coeur, que la plus vive apologie. Perſonne ne critique de propos délibéré & ſans ordre l'écrit d'un autre, que celui à qui les doigts demangent & qui ſe plaît à la diſpute. Mais ſi vous ne dites rien, & ſi vous abandonnez le jugement au public ſeul, vous tirerez cet avantage de votre ſilence, que votre ennemi, qui aime la diſpute, ne trouvera pas l'occaſion de ſe ſatisfaire ; & de plus il regardera les traits, qu'il vous a lancés, comme des traits de papier, qui n'ont fait qu'effleurer la peau. Une bonne affaire ſe défend par elle-même, & n'a point beſoin d'Advocats. L'apologie ne fait que donner lieu à des ſoupçons. Quand un Morchand me vante

ſes

ſes marchandiſes, je commence à douter de leur bonne qualité ; & quand mon débiteur me jure, qu' il eſt honnête-homme, je lui dédis le capital (a). Ce n' eſt que dans les affaires douteuſes, ou mauvaiſes, que les Advocats repliquent & dupliquent. Lorsqu' un procès eſt clair & juſte, celui qui en eſt chargé ſe référe ſeulement à ſa prémiére déduction, & finit par-là ſon plaidoyer. Laiſſez juger le public, qui eſt l'arbitre entre vous & votre adverſaire, quelque vive que pût être votre propre cauſe, dont vous ne pouvez pas être juge légitime. Imitez plutôt les Avocats, qui ont une bonne cauſe, ne faites pas à votre adverſaire l'honneur de lui repliquer. Contentez-vous de vous en ré-

(a) On appelle en Dannemarc *dédire un Capital*, ſignifier juridiquement à un débiteur, qu'il ait à rembourſer la ſomme, qu'on lui a prêtée à intérêt, ou rente. On ne prête guére dans ce Royaume que pour trois mois, ſauf à renouveller l'obligation au bout du terme ; & le créancier a le droit de retirer ſon capital, en avertiſſant dans un certain tems.

référer à votre écrit, que vous avez ſoumis au jugement du public. Il vous en reviendra deux avantages: prémiérement vous ferez voir une confiance dans la juſtice de votre cauſe, dont, par votre ſilence, vous donnerez à tout le monde une bonne idée: en ſecond lieu, votre ennemi verra, qu'on le mépriſe, & que ſon écrit ne mérite pas, qu'on y réponde. Si quelques perſonnes ſans jugement attribuent votre ſilence à une ſorte de crainte, en récompenſe les gens ſenſés l'interpréteront en bonne part, & le prendront pour une perfection, & comme un effet de votre modération. Vous ſerez même regardé comme ces ſages Généraux, que ni les railleries picquantes, ni les inſultes de l'ennemi, ne peuvent forcer à abandonner un poſte avantageux. Un certain Général défia une fois Cajus Marius qui commandoit l'Armée Romaine: " Etes-vous, lui „ dit-il, ce grand Marius? ſortez donc „ de vos Retranchemens. „ A quoi Marius répondit: " Etes-vous ce Général „ ſi renommé? forcez donc Marius à „ quitter ſon avantage.

Les

Les meilleurs écrits ſont les plus attaqués: perſonne ne s'éléve contre un méchant livre. Car comme la cenſure nait de l'envie, un Eraſme, un Grotius, un Scaliger trouvent plus de cenſeurs, qu' un mauvais Ecrivain. De chaque grain de ſemence, qu' ils jettent en terre, il en ſort un homme armé:

- - - Creſcit ſeges clypeata virorum.

Mais plus il s' éléve d' adverſaires, moins de bons Auteurs s'en inquiettent. On dit en proverbe: *Tyk Hud agter ey Loppe-bid* (a). Enfin - il en eſt d' eux, comme de l' homme, dont parle le voyage de Lilleput, qui fut attaqué par un Régiment entier de Naims, armés de lances & de javelots, & qui ne furent pas capables de troubler ſon ſommeil, parce qu' il lui ſembloit, qu' il fût plutôt attaqué par des puces, que par une troupe de gens armés.

(a) Une peau épaiſſe ne craint point la piqueure d' un pous.

Mettez-vous bien cela devant les yeux; & imaginez-vous, que l'aigre crititque de votre écrit eſt l'effet de la jalouſie: repréſentez-vous, que l'on tâche de noircir le beau, qu'on ne peut pas imiter: faites attention, que celui qui fait le plus de bruit, fait le moins de mal: ſongez que les chiens abboyent après la Lune, mais qu'ils ne la mordent jamais: réfléchiſſez que celui-là remporte la victoire, qui comme ces grands & nobles animaux, entendent abboyer les chiens ſans faire le moindre mouvement: Enfin penſez, que la colére & la vengeance ſont des marques d'un Eſprit foible & mal-fait.

- - - - - - - *Quippe minuti*
Semper & infirmi eſt animi exiguique voluptas
Ultio. - - - - - - - - - -

L'Empereur, Conſtantin le Grand, fut un jour averti, qu'on avoit inſulté ſa ſtatuë, & que le viſage en étoit tout défiguré. Mais, au lieu de penſer à en tirer vengeance, il dit à ceux, qui lui avoient fait ſe rapport, de regarder ſon vi-

viſage, qui n'étoit du tout point offenſé. Les Emphores de Lacédémone, quand on leur dit, que quelques Ambaſſadeurs de Claſſoméne, avoient, par *inſulte*, repandu de l'ordure ſur les bancs, *où* ils s'aſſeyoient pour juger, ſe contentèrent de faire annoncer à cri public, qu'il étoit permis aux Claſſoméniens d'être impolis. Arceſilaus fut une fois *inſulté* par un Poéte; mais au lieu de *lui* répondre, il le mena dans une place publique, où tout le monde pût entendre les injures, que ce Poéte lui diſoit. Si votre écrit eſt bon, il ſe défendra par lui-même; & s'il eſt mauvais, il n'y a point d'apologie, qui puiſſe le rendre bon; car l'apologie d'un mauvais ouvrage n'eſt autre choſe, qu'un vernis, qui s'efface, & qui cache pour quelque tems les défauts de la piéce, mais qui ne la rend pas meilleure.

J'ai eu, en particulier, de grands aſſauts à ſoutenir, par rapport à mes meilleurs écrits; & j'ai, ci-devant, combattu avec force contre mes cenſeurs: Mais comme l'expérience m'a appris, que la plupart des adverſaires étoient

désarmés par le ſilence ; je n'ai plus rien dit, & j'ai laiſſé le public juger de mes ouvrages. Faites de même, & ne donnez pas lieu à votre adverſaire de ſatisfaire ſa paſſion. Il attend une apologie ; & peut être at-il déja fait proviſion de matériaux pour une réplique : repréſentez-vous combien il ſera démonté, quand il verra, que la guerre, pour laquelle il a fait de grands préparatifs, ſera finie, Il lui arrivera, comme à cet homme, qui avoit fait proviſion de chaux, de pierres, & de ſoliveaux pour un bâtiment ; mais qui à la fin s'appercevant, que le fond ſur lequel il vouloit bâtir, ne lui appartenoit pas, fut reduit à regretter ſes frais & à dire : *Oleum & operam perdidi.*

On regarde comme une bravoure, de rompre en viſiére à ſon ennemi ; mais il y a un véritable courage à le mépriſer. Socrate reçut un jour un ſoufflet, dans la ruë ; &, au lieu de le rendre, il fit écrire ce mot ſur ſon front *N. N. fecit.* Un brave guérier, de nos jours, fut dans une aſſemblée traité de poltron : voici de quelle maniére il s'en vangea.

Il

Il demanda à tous ceux, qui étoient préſens, s'ils croyoient qu'il avoit mérité un pareil titre; & comme un chacun rendit témoignage de ſa bravoure, celui, qui l'avoit inſulté, ſe retira confus, & beaucoup plus que s'il avoit été bien battu; de ſorte que le ſang froid de cette conduite eut le même effet, que celui de Socrate: *Quid ſi Aſinus me calcitret?*

On ne ſe brouille pas avec les hommes célébres, par haine, mais par ambition, àfin que des Naims ayent l'honneur de combattre contre des Géans. Le conſeil que j'ai à vous donner eſt donc, que ſi enfin vous voulez abſolument répondre à cette dure cenſure, votre réponſe ſoit telle: " Comme N. N. a, de-
„ puis peu, cherché par une vive criti-
„ que à noircir mon écrit, je prie le Lec-
„ teur de vouloir conférer l'écrit avec la
„ critique, pour pouvoir juger qui de
„ nous deux a raiſon.

(O)

EPIGRAMME CXVII.
DU LIVRE I.

Vir bonus exercet virtutem, quæ ſine fructu eſt,
Heros hanc ſequitur, ſi ſibi noxia erit.

L'Exercie de la vertu & des bonnes actions vient de différentes ſources. La plupart des gens pratiquent la vertu en vuë de la recompenſe, & par la méritent plutôt le nom de ſages de ce monde, que d'honnêtes gens. Je dis la plupart des gens; parce que je ne veux pas aller ſi loin que quelques Moraliſtes, qui attribuent à l'amour propre, ou à l'ambition toutes les vertus, qui s'éxercent ſur la terre. J'aime mieux dire, que la plupart dans pareil cas font de bonnes actions, ſi du moins on peut appeller bonnes actions celles, qui viennent d'amour propre, ou d'ambition. Prêter de l'argent à des perſonnes, qui en ont beſoin, eſt une bonne acti-

on

on, lorsqu'on s'y porte ſans intérêt; ſi on ſtipule quelque ſervice, cela devient un négoce: & ſi on éxige de groſſes rentes, cela devient une uſure. C'eſt dans cette vuë que Pline dit, que ces ſortes de gens ne donnent rien; qu'on peut les regarder comme des gens, qui enlevent quelque choſe aux autres; & que même ils cherchent à acquérir par l'avarice la réputation d'être liberaux: *Hos ego non donare puto, ſed viſcatis muneribus aliena corripere: famam liberalitatis avaritiâ petunt.* Rendre ſervice; à ſon prochain, & travailler pour le bien public, ce ſont des vertus, lorſque je m'y porte uniquement par amour pour mes concitoyens, ou pour ma patrie; mais ſi je le fais, dans la vuë d'acquérir de la loüange, cela s'appelle ambition; & ſi je viſe à acquérir du pouvoir, de l'autorité, ou de l'élévation, cela devient un orgeuil ſubtil & vicieux.

On pratique donc les vertus dans différentes vuës. Si ces vertus ſont véritables ou fauſſes, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé à juger; puisque tous les hommes, &

& ceux mêmes, qui ſe propoſent le plus leur intérêt particulier & les honneurs temporels, prétendent ne pratiquer les vertus, que parce qu'elles ſont des vertus. La plupart des hommes ſont masqués, & comme les Comédiens, prennent une figure étrangére, tant que la comédie dure. Lorsque leur rolle eſt fini, & qu'ils ôtent le masque, on commence alors à connoître ſi c'etoit un jeu ou quelque choſe de ſérieux. *Ainſi*, tant qu'un homme ſoutient un caractére vertueux, il eſt dangéreux de juger; & nous devons bien nous garder de ne pas confondre la dévotion avec l'hypocriſie; l'amitié avec la diſſimulation; l'honneur avec l'ambition, &c.; car quoique une expérience journaliére nous faſſe remarquer, que quantité de perſonnes, ſous le masque de la dévotion, de l'honneur & de l'amitié, cherchent leur propre intérêt & les honneurs du ſiécle, on ne doit pas pour cela ſoupçonner de fauſſeté toute pratique de vertus & de bonnes actions. Nous devons donner à un Socrate la gloire d'être un homme judicieux, à un Caton celle d'être un honnête-homme, & à

un

un Lélius celle d' être un véritable ami, puisque, durant toute leur vie, ils ont ſoutenu ces louables caractéres. La ſeule régle, que l'on peut donner, dans cette rencontre, c' eſt que, comme on a été ſouvent trompé par l' apparence des vertus & des bonnes actions, on ne doit pas y avoir trop de confiance. Du reſte il ne faut pas meſurer tout le monde à la même aune, ni prendre tous les hommes pour des Comédiens, ni prétendre que toutes les vertus viennent d' une ſource corrompuë; ce ſeroit une miſanthropie outrée. Certains Ecrivains, & ſur-tout un Auteur de nos jours, ſe ſont acquis peu d' honneur en portant un pareil jugement.

Cet Auteur eſt celui qui a écrit un livre ſous ce titre: *De la fauſſeté des vertus humaines.* Il y prétend, que toutes les vertus ſont intéreſſées, & il les déri-ve de ſources corrompuës; de ſorte que l' humilité s' exerceroit par orgueil; l' amitié par intérêt, &c; mais on peut dire, que ſi ces théſes étoient véritables, elles ne ſeroient cependant pas fort édifiantes, puiſqu' elle ne ſerviroient, qu'

à ex-

à exciter la méſintelligence, & à donner une défiance de tout le monde. Ce qu' il y a de plus facheux, c' eſt que ces thèſes ſont auſſi peu fondées que ſcandaleuſes. C' eſt ce qu' on peut prouver en éxaminant chaque ſection en particulier; mais la briéveté, que je me ſuis propoſée ne me permet pas de le faire. Je me contenterai ſeulement de rapporter, en peu de mots, ce que l' Auteur en queſtion juge de la prudence. Il paroît vouloir déconseiller cette vertu aux hommes, ſous prétexte qu' elle ne leur eſt d' aucune utilité, parce que la fortune & les accidens ſe confondent ſouvent avec les affaires projettées le plus prudemment, ce qui eſt faux; car ſi l' on éxamine l' iſſuë d' une choſe prévuë, on trouvera, que la derniére entraine ordinairement dix fois plus de malheur après elle; & que ſi l' on peut citer un éxemple du peu de ſuccès d' une choſe prévuë, on peut en revanche en produire dix du mauvais ſuccès d' une choſe, qu' on a negligé de prévoir. Il penſe que c' eſt aſſez de terminer toutes ſes actions par les vertus Chrétiennes, qui dit-il, ſont les ſeules déſintereſſées &

pu-

pures. Les Régles que l'on doit obſerver, dans ces circumſtances, ſont : (1). Qu'il ne faut pas ſe défier de toutes les bonnes actions: (2). Que quoiqu'on puiſſe avoir ſujet de ſe défier de la pratique de certaines vertus on doit pourtant loüer les bonnes actions. Ainſi, lorſqu'un homme conſacre une partie de ſes biens pour l'utilité publique, il oblige chaque membre de la ſociété civile; & le public ne peut ſe diſpenſer de regarder cette action comme vertueuſe, ſans éxaminer le motif dont elle part.

Je poſe en fait, qu'il peut ſe trouver des hommes, quoiqu'en petit nombre, qui pratiquent la vertu, ſans aucune vuë d'intérêt, ni de récompenſe. Ceux qui font de bonnes actions uniquement, parce qu'ils regardent que c'eſt un devoir, & qui pratiquent la vertu ſeulement pour la vertu en elle-même, ce ſont-là ceux, qu'on peut appeller des hommes excellens. L'hiſtoire nous donne divers éxemples de pareils hommes. On peut auſſi ranger dans cette claſſe, & honorer du même titre ceux, qui ſe diſtinguent dans la pratique de la ver-

tu, uniquement dans la vuë d'acquérir un ſimple nom & la réputation d'hommes vertueux, pourvu qu'ils ne ſe propoſent aucun autre mauvais but; car quoique cette eſpéce de vertu ne paroiſſe pas entiérement désintéreſſée, il ne faut pourtant pas chicaner trop là-deſſus: on rangera pareillement dans la même claſſe ceux, qui pratiquent la vertu, dans la vuë de la récompenſe de l'autre vie, à moins qu'avec quelques perſonnes préſomptueuſes, on ne veuille tenir toutes les vertus Chrétiennes intéreſſées, parce qu'elles ſont fondées ſur l'eſperance de pareilles récompenſes. On raconte qu'une certaine femme fanatique couroit dans les ruës, tenant d'une main un tiſon allumé & de l'autre un baſſin plein d'eau; & que lorsqu'on lui demanda ce que cela ſignifioit, elle dit, que avec ce tiſon elle vouloit mettre le feu au Ciel, & avec l'eau éteindre le feu de l'enfer, àfin que les hommes puſſent éxercer des vertus désintéreſſees, & avoir horreur du péché, indépendamment des récompenſes & de la crainte. Mais on peut dire, que c'étoit-là une imagination fanatique; & que

ceux qui raiſonnent comme cette femme, rafinent trop ; car on doit regarder comme de véritables vertus, & comme de bonnes actions, toutes celles qui ne ſont point fondées ſur des avantages temporels, & ſur un honneur frivole.

Mais comme on peut appeller un excellent homme celui, qui pratique la vertus, ſans ces vuës intéreſſées, on peut appeller un Héros celui, qui marche dans le chemin de la vertu, quoiqu'il en ſouffre du dommage & de la peine. Si ceux de la claſſe précédente ſon en petit nombre, ceux de celle-ci ſont extrêmement rares. On trouve dans les Hiſtoires Profanes un ou deux hommes, qui, pour confeſſer la vérité, ont ſacrifié leur liberté & leur vie ; & on en trouve davantage dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Les prémiers Martyrs de l'Egliſe en fourniſſent des preuves remarquables. Quelques-uns prétendent, qu'on ne trouve des éxemples d'un pareil Héroïſme, que dans les Martyrs Chrétiens ; mais on va peut-être trop loin en cela. Un Socrate, un Caton, un Phocion, &c. peuvent auſſi ſervir

de preuve de cette vertu héroïque. Je ſçais bien, que quantité de perſonnes attribuënt à l'orgueil & à l'amour propre toutes les vertus, que les anciens Philoſophes ont pratiquées ; mais ces mêmes perſonnes ne prennent pas garde, qu'elles s'expoſent par-là à de terribles objections ; car ſi quelqu'un, ſans aucune preuve, & uniquement par ſoupçon, attribuë ambition & à orgueil à les vertus de Socrate, ſa modération & ſa patience, un autre pourra donner une pareille interprétation aux vertus des Martyrs Chrétiens ; & même aux vertus de celui, qui l'aura le moins mérité.

Les hommes ne peuvent, ni ne doivent juger, que ſur ce qu'ils voient, comme un juge ne peut aſſeoir ſa ſentence, que ſur des preuves, ou des actes clairs. Quelque ſuſpecte que puiſſe être une perſonne accuſée, on ne peut s'empêcher de la déclarer libre, lorsque les accuſations ſe trouvent dénuées des preuves. Tout homme par conſéquent, qui pratique la vertu, & qui fait de bonnes actions à ſon dommage doit être regar-

dé

dé comme un Héros, & même à beaucoup plus juste titre, qu' un Aléxandre, & qu' un Céſar, qui ſacrifioient le genre humain, pour leur aggrandiſſement; au lieu que celui-là ſe ſacrifie lui même, pour la conſervation du genre humain.

Cette vertu héroïque doit pourtant ſe pratiquer avec prudence; car non ſeulement elle pourroit, en quelque manière, perdre ſon mérite; mais encore dégénérer en vice. Si, par éxemple, un homme utile & vertueux ſe ſacrifie pour la conſervation d' un fainéant, qui eſt un fardeau inutile ſur la terre, ce n' eſt plus une vertu mais une folie; & même l' envie de rendre ſervice, portée à l' excès, & qui d' ailleurs pourroit paſſer pour une choſe héroïque, peut quelquefois devenir un crime, comme quand un homme, par amitié, offre de ſe battre en duel pour ſon Ami; c' eſt-à-dire expoſe au hazard ſa vie & ſon ame, à moins qu' on ne veuille dire, que c' eſt une vertu héroïque de ſe donner au diable, pour l' amour de ſon prochain. Du reſte c' eſt le ſupréme degré

de la vertu, de faire de bonnes actions, lorsqu'on ſçait qu'on en recevra du dommage; car comme ceux, qui pratiquent la vertu, ſans ſe propoſer le moindre avantage, peuvent être appellés honnêtes-gens, ceux-ci peuvent être regardés comme de grands Héros.

EPI-

EPIGRAMME CXLVI.
DU LIVRE I.

A Marcellus.

Hoſtes ne facias, magis eſt, Marcelle, timendum,
Quam ſtudeas ſocios conciliare tibi.
Nam proclivius eſt illis perſæpe nocere,
Quàm ſemel eſt iſtis auxilio eſſe tibi.

C'eſt une choſe néceſſaire à l'homme, de travailler à ſe procurer des Amis; mais il eſt encore plus néceſſaire qu'il ſe réconcilie avec ſes ennemis; car comme la haine eſt une paſſion plus forte & plus prompte que l'amitié, un ennemi, par conſéquent, peut faire plus de mal, que dix Amis ne peuvent faire de bien. C'eſt ce qui a donné lieu à ce proverbe: *Een Fiende er formeget, og* 100. *Venner ere ey nok*

nok (a). En effet, un homme qui me veut du mal, peut en un jour renverſer ma maiſon, que ceux, qui me veulent du bien, ne retabliront pas dans une année entiére, puisque ce, qui ſe détruit en peu de tems, ne peut ſe rétablir qu'à la longue; & qu'une tache peut ſe faire tout d'un coup, mais ne paſſe pas ſi aiſément. Outre cela une véritable amitie eſt plus rare, qu'une haine ſerieuſe. Un Damon & un Pythias, un Scipion & un Lélius ſont des Phénix dans le monde. Ce ſont des cignes noirs, & les exemples des amis veritables & conſtans ne feroient pas un fort gros livre. On trouve bien des Amis, qui, dans une ſituation délicate, chancellent, ou tournent le dos; &, comme l'on dit; *Amicus certus in re incerta cernitur:* outre qu'il y a des amitiés feintes, dont l'hiſtoire & l'expérience journaliére nous donnent un nombre infini d'exemples. Au contraire, la haine & l'inimitié ſont ſérieuſes & conſtantes; de ſorte que, quand un ennemi ne fait pas de mal, c'eſt

(a) Un Ennemi eſt trop; & 100. Amis ne ſont pas aſſez.

eſt ſeulement, parce qu'il manque de pouvoir & non de volonté. Il eſt désagréable de vivre ſans amis; mais il n'y a point de ſureté, & il dangereux d'avoir des ennemis. Lorsque mon ami meurt, j'en ſuis affligé, je le regrette; mais lorsque mon ennemi meurt, ou qu'il ſe reconcilie avec moi, je ſuis délivré d'un péril, qui me menaçoit. La plupart de mes amis ſont faits de façon, qu'il ne peuvent me faire, ni mal, ni bien; mais les moindres & les plus petits ennemis peuvent faire du mal; & comme l'on dit communément: *Ad nocendum omnes ſumus potentes.* Ceux-là ſe trompent donc groſſiérement, qui comptent trop ſur leurs amis, & qui diſent: Si nous avons quelques ennemis, nous avons en revanche beaucoup d'amis. Il y auroit bien plus de ſureté, ſi l'on pouvoit dire: " nous n' avons pas d'amis, mais nous n' avons pas non plus d'ennemis. Ainſi il y a plus d'avantage à ſe reconcilier avec un petit ennemi, qu'à acquérir un puiſſant ami; car quelque petit que ſoit un ennemi, il eſt cependant capable de nous nuire. Outre cela, nous ne devons pas regarder ce

eſt; mais réfléchir à ce qu'il peut devenir. Une expérience journaliére prouve, que quantité de perſonnes de l'inimitié desquelles nous ne faiſions pas de cas, nous ſont devenuës redoutables, dans certaines circonſtances. On dit en proverbe: *Slagen Fiende er ikke overvunden* (a); car comme on trouve ſouvent dans nos anciennes fables, qu'un chat s'eſt changé en un Chevalier; & qu'un Cendrillon eſt devenu le gendre d'un Prince, nous voyons tous les jours de grandes métamorphoſes très-réelles. Je conſeille donc à un chacun de regarder la moindre perſonne, comme pouvant devenir avec le tems dangereuſe. J'ai éprouvé moi-même combien ce conſeil eſt néceſſaire. J'ai mépriſé quelques-uns de mes ennemis, que je regardois comme incapables de me faire du mal. Ils ſont dans la ſuite devenus plus puiſſans que moi, & m'ont cauſé bien des amertumes. Cela m'a fait donner d'une extrémité dans l'autre. Ma précaution va préſentement ſi loin, que je ſuis ten-

(a) Un ennemi battu n'eſt pas toujours vaincu

tenté d'oter le chapeau, pour ſaluer tout cheval que je rencontre; car je me ſouviens d'avoir lu dans des Hiſtoires anciennes, qu'un Cheval fut ſur le point de devenir Conſul. Cette crainte peut être trop grande; mais lorsqu'on s'eſt une fois brûlé, tout ce qui étincelle ſemble être du feu. Quand on a été jetté par terre par une cavale, on craint de monter ſur une vache; & lorsqu'on s'eſt heurté la tête à une porte trop baſſe; on ſe courbe comme les oies, lorsqu'on paſſe par une porte élevée.

Mais s'il n'eſt pas poſſible de porter un ennemi à l'accommodement, il faut du moins travailler, pour que l'inimitié ne s'augmente pas par de nouvelles circonſtances. Par-là je fais en ſorte, que ſi mon ennemi n'eſt pas entiérement désarmé, cependant ſa vengeance en ſera moindre, ſi je viens à tomber entre ſes mains. Il ne faut pas néanmoins aller dans ce cas auſſi loin, qu'un certain Lord Anglois, dont Seldénus, dans ſes propos de Table (*Table Talk*) raconte l'hiſtoire, qui ſuit: " Ce Lord, „ exhorté un jour par ſon Confeſſeur, à

„ remplir ſes devoirs, & entre autres à „ ménager ſes ennemis, àfin d'en re- „ cevoir un meilleur traitement, s'il „ venoit à tomber entre leurs mains, „ répondit; qu'il avoit toujours fait at- „ tention à cela, même à l'égard du „ Diable; & *j'eſpére*, dit-il, *que ſon Ex-* „ *cellence le démon, me traitera avec une* „ *certaine diſcrétion, ſi je tombe en ſa puis-* „ *ſance.* „ C'étoit pouſſer trop loin u- ne morale utile; ce que le vénérable Confeſſeur lui remontra avec raiſon, en lui repréſentant, que ce précepte ne pouvoit avoir lieu que d'un homme à l'autre. Du reſte, on peut dire, que l'avertiſſement eſt utile; que des per- ſonnes ſenſées y ont fait attention, & s'en ſont bien trouvées. Socrate, ayant un jour entendu loüer Cléoméne, de ce qu'il avoit dit, qu'il étoit du devoir d'un Souverain de faire du bien à ſes amis, & du mal à ſes ennemis, répondit: „ Il „ vaudroit mieux, que Cléoméne eût „ enſeigné, qu'on doit faire du bien à „ ſes amis, & chercher à ſe raccommo- „ der avec ſes ennemis, car on peut, „ par l'honnêteté & par la patience, dés- „ armer ſes plus grands adverſaires. Le

„ grand

„ grand Périclés fut, dans une rencon-
„ tre, mal-traité par un Bourgeois, qui
continua ſes inſultes & ſes imprécati-
„ ons juſqu'au ſoir, que Périclés ordon-
„ na, qu'on lui apportât de la lumiére
parce qu'il faiſoit nuit. Chryſippe, ſe
voyant injurié par un homme infame,
ſe contenta de dire: „ Je fais cas de vo-
„ tre conduite, puiſque vous ne faites
„ que ce qui convient à votre caracté-
„ re. „ Faites du bien à votre ami,
diſoit le ſage Cléobule, àfin d'aug-
menter ſon amitié; & faites-en auſſi a
votre ennemi, àfin de diminuer ſa hai-
ne: un Guerrier ſenſé cherche à oter la
vie à ſon ennemi; mais il tâche en mê-
me tems de faire connoître, que c'eſt
le devoir de ſa charge & non aucune
haine perſonelle, qui le porte à cela. Il
arrive de-là, que s'il tombe entre les
mains des ennemis, il n'eſt pas traité
en meurtrier, mais en priſonnier de
guerre, qui a rempli ſon devoir. Au
contraire, on a vu des villes aſſiégées
être détruites, & leurs habitans armés
paſſés au fil de l'épée, juſqu'aux fem-
mes & aux enfans, parceque, durant
le ſiége, ils avoient inſulté & aigri l'en-
nemi,

nemi, qui autrement ſe ſeroit contenté de la priſe de la ville, ſi la garniſon s'étoit ſeulement ſervie des armes & non de la langue Plutarque fait, à ce ſujet, une belle remarque, par rapport à un certain Euthymus, à qui l'ennemi auroit ſauvé la vie, s'il n'avoit fait uſage que de ſon épée, & non de ſa bouche; car la ſatire, qu'il avoit faite ſur les Corinthiens, qu'il avoit appellés femmes : Κορίνθιαι γυναῖκες, lui coûta la vie.

On voit, que cette régle n'eſt nulle part moins obſervée, que dans le barreau, où une partie ne ſe contente pas communément de défendre ſa cauſe, mais inſulte encore ſa partie adverſe, & en vient à des perſonalités, qui gâtent ſouvent une bonne cauſe, & font que ſon adverſaire, qui n'étoit ennemi, que par rapport au procès, devient ennemi perſonel. Si Ciceron s'étoit borné à défendre ſa propre cauſe & celle de la République, contre Antoine; s'il n'avoit pas rempli ſa harangue de choſes perſonelles, & manifeſté, d'une maniére infamante, les vices de cet homme,

me, ſa mort eût été peut-être moins, tragique. On peut dire la même choſe d'une infinité d'autres perſonnes, qui ont aigri leurs ennemis, & les ont traités, dans leur adverſité & dans leur abattement, avec le dernier mépris, ſans faire réfléxion, qu'une ſeule conjoncture peut leur ôter le pouvoir des mains, & le mettre entre celles de leurs ennemis. L'exemple de Cicéron eſt fort propre pour appuyer cette thèſe. On le voit mépriſer la foibleſſe de ſes ennemis: on voit ces mêmes ennemis s'éléver, tout d'un coup, au-deſſus de lui; on le voit plein de confiance dans le grand nombre de ſes amis: on voit combien il y fut trompé; de ſorte que l'amitié de tant de grands Seigeurs, dont il s'étoit fortifié, ne put pas le garentir des effets de la haine d'un ſeul homme.

Epi-

EPIGRAMME CLXI.
DU LIVRE I.

Affectata viri gravitas eſt corporis ingens
Arcanum mentis, quo tegitur vitium.

On dit que l'Empereur Charles V. avoit fait cette remarque, par rapport à trois peuples de l'Europe, ſçavoir les François, les Eſpagnols & les Italiens: „ Les François ſemblent être fous, & ſont cependant ſages; les Eſpagnols paroiſſent ſages, & ſont fous; les Italiens paroiſſent ſages, & ſont effectivement ſages. „ Je laiſſe cette critique pour ce qu'elle eſt, ſans néanmoins vouloir y ſouſcrire, ſurtout pour ce qui regarde les Eſpagnols, quoique je ne puiſſe pas nier, qu'il ne ſe trouve parmi eux quantité de fous, & même d'autant plus fous, que leur gravité affectée les fait paroître ſages. On a quelquefois de la conſidération pour des

des gens de cette eſpéce parce que leur extérieur fait faire un *qui pro quo*. On prend un bouffon pour un Caton, parce qu'il a une mine de Caton, & parce que ſa folie eſt cachée ſous l'apparence de la ſageſſe; mais quand on arrache le maſque, & qu'on éxamine avec ſoin la perſonne, lorsqu'on ne s'en rapporte pas à la barbe du perſonnage, mais à ſes actions, la grande eſtime, que l'on avoit conçuë pour lui, ſe change dans le dernier mépris; de ſorte que la folie, qui eſt par elle-même riſible, le devient encore davantage, parce qu'elle ſe montre ſous l'apparence de la gravité & de la ſageſſe. Y a-t-il un ſpectacle plus divertiſſant, que de voir un ſinge avec la robbe d'un Conſeiller? la ſcène a beaucoup plus d'effet, que s'il ſe faiſoit voir ſous ſa figure naturelle. Un Arlequin de profeſſion ne me divertit pas beaucoup, parce qu'il repréſente ſouvent un perſonnage tout autre que ce qu'il eſt; car les ſpectateurs qui ſe laiſſent tromper, méritent plutôt d'être ſifflés, que les perſonnages, qui, par leur farce, leur apprêtent à rire. Je me divertis dix fois davantage, en voyant

yant un jeune Portugais, avec des lunettes ſur le nez dans les ruës, parce que je vois en lui un jeune-homme, qui joüe le rolle d'un Vieillard; ce qui eſt la même choſe, que de voir un ſinge en robbe de Docteur. Ce doit être pour cette raiſon, qu'on donne ordinairement à Polichinel un rabat au tour du cou, ou bien un chapeau de Cardinal ſur la tête, afin que le perſonnage puiſſe paroître plus riſible avec ces marques reſpectables. Lorsque cette gravité affectée ne s'accorde pas avec le perſonnage, ce n'eſt plus un ornement; mais une choſe, qui apprête à rire, & c'eſt comme ſi un enfant prénoit les habits d'un homme fait, ou comme ſi un paysan mettoit un lez de drap d'or à un habit de bure.

Je tombe d'accord, qu'une perſonne, par le moyen d'une gravité affectée, peut pour un tems acquérir la reputation d'honnête-homme, de la même maniére qu'un manant par le moyen d'un habit brodé en or, peut paſſer pour homme riche, & qu'un ſot par le moyen de ſon ſilence ſe fera regarder, comme

un

un philoſophe, ou comme un politique. Ce fut par ſon ſilence, qu'un certain greffier s'attira la réputation d'être un grand politique. Sa conduite myſtérieuſe alloit ſi loin, qu'il prenoit pour un crime de dire ſi quelque membre du conſeil de la Ville avoit touſſé, ou éternué, tandis que le conſeil tenoit, & qu'il tomba en défaillance, quand il apprit, qu'on ſçavoit dans la ville, qu'un *Bourg*-meſtre avoit à la maiſon de ville répandu de l'encre ſur ſa robbe. De telles reſerves, qui viennent de folie, ou d'ignorance, portent ſouvent le nom de ſageſſe, de pénétration & de précaution politique, ſur-tout lorsqu'elles ſont accompagnées d'une mine grave. pluſieurs ont auſſi acquis par un ſilence myſtérieux le nom de ſçavans. Dans la *Vie* de Moliére, il eſt parlé d'un Frére Lay, d'un ordre mandiant, qui ſe trouva un jour dans un batteau ſur la Seine, & ou etoit Moliére avec toute ſa troupe. Sur la route, il s'éléva une diſpute entre ces Acteurs, gens qui avoient tous bien étudié. Le Moine pendant ce tems-là ſe tenoit tranquille, d'un air grave. Les Acteurs au milieu de

la diſpute s'addreſſérent quelquefois à lui, pour lui demander ſa décision. Mais il demeura toujours muet, ſe contentant ſeulement de faire par quelques ſignes, ou par quelques rides au front, comme s'il approuvoit, ou condamnoit ce qui lui étoit demandé. Cette gravité affectée augmenta la haute idée, que l'on avoit conçuë de lui; & on le regarda comme un grand l'hiloſophe, qui dédagnoit de diſcourir avec des demi-ſçavans. Cette ſcène dura jusqu'à ce qu'il falût mettre pied à terre. On connut à la béſace, que le Moine mit ſur ſon dos, qu'il n'étoit qu'un Frére Lay, ſorte de religieux, qui, dans les cloîtres, ſont comme les ſerviteurs des Péres; & la vénération, que nos Comédiens avoient conçuë pour lui, ſe changea en riſée. Je puis m'apporter moi-même ici en éxemple. Je liſois aſſiduëment, dans ma jeuneſſe, les gazettes; & cela me donnoit, parmi le commun peuple, l'air d'un grand politique. Dans la ſuite je laiſſai cette lecture, pour m'appliquer à d'autres études, que je trouvois plus ſolides. Après avoir ainſi ceſſé durant quelques années de lire les nou-

velles publiques, de sorte que j'ignorois des choses, dont les autres sçavoient jusqu'aux moindres circonstances, il arriva une fois, qu'un certain Bourgeois, qui s'imaginoit que j'étois toujours aussi grand politique qu'auparavant, s'approcha de moi, dans un caffe, & me demanda ce que je pensois d'un certain article de la Pragmatique Sanction. La matiére m'étoit absolu-inconnue; mais comme je ne voulus pas découvrir mon ignorance, je ne répondis à la question, qui m'étoit faite, que par un air serieux; de sorte que la haute idée, que ce bourgeois avoit de mon habilete dans les affaires d'état, en fut augmentée; & il me prit, ou pour un homme reserve, qui ne vouloit pas donner sa pensee à connoitre, ou pour une personne, qui dédaignoit de discourir avec un simple Bourgeois sur les affaires d'état.

On voit par-là qu'un homme, à la faveur d'une gravité affectee, d'une mine de Caton, & d'un habilement respectable, peut acquérir le nom de sçavant, & se rendre recommandable par-

mi le peuple, qui s'en tient ſeulement à l'écorce, & ne va point plus avant; mais pour ceux, qui approfondiſſent un peu plus les choſes, il en devient d'autant plus riſible, que ſa ſottiſe ſe préſente ſous un aſpect vénérable. Pline raconte, que Régulus ſe frottoit ordinairement les yeux avec une certaine huile, àfin que l'on crût, qu'il avoit les yeux échauffés par une lecture continuelle; mais autant il s'attiroit d'eſtime par-là auprès du peuple, qui attribuoit cela à ſes lectures, autant il s'attiroit de mépris de Pline & des autres perſonnes, qui le connoiſſoient à fond. Lorſqu'un Arlequin prend un habit bigarré & s'affuble d'une queuë de rénard, je vois que c'eſt un fou; mais s'il ſe preſente ſous l'habit d'un Philoſophe, je vois que c'eſt un archi-fou. Voir un jeune-homme la tête baiſſée & les lunettes ſur le nez, c'eſt un ſpectacle auſſi riſible, que de voir un vieillard à cheveux blancs monté ſur un manche à balai, ou jouer à la toupie ſur le marché.

Ludere par impar, equitare in arundine longa.

Le

Le bonnet d'un fou eſt, dit-on, moins riſible ſur la tête d'un fou. Une gravité affectée, qui cache les défauts de l'eſprit, ne peut pas mieux être comparée qu'à une monnoie de cuivre frottée d'argent-vif, & qui paſſe pour monnoie d'argent, juſqu'à ce qu'on en faſſe l'épreuve. Mais imitons les orfévres, qui ne reçoivent point de métal, qu'ils ne l'éprouvent à la pierre de touche. Ne jugeons point ſur les apparences extérieures; & ſuſpendons notre jugement, juſqu'à ce que nous nous appercevions, que la matiére répond à la forme. Conformons-nous à la conduite de cet homme ſage, qui quand on lui montroit une perſonne en habit de Philoſophe, avec une longue barbe, diſoit: qu'il voioit ſeulement une barbe. On peut relier les avantures de l'Eſpiégle avec une couverture de vélours: le livre ſera cependant toujours le même; & il ſera encore plus riſible, parce qu'il fera voir une couverture ridicule; & que la relieure ne conviendra pas au livre. C'eſt ce que veut dire le proverbe: *Klæder man Aſnet i en Löve-hud, ſaa forraader*

des det dog af örene (a). On n'eſt jamais mieux paré, que lorsqu' on eſt moins ajuſté comme une femme n' a jamais une meilleure odeur, que lorsqu' elle ne ſent rien. St. Grégoire de Naziance rapporte une fable, qu' il diſoit avoir apriſe d' un homme de bon ſens: " les oiſeaux, „ dit-il, diſputérent un jour enſemble „ à qui ſeroit Roi entre eux. Chacun „ ſe trouva au lieu de l' élection, dans „ la plus belle parure, qu' il put ſe procurer. L' Aigle ſeul s' y rendit dans „ ſon ajuſtement ordinaire; & comme „ il parut le plus beau, parce qu' il étoit „ le moins ajuſté, il fut élu unanimement pour Roi. „ C' eſt par cette raiſon, que les connoiſſeurs rejettent les écrits d' un ſtyle ampoullé, & qui comme l' on dit, ſentent trop l' huile & la lampe.

Les actes les plus vénérables, dans ce monde, ſont ſouvent les plus riſibles, quand on les regarde d' un oeil de Philoſophe. Qu' eſt-ce qui a un plus grand air

(a) Si on couvre on Ane de la peau d' un Lion, on le connoîtra toujours aux oreilles.

air de Majeſté, qu'un aſſemblée des Plenipotentiaires des divers états? on voit les Royaumes & les Républiques demander avec inſtance un congrès. On emploie une année entiére à en faire les preparatifs. On fait trouver au lieu de l'aſſemblée les perſonnages les plus habiles. On croiroit à cette apparence exterieure, que l'on va travailler à donner une autre forme au monde, ou à reformer tout le genre humain. Mais on y traite ſouvent d'affaires, que le commun peuple regarde au deſſous de lui. On y diſpute, pour ſçavoir lequel des Ambaſſadeurs fera la prémiére viſite: combien de pas l'un d'eux fera pour recevoir l'autre: ſi les titres ſont écrits en lettres capitales, ou non: ſi les lettres de créance ſont en parchemin ou en papier, & autres choſes ſemblables. On diſpute même avec tant de force & avec tant de feu, que quantité de congrès ont été rompus par-là, & les principales affaires ont échouë. Lorsque Diogéne remarquoit, qu'on traitoit à Athénes des bagatelles avec gravité, il rouloit ſon tonneau dans les ruës, pour don-

ner à connoître l'idée qu'il avoit du travail de ſes concitoyens.

On a ſouvent vu des aſſemblées de tout le clergé de la Chrétienté. Les Evêques, les Prélats, les Abbés, les Docteurs, ſont venus de tous les coins de la terre dans un lieu, pour y délibérer ſur le bien de la religion. Y a-t-il dans le monde un plus beau ſpectacle? y a-t-il quelque choſe capable d'inſpirer une plus grande vénération, que de voir aſſemblés dans un lieu les Anges des Egliſes? mais quand on fait réflexion à ce qui a ſouvent été traité dans ces aſſemblées ſi majeſtueuſes; & qu'après avoir invoqué le St. Eſprit, on a delibéré, avec la plus grande gravité du monde, ſur les habits, & ſur la barbe des Eccleſiaſtiques, ſur les jours dans lesquels on peut manger de la viande, du poiſſon, ou des oeufs, ſur le rang des Egliſes, ſur les titres des Evêques, & autres choſes pareilles, la vénération, que l'on avoit conçuë, ſe change en mépris & en riſée; parce que les matiéres, que l'on a agitées, paroiſſent plutôt être de la compétence des aſſemblées des femmes, que du reſſort

d'une

d'une assemblée des Péres & des conducteurs de l'Eglise.

Y a-t-il rien, qui s'exécute avec plus de gravité, que ces saintes processions, qui se font dans l'Eglise Romaine? entre-t-on dans une Ville? on y trouve les maisons illuminées, & les ruës ornées de tapisseries. On voit une sainte devotion peinte sur le visage d'un chacun, toutes les cloches de la ville sont en branle: tous les Ecclesiastiques marchent dans les ruës, deux à deux, & à pas comptés: tout le peuple, spectateur de cette cérémonie, frappé de sa Majesté, se met à genoux, ou se prosterne le visage contre terre; qui pourroit s'imaginer, qu'un acte si solemnel n'eut uniquement pour but, que de porter d'un endroit à un autre quelque vieil os inconnu, le crane &c.? Je dis un vieil os inconnu, parce que personne ne sçauroit dire positivement, si ces reliques qu'on porte, sont véritables, ou supposées. Bournet décrit, dans son Histoire Ecclesiastique d'Angleterre, une procession, qui donna occasion de plaisanter & de rire. Le clergé Romain de Londres s'

étoit preparé à une procession où l'on devoit porter le St. Sacrement, quelques Protestans se glissèrent, sans qu'on s'en apperçut, dans le lieu, ou reposoit l'hostie & l'enlévèrent. La procession se fit avec la solemnité ordinaire. Mais lorsqu'elle fut finie, on s'apperçut, en ouvrant le ciboire, que l'hostie avoit été enlevée, & qu'on n'avoit porté en procession qu'un vase vuide. Un chacun peut juger, qu'elle critique on fit de cette procession, principalement parce qu'on avoit mis dans le ciboire ces mots: *Surrexit non est hic.* C'est-à-dire: il est ressuscité: il n'est pas ici.

Les actes solemnels des Académies sont de même nature. On voit assemblés dans un même lieu, tous les suppôts d'Appollon, de Minerve & des neuf Muses. On voit un Recteur accompagné des quatre Facultés. On voit des Bédauts, marchans à pas comptés, le sceptre à la main. De quelque côté que la vuë se porte, tout donne à connoître, qu'on va représenter un acte d'importance. Les Spectateurs étrangers, qui ne jugent que sur ce qu'ils voient,

s'at-

s'attendent à quelque chose de remarquable. Mais cette vénération s'eclipse bien vîte, lorsqu'ils s'apperçoivent, qu'on n'a disputé avec chaleur, que d'un seul mot, ou d'une simple lettre, de l'habillement d'une ancienne Nation éteinte, ou de quelque autre chose semblable.

Combien de fois ne voit-on pas des écrits paroître au jour, avec des titres magnifiques, enrichis de belles figures en taille-douce, imprimés en beaux caracteres, & accompagnés de tous les ornemens, qui peuvent donner une haute idée de ce, que le livre contient? car lorsqu'un ouvrage est publié avec tant d'appareil, & que le titre apprend, que c'est le fruit d'un travail de trente années; ce qui est deux fois autant de tems qu'Alexandre en employa à subjuguer le monde; qui pourroit douter que ce ne fût un chef-d'oeuvre? Quand on voit, qu'une maison à des portes dorées, on ne s'attend pas à entrer dans un étable à vaches, ou dans un tet à cochons. Mais comme on voit souvent un manant avec un habit brodé, ou que com-

comme dit le proverbe : *fuule huude under hvide Klude* (a) : de même on ne trouve, dans quantité d'écrits, rien qu'une belle couverture & un titre magnifique; de sorte que l'acheteur n'a absolument pour son argent, qu'un simple étui.

Quelque nom que l'on puisse donner à une chose, & avec quelque pompe & quelque éclat, qu'on la représente, elle n'est plus qu'une Comédie dès qu'elle n'a point de réalité. Il y a quelques années, que nous avions dans cette ville un Consistoire Papal, qu'on représentoit toutes les semaines avec beaucoup de gravité. J'ignore entiérement ce qui s'agite dans le véritable Consistoire de Rome; mais dans celui, dont j'entends parler, il ne s'y traitoit que des bagatelles, & malgré sa gravité extérieure, ce n'étoit absolument qu'une Comédie. Il arriva de même, il y a quelques années à Londres, que les Lacquais des membres du Parlement s'assemblèrent & formèrent un Parlement de Lacquais, par-

(a) Une peau sale, sous un habit blanc.

partagé en chambres haute & basse. Ce Parlement étoit si sérieux, que lorsqu'on y delibera dans la chambre basse, pour l'élection d'un Orateur, il s'éleva des débats & des disputes, qui dégénérerent en inimitiés ouvertes; mais malgré tout ce sérieux ce n'étoit pourtant qu'un jeu, puis qu'on n'y délibéroit que sur des badineries. On peut juger la même chose de quantité d'actes, qui se font avec apparat, & qui en quelque maniere ne sont que des jeux & des comédies, lorsqu'on n'y traite que de bagatelles; car ce n'est ni sur les apparences, ni sur la forme, mais sur la matiere, qu'on doit juger d'une chose.

Nous ne devons pas nous imaginer toujours qu'un homme est riche, parce qu'il est dans un carosse doré, ni qu'un homme est sçavant, parce qu'il a une grande Bibliothéque, ni qu'un homme est sage, parce qu'il a un air grave: cela veut dire:

Nimium ne crede colori.

Un naim est & sera toujours un naim, quand même il seroit monté sur des échas-

chasses; un boiteux sera toujours boiteux, quoiqu'on lui donne le titre de *Velbaaren*, ou d'homme bien fait; une monnoie de cuivre sera tojours une monnoie de cuivre, quelque empreinte que l'on y mette; & une vieille femme ridée ne deviendra jamais, ni belle, ni jeune, quelque couleur & quelque fard qu'elle emploie, pour donner de l'éclat à son visage. On peut bien illuminer une muraille de terre; mais le fond demeure toujours le même. Pour refondre les hommes, il faut recourir à la cure de Medée; faire bouillir le corps entier, tirer tout le vieux sang, & en introduire un nouveau.

Hîc opus est succis, per quos renovata senectus
In florem redeat, primosque recolligat annos.

EPI-

EPIGRAMME CLX.

DU LIVRE I.

La Satyre & la Loüange.

Corpora mellitis putrent, ſervantur aceto.
Quod mordet ſanat, quod placet omne nocet.
Laus virus dulce eſt, Satyra eſt medicamen amarum.
Sanat torquendo hæc, illa placendo necat.
Porrigit illa tibi cultrum gladiumque petenti,
Hæc minus indulgens, quod nocet, omne negat
In ſyrtes ducit Sirenum cantio dulcis,
Abducit querulus qui regit arte ratem.
Hinc torvus Cenſor, qui creditur eſſe inimicus
Humani generis, verus amicus erit.

Lau-

Laudator ſuavis, ſpeciem qui præbet amici,
Humani generis maximus hoſtis erit.

La critique & la loüange font ſur les eſprits des hommes les mêmes effets, que la douceur & l'amertume font ſur leurs corps. La loüange eſt comme le miel ou le ſucre, qui cauſent la corruption, & la critique eſt comme une eſſence amére ou comme un vinaigre, qui préſervent de la corruption; car ce qui eſt doux & agréable corrompt, & ce qui mord guérit. La flatterie reſſemble par conſequent à un doux poiſon, & la ſatire à un reméde amer. La prémiére plaît & tuë: la ſeconde déplaît & guérit. On dit de Jaſon le Theſſalien, qu' un homme en colére lui donna un jour un coup d'épée, qui lui ouvrit un abscès, dont il fut guéri. Tel eſt ſouvent l' effet de la ſatire; & tous ceux, contre qui elle porte, pourvu qu' ils veuillent ſe corriger, doivent regarder un Satirique comme un homme, qui a enlevé une tache de deſſus leur habit

car

car, que l'intention ſoit bonne ou mauvaiſe, il en reſulte pourtant le même effet; & c'eſt dans ce ſens qu'on peut dire, que quelquefois un ennemi eſt plus utile qu'un ami. On raconte de Hiéron, qu'un de ſes ennemis lui reprocha un jour, qu'il avoit l'haleine puante: là-deſſus il s'en alla chez lui, & demanda à ſa femme pourquoi elle ne l'en avoit pas averti. La femme lui repondit d'une maniére polie & complaiſante, qu'elle avoit toujours gardé le ſilence là-deſſus, parce qu'elle avoit cru, que tous les hommes avoient l'haleine forte; & Hiéron remarqua dans cette occaſion, que la groſſiéreté de ſon ennemi lui avoit été plus utile, que le ſilence de ſa femme. De-là il s'enſuit, qu'un flatteur, qui paroît être l'ami du genre humain, en eſt l'ennemi; & qu'un critique, qui ſemble être l'ennemi des hommes, en eſt au contraire l'ami. Le prémier paroît complaiſant, parce qu'il donne un couteau à un homme inſenſé, qui l'en prie: le ſecond ſemble contraire, parce qu'il lui arrache avec force le couteau des mains. On ne ſçauroit mieux comparer un Panégyriſte,

qu'à une femme débauchée, qui cherche par ſes careſſes à entrainer les jeunes gens dans le mauvais chemin; & un critique ne ſçauroit mieux être comparé qu'à un violent Maître d'école, qui par le moyen du fouet, fait rentrer ſes écoliers dans le bon chemin. Il y a dans le monde des hommes bons & il y en a de mauvais; mais la flatterie rend les bons mauvais; & la ſatire fait, que les mauvais deviennent bons. S'il n'y avoit ni cenſeurs ni critiques, les caprices & les vices croîtroient de plus en plus. On demanda au ſage Thalès, quelle bête il tenoit pour la plus nuïſible: à quoi il répondit, que de toutes les bêtes féroces il n'y en avoit point de plus nuïſible que le Tiran; & que parmi les bêtes apprivoiſées la plus nuïſible étoit le flatteur. Un autre Philoſophe compare les hommes, qui tombent entre les mains des flatteurs, à des taſſes ou écuelles à oreilles, par leſquelles on les prend pour les porter par tout ou l'on veut.

On peut comparer la plupart des éloges, ou des Panegyriques en vers, à ces

vents

vents peſtiférés, qui corrompent & empoiſonnent toutes les choſes, où leur ſouffle peut atteindre. Je dis, la plupart; car je ſuis bien éloigné de vouloir condamner tous les diſcours, que l'on fait, & tous les écrits, qu'on publie à la gloire de quelqu'un: je ſoutiens au contraire qu'ils ſont d'une grande utilité; lorſqu'on n'en fait point d'abus, & que l'on ſe conforme au but de leur prémier établiſſement. Périclès paſſe pour avoir établi à Athénes les éloges, ou les oraiſons funébres, à l'honneur de ceux, qui s'étoient ſacrifiés pour le bien public; & les Hiſtoriens témoignent, que ces oraiſons funébres furent, d'une grande utilité, parce qu'ils animoient les ſurviſans à ſuivre les traces des Héros défunts. On peut dire de même, que le Panégyrique de Pline eſt édifiant, parce que Trajan méritoit toutes les grandes louanges, qui lui ſont données. On peut auſſi porter le même jugement de diverſes hiſtoires des Héros & de pluſieurs Panégyriques, capables d'encourager à la vertu & au bien. Mais, par malheur, cet utile établiſſament eſt dégénéré en un ſi grand abus, que la mo-

de eſt venuë de loüer tout le monde ſans diſtinction; de ſorte que ce, qui étoit originairement la recompenſe de la vertu, eſt devenu une exhortation au vice & au crime. On ne ſçauroit regarder d'un autre oeil les panégyriques & les éloges funébres, qui ſont en uſage parmi nous; car on les emploie également, pour les bons comme pour les méchans; & la loüange, que l'on donne, ſoit aux vivans, ſoit aux morts, prouve ſeulement que l'Orateur a été bien payé. Dans ce cas chaque parent ſurvivant, eſt dépeint comme un modéle de vertu; & on dit de chaque mort, qu'il entre dans le ciel la palme à la main. C'eſt pour cela qu'un de ces Orateurs plein de franchiſe, avoit coutume de dire: „ L'éloge funébre ſera ſuivant qu'on le „ payera. „

Mais comme on ne peut pas condamner, tous les panégyriques & tous les éloges funébres, on ne peut pas non plus approuver toutes ſortes de ſatires; car quelques-unes ſont pernicieuſes & dignes de châtiment, & d'autres ſont utiles, & permiſes. Les ſatires permiſes

ſont

ſont celles, qui ont pour but de critiquer les défaut des hommes en général, & qui ne ſe propoſent pas ceux d'une perſonne en particulier. Une ſatire qui attaque le genre humain eſt plus excuſable que celle, qui n'attaque qu'une certaine Nation, une ſatire qui attaque une Nation entiere eſt plus excuſable que celle, qui n'attaque qu'une ſeule famille, & cette derniere eſt moins criminelle que celle, qui n'attaque que certaines perſonnes.

Les ſatires, qui ne ſont point permiſes, attaquent ou des perſonnes innocentes, ou des perſonnes vicieuſes. Les premieres méritent un plus grand châtiment, parce qu'elles joignent l'injuſtice à la critique: les derniéres, quoiqu'elles ne contiennent que des choſes véritables, & qui peuvent être prouvées, ne peuvent cependant être tolerées dans la ſociété civile; car il y a dans ces ſortes de ſatires un châtiment, ou une vengeance, qui appartiennent au Souverain. C'eſt, dit un certain Auteur, une injuſtice cachée & déguiſée, qu'il eſt dangereux de tolérer; parce qu'elle uſurpe

ſurpe une ſorte de ſupériorité, ou de puiſſance.

Ces ſatires, qui ne ſont point permiſes, ſe font de différentes maniéres. Quelques-unes vont droit en beſogne, & critiquent les perſonnes, ſans détour. On peut traduire ces ſortes de gens en juſtice, & les faire punir. D'autres uſent de détour, àfin de n'être point ſujets à la punition portée par la loi; & cependant elles mordent quelquefois plus vivement que les prémiéres. Ainſi un homme, qui critique l'avarice, la débauche, & les autres vices d'une certaine perſonne, eſt puni comme il le mérite: un autre fait la même choſe; mais comme il uſe de noms empruntés, on ne lui en fait pas un crime. L'effet eſt le même, & l'intention eſt quelquefois plus mauvaiſe; mais la maniére, dont l'un s'y prend, l'exempte non ſeulement de la punition, mais encore de la critique. J'ai connu, par éxemple, une femme médiſante, qui ne paſſoit cependant pas pour telle, parce qu'elle ne médiſoit jamais poſitivement. Quand elle vouloit donner à entendre, qu'u-

ne de ſes voiſines étoit coquette, elle avoit coutume de dire: " Cette bonne „ Dame a bien des ennemis. Tout le „ monde veut qu'elle ſoit infidéle à ſon „ mari C'eſt peut-être une calomnie; „ mais le monde eſt mauvais; „ & autres choſes ſemblables. Ainſi elle plaignoit, & bleſſoit en même tems. C'eſt avec politeſſe mettre le couteau à la gorge, ou comme dit un Poéte François;

- - - - C'eſt médire avec art,
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.

Une telle ſatire eſt plus vive, que celle qui dit nettement:

Paſtillos Rufinus olet, Gorgonius hiscum.

On ajoute en effet plus de foi à la prémiére de ces critiques, parce qu'elle paroît venir d'une amie compatiſſante. Quantité de perſonnes pratiquent cette maniére de ſatiriſer, & la pratiquent avec ſuccès, car on les louë de leur diſ-

crétion & de leur compaſſion pour leur prochain; & cependant ils diſent tout ce qu'ils vouloient dire pour le noircir. Ceux qui ſatiriſent à mauvaiſe intention, quoique d'une maniere honnête, peuvent être comparés à la machine de Nabis, dont voici l'Hiſtoire: Nabis, Tyran de Lacédémone, avoit fait faire une machine, qui reſſembloit à ſa femme & à laquelle il avoit donné le nom d'*Apega*. Cette machine étoit faite de façon, qu'elle pouvoit ſe mouvoir ſeule, marcher & embraſſer les gens; mais ſes bras étoient garnis de pointes de fer, & ſes embraſſemens étoient ſanguinaires. Nabis envoyoit chercher tantôt un citoyen de Lacédémone, tantôt l'autre, afin de leur extorquer de l'argent. Si quelqu'un ſe rendoit de bonne grace à ce qu'il ſouhaitoit, il le renvoyoit tranquillement; mais ceux qui en faiſoient difficulté, il les envoyoit à Apega, en leur diſant: " Ma femme gagnera peut-être, „ par ſon éloquence, ce que je n'ai pu „ obtenir. „ On amenoit alors Apega, qui embraſſoit le citoyen, dont le dos & les côtés étoient bien-tôt en ſang; de

de sorte qu'il promettoit tout ce qu'on vouloit, & plus qu'il ne pouvoit tenir.

Il y a encore une autre façon de satisfaire, qui consiste en apologies inutiles, ou en écrits pour la défence de quelqu'un, par où il arrive que des défauts, qui auparavant n'étoient connus que d'un petit nombre de personnes, parviennent à la connoissance de tout le monde. On raconte, qu'un certain Prêtre de la Basse-Saxe fit une telle apologie: Un de ses paroissiens avoit été se plaindre à lui de ce qu'une personne du lieu l'avoit appellé cocu. Le Prêtre lui dit de demeurer tranquille; &, le dimanche suivant, il tint en chaire ce discours: „ Comme quelques personnes de cette paroisse ont avancé, que N. N. est cocu, on est averti que cette imputation est fausse; & *posito*, qu'il y eût quelque fondement de vérité, cela ne nous regarde pas. „ On peut aisément juger de l'effet qu'une pareille apologie opére; & combien peu le bonhomme y trouva son compte. Elle ne produisit pas un meilleur effet, que le témoignage d'estime, que reçut, il y a

quelques années le Cardinal de Mailli, Archevêque de Rheims: ce Prêlat n'étoit pas aimé dans la ville, parce qu'il perſécutoit tous ceux, qui ne vouloient pas recevoir la fameuſe Conſtitution *Unigenitus*. Le Bourreau de Rheims étoit du petit nombre de ſes adhérans; & pour faire montre de l'eſtime, qu'il avoit pour ſon Archevêque, il attacha à l'occaſion d'une entrée publique le portrait de ce Prélat à une de ſes fenêtres. Mais ce zéle & cette marque d'affection ne ſervirent de rien au bon Prélat, & furent cauſe, que le peuple dit que le bourreau avoit pendu leur Archevéque en effigie. Diverſes pareilles marques d'eſtime & quantité d'apologies, ont eu un ſemblable effet. Il peut ſe faire, que bien des gens agiſſent en cela par ſimplicité; mais on n'en a pas moins ſujet de croire, que le plus fort poiſon eſt caché dans la plus grande partie.

D'autres ſatiriſent par pure malice, pour ſe venger de leurs ennemis; & il y en a, qui s'y portent par vanité, pour faire voir leur eſprit. Les uns & les au-

autres méritent châtiment; car quoique l'intention ſoit différente, l'effet en eſt toujours le même. Le Pape Sixte V. n'en jugea pas autrement. Un Poéte nommé Madera avoit donné le titre de femme débauchée à une honnête Dame Romaine appellée Fontana; & comme, pour excuſe, il diſoit, qu' il ne l'avoit fait qu' à cauſe de la rime, parce que *Fontana* rimoit avec *Putana*, le Pape le condamna aux galéres, en lui diſant auſſi que c'étoit pour la rime, puis que *Madera* rimoit avec *Gallera*.

Que la Satire ſe faſſe, par animoſité, ou par vanité, que l'intention ſoit bonne ou mauvaiſe, la perſonne attaquée en ſouffre également; & c'eſt ici de lieu d' appliquer la fable ſpirituelle des grénouilles. Quelques jeunes drôles ſe trouvant un jour au bord d'un étang s' y exercèrent à tirer des pierres à des grénouilles, & en tuèrent un certain nombre. Au milieu de ce jeu une grénouille leva la tête au-deſſus de l'eau & dit: " Mes chers enfans! ce que vous „ faites ici pour paſſer le tems nous coû„ te la vie. „ L'Empereur Caligula ne com-

commit de même la plus grande partie de ſes cruautés, que pour paſſer le tems; & je vais en rapporter deux exemples. Voici le prémier: ſon Oncle Claudius avoit pour coutume de dormir à table, & de ſe gratter le viſage lorſqu'il ſe réveilloit. Calligula, pour ſe divertir, lui fit un jour attacher, des pointes de fer aux doigts, dans le tems qu'il dormoit, & Claudius en s'éveillant s'égratigna tellement le viſage, qu'il ſe le mit tout en ſang. En ſecond lieu: Il étoit d'uſage, dans les ventes publiques à Rome, que celui qui encheriſſoit le donnoit à connoître par un ſigne de tête; Caligula, voyant dans une de ces ventes un Romain de diſtinction, qui dormoit & baiſſoit continuellement la tête, ordonna au crieur public de lui adjuger à chaque ſigne de tête les marchandiſes; & ce brave homme, en s'éveillant ſe trouva devoir une ſomme très-conſidérable. De même quantité de perſonnes ſatiriſent, ſans mauvaiſe intention, & uniquement pour faire montre de leur eſprit; mais la douleur eſt auſſi grande, que ſi le coup ve-

venoit d'une main ennemie; car une bleſſure eſt toujours une bleſſure, ſoit qu'elle vienne d'un ami, ou d'un ennemi.

De tout cela on peut conclurre, que toute ſatire, qui attaque certaines perſonnes en particulier, mérite châtiment, & qu'elle ne convient à qui que ce ſoit, pas même à un Philoſophe. Au contraire une ſatire générale eſt non ſeulement permiſe, mais encore utile. En effet comme l'une ne butte qu'à noircir un homme; l'autre ne viſe qu'à corriger le genre humain, ſans le bleſſer. Mais on a abuſé ſouvent de la ſatire; & c'eſt ce qui a fait, que le nom en eſt ordinairement odieux. Pierre Alexiowitz blâmoit un jour une perſonne qui liſoit Juvénal, parcequ'il avoit ouï dire que ce Poéte avoit écrit des ſatires; mais quand on lui eut appris ce qu'elles contenoient, il ordonna qu'on les traduisît en Ruſſien. Si on pretendoit blâmer tout ce, qui condamne les vices & le mal, & ce qui fait voir la folie des hommes, il faudroit auſſi blâ-

mer

mer tous les ſermons des Prédicateurs; car chaque Prédicateur eſt un Satirique. Tout homme de bon ſens, qui entend fronder les vices, auxquels il eſt lui-même enclin, cherche à ſe corriger, ſans ſe formaliſer de la ſatire, puiſque les traits, qui le touchent, atteignent auſſi un nombre infini de perſonnes. Il n'y a que les fous, qui s'allarment d'une cenſure générale. Comme Don Quichote s'imaginoit, que tout ce qui avoit du mouvement dans le monde, jusque aux moulins à vent, venoit pour l'attaquer: de même un fou ſe met dans la tête, que chaque ſcène d'une comédie eſt faite pour lui. C'eſt par cette raiſon, que certaines perſonnes condamnent toute Morale enjouée comme une impiété; & chaque comédie devient une Cométe pour un fou. Elle lui cauſe autant d'effroi, que le tonnére à un Magicien, & que la lumiére du jour au chat-huant. C'eſt ce qui a donné l'origine à ce proverbe:

Skur-

Skurved Barn Kammen bider ;
Skabbed Heſt ey Skraben lider (a)

(a) Le peigne fait du mal à un enfant teigneux ; & un cheval galeux ne peut point ſouffrir l'étrille.

Epi-

EPIGRAMME CLVIII.
DU LIVRE I.

La véritable loüange de la diſpute.
A Papilus.

In diſceptando lex ſacra Scholaſtica mandat,
Deſcendat Præſes victor ut e cathe-dra.
Vincitur at quem nemo poteſt convince-re verbis,
Victum ſe faſſus, Papile, victor abit.

Entre le grand nombre de vices, auxquels les hommes donnent le nom de vertus, je mêts une eſpéce d'opiniâtreté à ſoutenir ſon ſentiment, & à prétendre avoir le dernier mot. Il y a d'autant moins à s'étonner de ce que ce défaut eſt ſi commun, qu'on l'inſpire dans les écoles, comme une des principales vertus. C'eſt pour cela que le Docteur Diaphorius ne trouvoit pas un plus grand éloge à donner à ſon fils

Tho-

Thomas, que de dire, qu'il perdroit plutôt la vie, que de renoncer à une opinion, qu'il avoit une fois adoptée; voici le précepte capital des écoles: „ défendez-vous comme un brave, & „ ne souffrez pas que votre adversaire „ vous fasse un argument en *Baroco*: „ c'est dire en bon François: " Qu'un vai„ ne ambition vous soit plus chére que „ la vérité; & fermez vos oreilles aux „ preuves les plus claires, tant que vous „ ferez dans la chaire. „ Une pareille instruction peut être comparée à celle, que l'on donne aux dogues d'Angleterre, qui sont tellement dressés, qu'ils ne quittent point la prise dès qu'ils y ont porté la dent. Mais un homme est une créature d'une autre espéce, & il a besoin d'une instruction différente. Ce que l'on recommande, comme une vertu aux jeunes-gens, qui étudient, doit leur être représenté comme un vilain défaut. Le mal qu'il y a c'est que les études, qui nous rendent hommes, ne sont enseignées, que fort superficiellement dans les écoles, où l'on fait plus de progrès dans la dispute, que dans les bonnes moeurs; & où l'on enseigne

plus de mots que de choſes ; de ſorte que tous ces magnifiques témoignages, que l'on remporte des écoles, ne ſignifient pas beaucoup. Il en eſt alors, comme de ce Médecin, qui donnoit à ſes malades des certificats, qu' ils etoient en pleine ſanté, quoiqu' il n' en guerit aucun. Quel avantage trouve-t-on à devenir habile de cette maniére-là ?

Si on s'y éxerçoit fortement à l'étude de la Morale, on verroit la jeuneſſe qui a étudié dans les colléges, jouer des rolles tout différens, lorsqu' elle paroit ſur un plus grand Théâtre, pour y donner des preuves de ce qu' elle a appris dans les écoles. On lui verroit de la modeſtie au lieu d'étourderie, du ſilence au lieu de vacarme, & de la docilité, au lieu de caprice. Chacun ſe feroit un honneur de renoncer à ſon ſentiment, toutes les fois qu' il ſeroit convaincu du contraire ; & même le Préſident d'une Thèſe termineroit ſouvent ſon diſcours, par un remercîment aux oppoſans, qui, par des objections ſolides, l'auroient retiré de l'erreur où il étoit. Les Auditeurs judicieux l'en eſtime-

timeroient davantage, & le regarderoient deſcendre de chaire, comme victorieux, préciſement parce qu'il confeſſeroit qu'il a été vaincu; car celui qui défend avec obſtination ſon ſentiment, juſqu'a la derniére extrémité, montre qu'il eſt eſclave d'un frivole honneur, & qu'il préfére l'applaudiſſement d'une populace inſenſée au témoignage de ſa propre conſcience, puiſqu'il ſacrifie un véritable honneur à une loüange malfondée, & qu'il ſe régle ſur le goût du peuple, qui le plus ſouvent prend le vice pour la vertu, la brutalité pour le courage, l'obſtination pour la conſtance, & le babil, pour l'éloquence.

Si on ne tenoit point de pareilles conférences, & de tels entretiens ſçavans pour defendre ſon ſentiment, mais pour entendre ce qu'on y pourroit oppoſer; & ſi les diſputans, comme des perſonnes ſenſées, s'en tenoient à propoſer des argumens, & non à combattre comme les cocqs, avec les ergots, ou comme des bêtes farouches avec les griffes & les dents, la vérité ſe manifeſteroit; & les auditeus ſe réjouïroient en la voyant triompher.

Mais comme c'eſt une coutume uſitée, que le préſident remporte de la chaire la même opinion qu'il y a apportée; qu'on lui fait un crime d'en ſortir plus ſçavant, qu'il n'y eſt venu; & qu'un acte ſe termine en félicitant ceux, qui ont ſoutenu leur ſentiment bien ou mal-fondé, il peut par conſéquent en arriver plus de mal que d'utilité. Je ne prétends pas diſputer ici ſur le goût des ſçavans: contentons-nous comme des perſonnes raiſonnables, de réfléchir s'il y a de la bienſéance à imiter les créatures privées de raiſon, bornons-nous à conſidérer quel effet peuvent avoir de pareilles diſputes, & celui qu'elles ont tous les jours; nous trouverons que la vérité en eſt plutot affoiblie, que miſe en lumiére: nous verrons que les opinions fauſſes en ſont autoriſées, & que les choſes les plus claires ſont obſcurcies par les artifices de l'éloquence ſcholaſtique. On raconte, que le Diable entra, un jour, en procès avec notre Seigneur; & comme ſa cauſe étoit ſi injuſte, qu'il ne voyoit aucun moyen pour lui donner quelque couleur, il s'en alla à l'Ecole, pour s'y faire inſtruire de

la Philoſophie ſcholaſtique, des diſtinctions & des termes, dont les diſputans ſe ſervent, pour ſe tirer d'un pas difficile. L'Hiſtoire n'en dit pas davantage. On voit cependant aſſez ce qu'on a voulu nous faire entendre par-là.

J'ai dit ci-devant, que ſi ces entretiens, ou ces diſputes ſe tenoient, pour découvrir la vérité, & non pour ſoutenir une opinion adoptée, elles ſeroient d'une grande utilité. Mais il faudroit pour cela de la docilité: il faudroit que l'on ſe défit d'un point d'honneur mal-fondé, & qu'on cherchât moins à terraſſer ſon adverſaire, qu'à vaincre ſon propre orgueil. J'appelle cela orgueil, quoique communément on lui donne une autre couleur; car on dit qu'il ne faut point badiner dans des choſes ſerieuſes, ni tourner à chaque vent comme des girouettes. Mais l'orgueil eſt l'unique ſource de cette obſtination à défendre un ſentiment jusqu'à la derniére extrémité. On le voit aſſez, puisqu'on y diſpute auſſi vivement ſur des bagatelles que ſur des articles de foi, ou ſur les plus importans points de la Morale;

de ſorte que la démangeaiſon, que l'on a de deſcendre de chaire avec le dernier mot, eſt ce qui allume le feu & ce qui l'entretient. Il en eſt de ces gens-là, comme de certains joueurs, qui quoiqu'ils jouent pour rien & que la perte & le gain conſiſtent ſeulement à faire une ligne avec de la craie ſur la table, ou bien à effacer cette ligne, s'appliquent auſſi fortement à leur jeu, que ceux qui jouent de groſſes ſommes.

Je ne veux pas ici prendre le parti de ceux; qui chancélent continuellement dans leurs opinions, & qu'avec les gens ſenſés j'appelle des girouettes: Je me hazarde ſeulement à dire, que l'on abuſe ſouvent de cette plaiſanterie. Le changement d'opinion vient ordinairement d'humilité & d'amour pour la vérité: au contraire ce qu'on appelle conſtance dans les écoles vient communément d'orgueil & de préſomption. On peut comparer les prémiers à des voyageurs, qui demandent le véritable chemin à toutes les perſonnes qu'ils rencontrent; & les derniers au contraire on les comparera à des voyageurs, qui ne veu-

veulent pas faire connoître leur route, & qui par-là s'égarent plutôt que d'avouer leur ignorance. Ne vaut-il pas mieux, comme le dit le proverbe: demander deux fois que s'égarer une seule fois. Quant à ce qui regarde les opinions philosophiques, il n'y a aucun doute, que ce ne soit une vertu d'y renoncer, toutes les fois qu'on est convaincu, que l'opinion d'un autre est plus juste. C'est ce qui a engagé les nouveaux Philosophes à se corriger de l'entêtement des anciens, qui ne s'embarrassoient uniquement que de soutenir l'opinion de leur secte. Un Philosophe de nos jours a traité cette matiére fort sensément: l'homme le plus sage, dit-„il, est celui qui renonce le plus sou-„vent à son opinion. Pour moi, ajou-„te-t-il, j'ai continuellement varié d'„opinion dans la Morale & dans la po-„litique; & je tiens que tout homme „de bon sens ne doit avoir que des opi-„nions provisionelles, & qu'il doit tou-„jours laisser une porte ouverte pour la „docilité & pour l'instruction, & par „conséquent pour la vérité. „ Il est seulement question de sçavoir, si une pa-

pareille docilité doit & peut avoir lieu dans la Théologie. Si la docilité eſt une vertu, qui honore un homme, elle doit être recommandée auſſi-bien au Théologien qu'au Philoſophe; & ſi un homme eſt obligé d'abandonner ſon ancienne opinion dans une choſe, de peu de conſequence, lorsqu'il a été convaincu du contraire; il y eſt également obligé dans des choſes de plus grande importance, qui concernent des avantages temporels, ou éternels. Car ſi nous appellons girouette celui, qui après un ſérieux éxamen abandonne notre opinion, pour en embraſſer une autre, nous blâmerons de même celui, qui quittera une autre opinion pour embraſſer la nôtre. On dit bien, que tout honnête-homme conſerve la croyance de ſes Péres, & que ce n'eſt point du caractére d'un honnête-homme de paſſer d'une confeſſion de foi à une autre. Mais cela doit s'entendre de ceux, qui, ſans aucun éxamen, ou par quelque interêt temporel, abandonnent l'opinion de leurs péres. Ce ſont ces ſortes de gens, qui méritent le titre de girouettes & non ceux, qui abandonnent un ſentiment par une conviction intérieure;

cure ; à moins qu'on ne veuille dire, qu'un homme, en tant que Philoſophe, doit entendre toutes choſes ; mais qu'en tant que Théologien, il doit boucher ſes oreilles à tout ce qu'on dit ; ce qui ſeroit donner un pauvre caractére à un Théologien. Je ſçais bien qu'on ne donne à perſonne le nom de véritable croyant, à moins qu'il ne ſoit ferme dans ſes ſentimens, & que pour ainſi dire il ne ferme la porte à tous les ſcrupules, qui pourroient ſurvenir. Mais je ne ſçais ſi on peut dire, que quelqu'un a une veritable foi, lorsqu'il renonce à toute docilité, ſur-tout puis qu'un homme, tant qu'il eſt dans ce monde, ſe trouve dans l'obligation d'éxaminer. Il convient de prendre le milieu entre l'inſtabilité & la trop grande aſſurance. C'eſt un défaut d'être toujours chancelant ; c'eſt une folie de croire qu'on a acquis une telle connoiſſance, qu'on n'ait plus beſoin d'aucunes autres lumiéres. Les Catholiques-Romains ont reproché aux Proteſtans & aux Réformés d'avoir ſi ſouvent changé les articles de leur Confeſſion de foi. C'eſt de cela que triomphe un célébre Prélat, dans

un écrit qui a pour titre: *Variations des Eglises Proteſtantes.* Il regarde cela comme une marque certaine de l'erreur de leurs Egliſes. Il me ſemble au contraire, que rien ne tourne plus à la loüange des Reformateurs. Ils donnoient par-là à connoître le penchant, qu'ils avoient à ſuivre la vérité, & ils faiſoient voir en même tems leur humilité, qui les portoit à ſe regarder comme des ſujets imparfaits. Il ſeroit à ſouhaiter, que les Catholiques-Romains euſſent eu les mêmes principes, on ne verroit pas tant d'opinions ridicules autoriſées. L'opinion, qu'ils ont adoptée de l'infaillibilité de l'Egliſe, a fait à l'Egliſe des plaies profondes & incurables; & chaque Canon d'un Concile peut être regardé comme une tache, qui ne ſçauroit jamais s'effacer; puiſqu'on n'y peut corriger une faute, ſans renverſer en même tems tout le ſyſtême, comme certaines tâches ne peuvent s'enlever ſans faire un trou à l'habit. Imaginons-nous les ſuites, qu'une pareille conduite auroit dans les affaires civiles, & ſi dans les affaires d'état c'étoit une doctrine fondamentale, que ce, qui a été une fois décidé dans u-

ne

ne Diété générale, ne peut jamais être changé, & que c'eſt un crime d'y toucher. On ne feroit qu'établir par-là un gouvernement monſtreux ; & chaque aſſemblée générale ou Diéte ne ſerviroit qu'à ajoutter de nouvelles fautes aux anciennes.

Cependant il faut en cela aller prudemment en beſogne, de façon que perſonne n'abandonne une opinion Théologique, ſans le plus ſérieux examen, & ſans la plus forte conviction; parce qu'il n'arrive point de ces déſertions, qu'elles n'excitent de grands troubles parmi le peuple dont le déſerteur eſt membre. Cela m'engage à me contenter de dire, que perſonne par une démangeaiſon pour diſputer, ou par un vain déſir de triompher de ſes adverſaires, en s'aſſurant d'avoir le dernier mot, ne doit chercher à étendre ſon ſentiment juſqu'à la derniére extrémité; qu'il faut qu'il ſe donne pour vaincu, lorſqu'il ſe trouve terraſſé par les argumens des autres, & que dans les matiéres Théologiques il convient qu'il ſuſpende ſon jugement, & de-

man-

mande une ſurſéance, jusqu'à un plus ample éxamen. De cette maniére il rempliroit, tant le devoir de l'homme en général, que celui de l'homme chrétien en particulier. Si on ſe conduit autrement, on imite ces femmes vives, qui parlent ſans ceſſe jusqu'à ce qu'elles n'en puiſſent plus; & celle d'entre elles qui a le dernier mot s'atrribuë la victoire.

On voit d'ailleurs dans cette diſſertation, comme dans mes autres écrits, qu'elle idée j'ai des diſputes Théologiques & des conférences des Eccleſiaſtiques, & que je ne condamne pas leur uſage: mais leur abus. Je conviens, quil peut quelquefois y avoir de la néceſſité à en tenir; mais je ſoutiens que le plus ſouvent elles n'ont produit aucun effet; & c'eſt une raiſon pour ne point en quelque maniére condamner entiérement la réponſe qu'un fameux Hermite du Malabar donna, il y a quelques années à un de nos Miſſionaires; car lorsqu'on l'invita à une conférence Théologique il répondit, qu'il aimoit mieux, parler des choſes qui concernoient

ent la vertu & la morale, que de s'engager dans des disputes de religion; car disoit il: „ Un chacun tient sa religion „ pour la meilleure, & jamais il ne se „ défait de cette idée. Un saint homme ne doit penser qu'à méner une vie „ sainte, & il met à l'écart toutes les „ disputes de religion.

EPI-

EPIGRAMME CLXIV.
DU LIVRE I.

Les avantages de la vie ruſtique.

Eſt hominis ſorte urbani nil triſtius unquam,
Pauperis agricolæ commoda magna patent.
Quale genus vitæ ſectetur neſcius ille
E cunis videt hic, ſors ſibi qualis erit.
Urbani numeroſa domus ſimul & onerosa.
Quot gnati agricolis, tot numerantur opes.
Qui claræ eſt ſtirpis, duro ſævoque Magiſtro
Traditur, ut diſcat quæ nocitura ſibi
Et pueri tergo tunduntur ſæpe flagella,
Fortunæ ut ſenior fiat in orbe jocus.
At quod dediſcat, nil diſcit ruſticus infans,

Pro-

Prolis amans mater ſola Magiſtra datur.
Caſtra is ſectatur, civiles captat honores,
Pro vanis titulis mille pericla ſubit.
Raſtra hic ſectatur fortis patiensque laboris,
Sorteque contentus nulla perîcla ſubit.
Tandem mature hic thalami ſociam ſibi aduptat,
Dum par officio eſt membraque cuncta vigent.
Tardiùs is, lauté ut clara cum comjuge vivat.
Pro ſobole hinc thalami cornua ſola ferunt.

L'état des payſans eſt ordinairement regardé comme le plus pénible de tous. Mais il y a des erreurs dans une grande partie des jugemens des hommes; & il y en a pareillement dans celui-ci. L'état des payſans à ſes incommodités, mais il a auſſi ſes avantages; & je vais prémiérement parler de ſes incommodités; après quoi je paſſerai à ſes avantages.

J'en-

J'entends ici, par le mot de payſans; non des Propriétaires, ni des payſans poſſeſſeurs de quelques morceaux de terre, & qui ne ſont point aſſujettis à un travail perſonnel, mais qui peuvent faire labourer leurs terres par d'autres; car ces ſortes de gens ne ſont point ſujets à d'autres inconvéniens que les marchands: je veux dire aux dommages & aux pertes, qui peuvent venir du mauvais tems & d'autres accidens. La ſeule différence qu'il y a, c'eſt que la profeſſion des prémiers, ou des gens de la campagne, eſt expoſée à moins de hazards, & eſt en elle-même plus ſolide & plus noble; de ſorte qu'on peut les regarder comme les membres les plus importans & les plus diſtingués de la ſociété. C'eſt ce que dit le proverbe: *Bonde Handel ædel Handel* (a). Les anciens Romains ne jugèrent pas autrement de l'importance de cet état; de ſorte qu'il n'y a pas tant de ridicule dans cette ordonnance des peuples ſouterreins, où les payſans ſont mis dans la prémiére claſſe des rangs.

Mais

(a) La profeſſion du payſan eſt une profeſſion noble.

Mais, je le repette ce n'eſt pas de ces ſortes de gens, dont je prétends parler ici. J'entends ſeulement par païſans ceux, que notre loi appelle *Tienere*, ſujets d'une terre; c'eſt-à-dire des païſans, *Feſte Bonder*, à qui on a donné tant d'arpens à ferme, dont l'état paſſe pour pauvre & vil, tant par rapport à leur pauvreté, que, par rapport aux travaux & aux corvées, à quoi ils ſont aſſujettis; mais cette pauvreté eſt plus ou moins grande, ſelon qu'ils ont des Seigneurs doux, ou rudes; ou plutôt ſelon que leurs Seigneurs ſont ſages ou fous: car un homme, qui par de trop grandes exactions, ou, par de trop rudes travaux, ruïne ſes païſans, peut plutôt être appelé un fou, qu'un mauvais pére de famille. On dit communément: *Hvo der elsker Skov, elsker Tiorne* (b). On peut de même dire: celui qui s'aime lui-même, a ſoin de bien traiter ſes païſans; puiſqu'il y a une telle liaiſon entre ſa propre ruïne & celle de ſes païſans, qu'elles ne peuvent abſolument être ſéparées. Chaque maiſon de païſan

U

(a) Celui qui aime les bois aime les épines.

ſan eſt comme la chambre des proviſions, & comme la cave du Maître de la Terre, & tout ce qu'on en retranche tourne au préjudice de toute la maiſon.

Dans cette pauvreté générale, qui ſe trouve parmi les païſans, il y a cette petite conſolation, qu'ils ne peuvent pas tomber dans une extrême néceſſité. En effet les Seigneurs doivent les aſſiſter dans le beſoin, s'ils veulent s'aſſiſter eux-mêmes; de ſorte qu'un Seigneur a plus à craindre de la pauvreté du païſan, que le payſan de la pauvreté de ſon Seigneur, car, lorsque la recolte manque, les païſans ont moins à donner, & le Seigneur moins à prendre. Quand une vache, ou un cheval viennent à mourir, on dit que cela meurt pour le prémier; mais ces choſes meurent réellement pour le dernier; & ſi le païſan meurt lui-même, le Seigneur perd un homme; mais ſi le Seigneur meurt, le païſan ne perd que le nom, parce qu'il recouvre un nouveau Maître, & quelquefois meilleur que le précédent. On entend ſouvent les Seigneurs dire: "Où „ eſt-ce que je trouverai un homme, qui

„ pourra travailler comme celui, que j'ai „ perdu; „ mais on n'entendra jamais un paisan qui dira: " Où est-ce que je „ trouverai un nouveau Seigneur, qui „ veuille me faire travailler comme le „ précedent; qui veuille à l'ordinaire „ me faire payer les contributions, ou „ la taille, & qui me permette d'avoir „ tous les jours l'honneur de lui rendre „ quelques services dans sa maison, ou „ de mener pour lui mon chariot dans „ les villes. „ Quant à leur travail, il est grand & sans interruption: avec cela il n'est pas pourtant plus grand, que celui des artisans. Les uns & les autres doivent travailler pour se procurer la nourriture & le vêtement. La difference, qu'il y a entre eux, c'est que les paisans ont des chevaux & des boeufs, qui les soulagent, qui tirent leurs charrues, & ménent leurs chariots, au-lieu qu'un artisan doit faire tout son travail lui-même.

Je ne rapporte pas ces choses, dans le dessein de pallier les incommodités de l'état des paisans, que je reconnois être grandes. J'ôse seulement dire, que

la condition d'un artiſan, à qui perſonne ne porte compaſſion, eſt pire. Mais, quand je conviendrois, que les incommodités de la vie des païſans ſeroient plus grandes, par rapport à la fatigue & au travail, que dans les autres conditions, il ſeroit toujours vrai de dire, que l'état des païſans eſt accompagné de quantité de grands avantages, & même ſi grands, qu'il y a plus de ſujet de leur porter envie, que compaſſion Ces avantages ſe reconnoiſſent clairement, quand on compare la condition d'un païſan avec celle des marchands, ou avec celle des perſonnes de diſtinction.

Si l'on fait attention à la naiſſance, celle des païſans a quelque choſe de plus grand & de plus noble, que celle des marchands; car il y a peu de païſans, qui ne puiſſent prouver leur ſeize quartiers de Pére & de Mére: au lieu que la plupart des marchands ne ſont que des *Meſtecios*, *Friſalvos* & *Quadralvos*, comme diſent les Eſpagnols; c'eſt-à-dire que ce ſont des gens formés de particules *héterogénes*, ou de diverſes matiéres &

com-

composés de différentes Nations ; de sorte que les premiers sont réellement *velbaarne*, ou bien-nés, quoiqu'il n'y ait que les derniers, à qui ce titre soit donné. Une autre différence, qui se trouve entre leurs naissances, c'est que les enfans des marchands naissent seulement hommes, tandis que les enfans des Païsans viennent au monde comme des hommes caracterisés, ou comme des personnes, qui, par leur naissance, acquiérent l'expectative, ou la survivance de la charge, ou de l'emploi de leur pére; car dès que l'enfant d'un paysan est né, il est un laboureur désigné, sa naissance a une sorte de rapport à celle des fils des Comtes & des Barons, qui, dès qu'ils commencent à voir le jour, sont appellés Comtes, ou Barons. Les enfans des marchands, au contraire, peuvent être regardés comme des Etres *in potentiâ*, ou comme les petits d'un ours, qui au commencement n'ont aucune forme ; & chaque pére pourroit dire : " C'est à Dieu, & à la fortune, à décider ce que mon fils sera un jour dans le monde. Je dis donc, qu'autant qu'une succession hereditaire à quelque emploi, est plus

noble, qu'un emploi en eſpérance, qui ne s'acquiert que par la ſueur & le travail, par des ſollicitations de pluſieurs années, par de mauvaiſes & par de bonnes voïes: autant la naiſſance d'un païſan eſt plus noble & plus excellente, que celle d'un Bourgeois.

Jettons-nous les yeux ſur la prémiére nourriture, que l'on donne aux enfans, ceux des païſans auront encore la préférence ſur les enfans des habitans des villes, à moins qu'on ne veuille dire, qu'il eſt plus avantageux de ſucer le lait d'une fille débauchée, que celui de ſa propre mére. Chaque enfant de payſan cédera volontiers cet honneur à l'enfant d'un gentil-homme, ou à celui d'un bon Bourgeois. Je paſſe ſous ſilence les inconvéniens & les dangers, auxquels ſont expoſés les enfans de famille, qu'on fait nourrir par des femmes étrangéres & inconnuës. On en voit de fâcheux éxemples, ſur-tout en France, où les enfans, qu'on fait nourrir à la campagne, ont été quelquefois changés, & où des méres, au lieu de leur propre enfant, n'ont reçu que le

fils

fils d'un pauvre payſan. C'eſt pour éviter cet inconvénient, que les Dames Angloiſes, quelque délicates qu'elles ſoient d'ailleurs, imitent l'exemple des païſanes & allaîttent elles-mêmes leurs enfans.

Il y a encore une remarque à faire, par rapport à la naiſſance, c'eſt que chaque païſan ſe réjouït, lors qu'il ſe voit naître un enfant, qui eſt un auſſi grand apptui pour ſa maiſon, qu'il eſt une charge péſante dans la famille d'un Bourgeois; de ſorte qu'on peut dire d'un côté: "Cette maiſon a été benie par „la naiſſance d'un grand nombre d'enfans;„ & on dira de l'autre côté; "Cette maiſon a été accablée d'un grand „nombre de mangeurs. „ Dans les plus tendres annnées des enfans, il en coûte, des deux côtés, pour les entretenir. Dans la condition des païſans néanmoins, les frais ne ſont pas grands, & ils ceſſent dès que l'enfant ſe trouve aſſez avancé, pour faire uſage de ſes mains; car alors il eſt en état de gagner ſa nourriture & ſon entretien. Mais l'enfant d'un Bourgeois coûte bien davan-

tage ; & les dépenſes, qu'il faut faire pour lui, durent plus long-tems & augmentent à meſure, qu'il avance en âge ; de ſorte qu'un homme aiſé, qui ſe trouve avoir quantité d'enfans, eſt autant à plaindre, qu'un païſan eſt à féliciter en pareil cas. Ce, qui menace l'un de la pauvreté, aſſure la proſpérité de l'autre. S'il eſt permis de comparer les uns & les autres à des bêtes domeſtiques, on regardera, dans une maiſon, les enfans des païſans, comme des poules, des oies & des canards, qui coutent un peu à entretenir, & qui cependant procurent un grand profit : au contraire, les enfans des Bourgeois nous paroîtront comme des paons & des ſinges, ou autres animaux ſemblables, qui coûtent beaucoup à entretenir, & qui ne ſervent qu'à réjouïr la vuë.

Si tôt qu'un enfant de famille eſt, en quelque ſorte, parvenu à l'âge de raiſon, on le livre entre les mains des Précepteurs & des maîtres d'éxercice, pour lui faire apprendre à coups de verges, de férules & de fouet, des choſes qu'il oubliera dans la ſuite. Le fils d'un payſan,

fans, au contraire, à ſes parens pour Précepteurs, & dans le cours de ſes études il n'apprend que les ſciences, qui peuvent lui procurer ſa nourriture & ſon habillement, & contribuer à l'entretien & à l'amélioration de ſa maiſon & de ſa terre; de ſorte que ſon éducation eſt mieux fondée, que celle d'un gentilhomme, à qui l'on n'enſeigne ſouvent que des choſes inutiles, & même des ſciences, qui peuvent lui nuire & cauſer ſa perte.

Mais ce qui fait principalement connoître l'excellence de la condition d'un païſan, c'eſt le mariage. Dès qu'un garçon païſan a atteint l'âge convenable, pour pouvoir habiter avec une femme, il cherche à s'en procurer une. Au contraire un jeune-homme de famille doit emploier un tems conſidérable à ſe mettre en ſituation de pouvoir entretenir une femme, & quelquefois il faut qu'il attende, jusqu'à ce qu'il ſoit hors d'état de remplir le devoir du mariage. Il arrive de-là, que, comme les enfans ſont les fruits du mariage des païſans, les cornes ſont les fruits du mariage des

perſonnes de diſtinction. De plus le fils d'un païſan conçoit un jour de l'amour pour une fille, & le lendemain il l'a dans le lit nuptial. Mais les mariages des perſonnes de diſtinction, ne ſe font pas ſans d'inutiles formalités & ſans préparatifs préliminaires. Leur maniére de faire l'amour eſt une eſpéce de comédie. Il faut quatre actes avant que de paſſer à la concluſion, qui eſt la matiére du cinquiême acte; & il arrive ſouvent, que l'amour ſe réfroidit par ces longs préludes; ce qui fait dégénérer la comédie en tragédie. Une fille, quelque diſpoſée qu'elle ſoit à rendre ſa forteresſe, ne capitule pourtant point ſans ſoutenir un ſiége dans les formes. La mode l'oblige à diſputer, pied-à-pied, ce qu'elle ſouhaite livrer de tout ſon coeur. Il faut dreſſer les machines, creuſer des mines & appliquer les échelles pour l'aſſaut, avant qu'elle ſe rende ſoit par accord, ſoit à diſcrétion. Au contraire les amours d'un païſan ſont débarraſſés de toutes ces formalités: tout ſe fait dans l'ordre & naturellement. Les amans parmi eux n'ont point de masque. Ils font eux-mêmes le marché;

ché; & lour accord se conclud sans Plénipotentiaires; c'est ce qui fait que ces sortes de mariages ont un meilleur succès, que ceux où l'on emploie l'artifice.

Lorsque deux coeurs s'uniſſent volontairement enſemble, c'eſt un mariage. Quand au contraire je donne à d'autres la commiſſion de me chercher une femme, c'eſt un marché. Le fils d'un paiſan fait lui-même le choix, & épouſe une perſonne qui lui plaît. Les fils d'un Bourgeois n'a ſouvent aucune part au choix, & n'épouſe par conſéquent qu'une perſonne qui a plu à ſon commiſſionnaire, ou à ſes parens. Le prémier dit: "Je connoiſſois la fille, ainſi je ne pouvois pas y être trompé." L'autre s'en rapporte à la connoiſſance de ſes parens & dit: "Mon Pére & ma Mére ont réſolu entre eux, que j'aimerois une telle Demoiſelle; & les parens de cette Demoiſelle ont déterminé, qu'elle m'aimeroit." Cela tourne peut-être quelquefois à bien: mais ce peut-être eſt ſouvent cauſe des plus grands

grands malheurs, & multiplie les procès devant le conſiſtoire.

Il n'en faut pas davantage, pour faire voir combien ſont dans l'erreur ceux, qui ſe forment une petite idée de l'état des païſans. J'ai décrit ſes incommodités & ſes avantages. Ceux-ci ſont grands, & quelques-uns viennent des incommodités mêmes; puisque le travail continuel des païſans, qu'on appelle une ſervitude, leur procure une ſanté conſtante; tandis que les maiſons des perſonnes riches peuvent être regardées comme des lazarets, ou des infirmeries; car ſi on veut paſſer en revue tous les habitans de la campagne, pour un païſan malade, on y trouvera dix nobles, qui ſeront infirmes.

EPI-

EPIGRAMME CLXXI.
DU LIVRE I.

Quelle femme on doit épouser.

A Danaver.

Uxorem quæris, qualem mihi, Danaver, opto,
Ducere quam vellem, si optio plena foret.
Non nimis esto ferox, nec sit facilis nimis uxor.
Illa ferit corium, fert mihi cornua at hæc.
Pulcra nimis, nec sit nimis horrida, namque deformem fugio, meque venusta fugit.
Nec dotata nimis, nec pauper sit sine dote;
Illa morosa, sed hæc est onerosa mihi.
Non nimis esto gravis, nimiumque levem mihi nolo,

Que

Quæ levis est, gravis est, nam levitate gravat.

Nec planè sterilem, nec foecundam nimis opto;

Nam famam illa aufert (*) afferat hæcce famam.

Nec volo prudentem, stolidam timeo utque procacem.

Vult regere illa, sed hanc non regere ipse queam.

Nulla extrema volo, medium placet, inter utrumque

Cum thalami socia tutior ibit homo,

Cette Epigramme est tellement circonstanciée, qu'elle n'a besoin d'aucun commentaire Ainsi je me contenterai de la traduire en prose. Voici ce qu'elle veut dire: „ Vous me demandez, mon cher ami, quelles qualités doit avoir la femme, que je voudrois épouser. J'en voudrois une, qui ne

(*) La stérilité d'une femme est communément attribuée à l'impuissance du mari.

„ne fût pas trop emportée ni trop sou-
„mise, car la prémiére seroit dangé-
„reuse pour mon dos & l'autre pour
„mon front. Je ne voudrois pas qu'
„elle fût trop laide, ni trop belle; car
„je me dégoûterois d'une laide, & une
„belle se dégoûteroit de moi. Je ne la vou-
„drois pas trop riche, ni trop pauvre: la
„prémiére prendroit trop d'autorité sur
„moi & l'autre me seroit à charge; la fem-
„me, avec qui je me marierai, ne doit
„pas être trop serieuse, ni trop éveil-
„lée, car ce, qui est trop legér, ne pése
„& ne fatigue pas moins, que ce qui
„est trop pésant:

Quæ levis est gravis est, nam levita-
te gravat.

„La femme, que je veux, ne doit pas
„être trop féconde, ni absolument sté-
„rile; car la prémiére me ruïneroit, &
„l'autre nuiroit à ma reputation, en
„me faisant passer pour impuissant.
„Je ne veux pas qu'elle soit ni pruden-
„te, ni folle; car l'une voudroit me
„gouverner, & il me seroit difficile de
„gouverner l'autre. En un mot, je

„veux

„ veux une femme telle, qu'on auroit „ de la peine à en trouver; c'eſt-à- „ dire que je ne veux point me ma- „ rier. „

Voila le ſens de cette Epigramme, qui a des beautés, qu'on ne ſçauroit rendre en françois. Quelqu'un ſans doute, en voudra conclurre, que je ne ſuis pas ſi ami du ſexe, que je paſſe pour l'être: mais ce n'eſt pas par un poéme, ni par quelques ſtrophes de vers, qu'il faut juger de la diſpoſition du coeur d'un homme; comme, d'une comédie, on ne peut pas conclurre, que celui, qui l'a faite, a l'humeur enjouée. Cela veut dire chez moi:

Vita verecunda eſt, muſa jocoſa mihi.

On ne trouvera pas non plus, en liſant mes écrits, que j'aye été trop partiſan des femmes. Je me ſuis ſeulement conduit en juge équitable & impartial, à l'égard de ceux, qui déclament continuellement contre un ſexe foible & déſarmé. Les femmes de bon ſens s'en ſont bien apperçuës, & y ont

fait

fait attention; de ſorte que j'ai plus gagné auprès d'elles, par un jugement impartial, que les autres par des flatteries continuelles. Je ne les ai pas élevées; je ne les ai pas non plus trop abbaiſſées: ſi j'ai parlé de leurs vertus, j'ai parlé de leurs vices. J'ai attribué leurs vertus à leur bon naturel, & leurs vices à une certaine éducation, qu'on leur donne. Je le repette; j'ai plus gagné par-là, que tous les Poëtes de la ville, par leurs magnifiques éloges; jusque-là même que je ne vous conſeillerois pas, ni à tout autre, de me faire une guerre ouverte pour cela; car ce n'eſt pas une bagatelle, que de s'attirer ſur les bras une ſi grande quantité de perſonnes, quoiqu'elles ſoient ſans armes; & je ne voudrois pas vous garentir, que vous ne vous attiraſſiez par-là à dos, jusqu'à votre femme & à votre fille.

Du reſte, je ne déconſeille à perſonne de ſe marier: j'allégue ſeulement les raiſons, que j'ai de regarder le célibat. Jusqu'à l'âge de quarante & de cinquante ans, je n'étois pas en ſituation

d'entretenir une femme ; & depuis ce tems-là je ne me ſuis pas trouvé en état de là contenter. Je craignois autrefois la pauvreté; je redoute préſentement les cornes: de ſorte qu'il m'eſt arrivé comme à un certain Philoſophe, qui quand on l'exhortoit à ſe marier, répondit long-tems, qu'il étoit trop-tôt, & vint à la fin à dire qu'il étoit trop tard.

Je tiens, que c'eſt un devoir à tout homme de ſe marier; mais la mode d'un pays empêche ſouvent, qu'on ne ſe conforme à ce devoir. Une femme & des enfans ſont des meubles, qui coûtent cher dans ce pays-ci; car comme inviter une perſonne à manger un morceau, ſignifie ſouvent qu'on l'invite à un repas de dix, ou douze plats: de même ce mot *un honnête ménage* renferme en ſoi bien des choſes, & même beaucoup de choſes, dont d'autres Nations ne s'embarraſſent pas. Lorsqu'un homme ici s'engage par un contract de mariage à vivre avec ſa femme en véritable pére de famille, c'eſt comme s'il lui donnoit cette obligation: " Moi N. N. m'oblige à tenir mon ménage, ſur le

„ même plan que mon voisin tient le si-
„ en, & je promêts de me conformer
„ aux coutumes & aux usages du pays;
„ & de ne rien négliger des choses, dont
„ l'ohmission pourroit donner matiére
„ à la critique des honnêtes-gens, sans
„ m'embaraſſer de quel côté je me les
„ procure. „ C'est-là l'interprétation, que l'on peut donner à nos contracts de mariage; après quoi le Prêtre dit: "Ainsi „ donnez vous donc tous deux la main. „ Voilà la raison pourquoi on voit tant de mariages si mal-assortis; & chaque jéune-homme, qui cherche à se marier, peut être regardé comme un flibustier, qui court les mers & qui, à l'éxemple de Pierre Paarsen, expose sa vie sur la barque de Callundborg, pour attrapper quelque vieille & riche veuve, avec le bien, les obligations & les priorités de laquelle il se marie plutôt, qu'avec la personne même, tandis que les filles, qui n'ont point de bien, sont & demeurent, avec leurs vertus & leur beauté, de pauvres aspirantes, qui n'ont pas grande espérance à la promotion.

Ces inconvéniens, que je viens de rapporter, n'ont cependant pas été la principale cauſe de mon célibat. Une certaine délicateſſe naturelle m'a condamné à demeurer toujours garçon; & après y avoir fait une ſérieuſe attention, je ne me ſuis pas trouvé capable de ſupporter certains déſagrémens, que le mariage entraîne après lui. Je me ſouviens, qu'une certaine Dame me demanda un jour, ſi j'avois réſolu de demeurer toujours dans le célibat? ma réponſe fut, que je ne m'étois jamais engagé à cela; mais qu'il ſe préſentoit à mes yeux quantité de difficultés, qui m'empêchoient de me marier. Elle repliqua que les déſagrémens, qui accompagnoient l'état du mariage, étoient contre-balancés par quantité d'agrémens. "Une brave femme, dit-elle, peut, en differentes „ manières, ſoulager ſon mari du far„ deau qu'il porte; & même quelque„ fois elle ſe charge toute ſeule de ce „ fardeau." Après quoi, elle me détailla diverſes commodités, que l'état du mariage apportoit avec lui. Je répondis, qu'un homme de ſoixante ans ne s'appercevoit uniquement que des incommo-

modités, & qu'il ne faiſoit point attention à ce, qu'il y avoit d'avantageux: „faites-moi donc connoître, ajouta-„t-elle, ces incommodités, que vous „craignez ſi fort: „ ſur quoi je lui demandai, ſi elle ne ronfloit point en dormant? & quand elle fut convenuë du fait, eh! bien donc, repris-je, une telle bagatelle ſeroit ſuffiſante, pour me porter à demander une ſentence en ſéparation; là-deſſus je ſors & je laiſſe la Dame, qui rïoit à gorge déployée.

Vous direz ſans doute, que c'eſt là une plaiſanterie; je vous permêts d'en penſer tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me permettiez de faire en ſe point ce qui me plaît. Il vous eſt libre de donner à une pareille délicateſſe le nom que vous voudrez. Appellés-la un défaut, une imperfection; mais vous devez ſçavoir, qu'un homme peut être ſujet à diverſes petites imperfections, & poſſéder en même tems la fermeté & la conſtance. Quantité d'hommes de guerre ne craignent ni le feu ni l'eau, mais tremblent à la vuë d'un chat, comme un lion ne craint ni les

bêtes féroces, ni les hommes; mais s' enfuit, lorsqu'il voit une ſouris. Je puis me ſoutenir dans les plus grands accidens; mais il y a de petites choſes, que d'autres mépriſent, & contre lesquelles je ne ſçaurois tenir. Si vous m' en demandez la cauſe, il me ſera auſſi difficile de vous la dire, qu'il vous ſeroit peut aiſe de me donner la raiſon, pourquoi vous ne pouvez ſupporter la vuë des bettes-raves, & pourquoi votre Beau-frére ne peut aller nulle part, le ſoir, lorsqu'il fait nuit, quoiqu'il ne croie ni les ſpectres, ni les démons. Je donne ſeulement à connoître ma délicateſſe dans des petites choſes, qui pourroient m'incommoder dans l'état du mariage; & c'eſt ce qui m'a déterminé à demeurer, le reſte de mes jours, dans le célibat. Je m'applique ſeulement à planter des arbres, àfin qu'il paroiſſe que je fais quelque choſe dans le monde. Je laiſſe des livres après moi, puisque je ne puis pas avoir le bonheur de laiſſer des enfans. Si cela peut m'excuſer, ſi mes livres peuvent être regardés, comme une ſorte d'équivalent, je le laiſſe à juger à d'autres. Je me rappelle d'avoir,

un

un jour, entendu propoſer ce problême: " Eſt-il plus néceſſaire au bien de „ la ſociété de faire des livres, que de „ faire des enfans? „ La réponſe à ce problême fut : *Hoc faciendum & illud non omittendum ;* c'eſt-à-dire qu'il faut faire le dernier & ne pas obmettre le dernier. Si cette réponſe eſt ſolide, il s'enſuit, que le dernier eſt le principal devoir d'un concitoyen. Je ſouscrirois volontiers à un pareil jugement, s'il ne falloit pas plus de ſçience, ni de peines, pour faire un livre, que pour faire un enfant ; mais, comme ce dernier ouvrage ne demande ni peines ni ſcience, & qu'un paiſan d'Amag s'en acquitte auſſi-bien & auſſi aiſément qu'un Empereur, je juge, à cet égard, que ſi le dernier eſt d'une plus grande utilité, il y a plus de mérite dans le prémier, ſur-tout ſi les livres ſont bien écrits ; ce que je ne ſçaurois pourtant pas dire des miens, & encore moins de cette diſſertation, dont le mérite conſiſte uniquement dans ſa briéveté.

Pour ſuppléer, en quelque maniére à ſa maigreur, je joindrai ici, comme un appendix, un projet qu'une perſon-

ne inconnuë m'a adreſſé. Je le joints d'autant plus volontiers, qu'il convient à la matiére, que je viens de traiter, & qu'il ſemble plaider ma cauſe, ainſi que celles des autres perſonnes, qui reſtent dans le célibat. Je ne déciderai pas, ſi ce projet n'eſt qu'une pure plaiſanterie, ou ſi celui, qui l'a dreſſé, a voulu écrire ſérieuſement; c'eſt ce que j'abandonne au jugement des lecteurs; Il étoit conçu de la ſorte:

Monſieur.

Comme je n'ai aucune liaiſon avec le Juge de police de cette ville, & que je ſçais, que vous êtes en correſpondance avec ce brave homme, je vous demande en grace de vouloir bien lui communiquer mon projet touchant le mariage. J'ai imaginé diverſes choſes pour le bien public, & en particulier pour l'avantage de cette bonne ville. Entre diverſes réformations, utiles ſelon moi, & qu'un zéle patriotique m'a fait imaginer, je compte ce projet touchant le mariage; & je le méts au jour comme la prémiére preuve de réformation ſortie de mon cerveau. En voici la teneur:

„Di-

„ Diverſes Législateurs célèbres, tant
„ anciens que modernes, ont regardé,
„ comme un point capital & de grande
„ utilité, l'encouragement au mariage,
„ & la propagation de l'eſpéce humaine.
„ Ce fut dans cette vuë, que le grand
„ Legislateur Lycurgus établit une pei-
„ ne infamante contre tous ceux, qui ne
„ vouloient pas ſe marier. Ce fut auſſi
„ dans la même vuë, que les Romains
„ accordèrent certaines franchiſes à ceux,
„ qui avoient accru le monde de trois
„ enfans. Je ne prétends pas diſputer
„ contre l'utilité de ces ordonnances; &
„ je ne ſçaurois pas non plus les com-
„ battre avec la moindre raiſon; car per-
„ ſonne ne ſçauroit nier, que l'avantage
„ d'un pays ne conſiſte dans la multi-
„ tude de ſes habitans. Mais comme il
„ n'y a point d'ordonnance, quelque
„ utile qu'elle puiſſe être, qui n'ait be-
„ ſoin de modifications, & de reſtricti-
„ ons en certaines choſes, il me ſemble
„ que l'ordonnance, dont il s'agit, pour-
„ roit être limitée dans un point, que
„ je vais rapporter.„

„ Une ville n'eſt pas moins recom-
„ mandable par ſa beauté & par ſes or-
„ nemens, que par le grand nombre de
„ ſes citoiens. C'eſt par cette raiſon
„ que l'on voit, que chaque Juge de
„ Police judicieux prend ſoin de ces deux
„ articles; car comme on tâche de fai-
„ re en ſorte, qu'une ville ſoit pour-
„ vuë d'habitans, on s'applique auſſi à
„ l'embellir de magnifiques édifices, à
„ rendre ſes ruës propres, à lui procu-
„ rer des promenades agréables, de bel-
„ les peintures, de jets d'eau artificiels
„ des meubles & de diverſes autres cho-
„ ſes, capables d'y attirer les étrangers
„ par curioſité, ce qui eſt préſentément
„ le principal but que ſe propoſe notre
„ jeuneſſe, qui voyage hors du Royau-
„ me. Or, qui que ce ſoit n'ignore,
„ que rien orne plus une ville, que les
„ belles perſonnes du Séxe, & que les
„ filles ſont communément les meubles
„ les plus précieux d'une maiſon, &
„ ceux qui plaiſent davantage à la vuë.
„ Mais préciſément, dans le tems que
„ ces filles ont pris leur accroiſſement,
„ qu'elles ſont en fleur, & qu'elles fi-
„ gurent comme de beaux lis dans un

„ jardin

„ jardin, il ſe préſente auſſi-tôt certai-
„ nes perſonnes, qui prient les parens
„ de leur permettre de s'allier avec leurs
„ chéres filles, & promettent de les trai-
„ ter de façon, qu'elles perdront bien-
„ vîte tous leurs charmes, que, de ro-
„ ſes & de lis, elles ſeront changées en
„ orties & en épines; & que par-là la
„ ville ſera privée du plus grand orne-
„ nement, dont elle puiſſe ſe glorifier.
„ Il me paroît, qu'il eſt du devoir de la
„ police, de veiller à ce qu'une pareille
„ choſe ne ſoit pas pouſſée trop loin,
„ & que ces pernicieux jardiniers ou
„ cercleurs n'arrachent pas ſi prompte-
„ ment de ſemblables plantes de la ville,
„ & ne les faſſent pas flétrir. Pour moi,
„ toutes les fois que j'entends dire, qu'
„ une belle & gracieuſe fille va changer
„ d'état, j'en gémis tout comme quand
„ j'entends dire, qu'un magnifique é-
„ difice a été brûlé, qu'un beau jet d'
„ eau a été renverſé par le vent, ou qu'
„ un verre de cryſtal doré a été caſſé;
„ car chaçun de ces événemens enléve
„ à la ville un de ſes ornemens. Je fai-
„ ſois la ſemaine derniére une viſite à
„ Madame N. avec qui j'avois eu l'hon-

„ neur

„ neur de converſer ſous le nom de Ma-
„ demoiſelle Sylvie. Mais qu'elle me-
„ tamorphoſe! je n'y reconnoiſſois plus,
„ que la voix de Sylvie. Sa preſtance,
„ l'éclat de ſon teint, ſon humeur &
„ toutes ſes belles qualités étoient telle-
„ ment changées, qu'on auroit dit,
„ que ſon eſprit & ſon corps avoient été
„ refondus, pour leur donner une nou-
„ velle forme. Ses lévres, couleur de
„ roſe, étoient devenuës d'une couleur
„ cendrée: ſes jouës étoient ravalées;
„ ſon luth ſe trouvoit transformé en un
„ berceau; & ſes diſcours, qui avoient
„ été capable de m'enchanter, de-même
„ que les autres, n'étoient plus que des
„ diſcours de marché, qui rouloient ſur
„ le beurre, la viande & le fromage.
„ Cet aſpect fut un éguillon pour mon
„ zéle patriotique, & me porta auſſi-tôt
„ à mettre au net ce projet, auquel j'a-
„ vois long-tems travaillé pour l'utilité
„ publique.

„ Mon idée n'eſt point, que toutes jo-
„ lies filles paſſent leur plus beau tems
„ dans le célibat. Je voudrois ſeule-
„ ment, que par un ſage réglement on

„ fit

„ fit en ſorte, que cette liberté d'entrer
„ dans l'état du mariage, fût tellement
„ modérée, que la ville ſe trouvât tou-
„ jours pourvuë d'un nombre ſuffiſant
„ de belles perſonnes, non-mariées &
„ ſans tache; & qu'on en formât un
„ rolle de reſerve, qui ſeroit toujours
„ tenu complet, de crainte que la ville
„ ne perdît, par une trop grande déſer-
„ tion, quelque choſe de ſon luſtre &
„ de ſon ornement. On pourroit y par-
„ venir, en partageant les filles de la
„ ville en un certain nombre de claſſes,
„ ſuivant les divers degrés de beauté;
„ & celles, qui, par l'épreuve & par la
„ marque de la Police, ſeroient déclarées
„ propres à faire honneur à la ville, for-
„ meroient la premiere claſſe, qui au-
„ roit toujours ſon nombre complet, &
„ ſeroit regardé comme un corps d'une
„ eſpéce de troupes ſur pied, de ſorte
„ qu'il ne ſeroit permis à aucune fille de
„ cette premiere claſſe de ſe marier, à
„ moins qu'il ne s'y trouvât des ſurnu-
„ méraires. L'ordonnance, ſuivant mon
„ petit génie, pourroit être conçuë de
„ cette maniere: *Qu'aucune fille du No. I.*
„ *ne pourroit ſans la permiſſion de la police,*

„ *ſe*

„ *ſe marier, avant d' avoir atteint ſa tren-*
„ *te-cinquiême année, à moins que la pe-*
„ *tite vérole, la chute de ſes dents, ou quel-*
„ *que autre accident facheux ne lui eût en-*
„ *levé quelque choſe de ſa beauté; & les*
„ *Médecins de la ville ſeroient chargés de tra-*
„ *vailler à les garentir de ces incommodités,*
„ *jusqu' à ce qu' elles euſſent l' âge, qui vient*
„ *d' être marqué.*

„ On pourroit à la vérité oppoſer con-
„ tre ce projet, que diverſes filles n'ap-
„ prouveroient pas ſon éxécution; mais
„ je me flatte, que la plupart d' entre el-
„ les, comme de bonnes compatriotes,
„ renonceroient à leur inclination natu-
„ relle, en conſidération de l' utilité
„ publique. Du reſte je ſoumêts mon
„ projet à votre cenſure, & je ſuis. „

Monſieur,

Votre
très-humble & très-obeïſſant
Serviteur
& le réparateur infatigable
du public.
ſigné, N. N.

Je

Je communique au lecteur ce projet, dès qu'il m'a été remis entre mains ; & je laisse au public à juger, s'il s'y trouve de la solidité, ou bien s'il a été dressé sérieusement, ou pour badiner. Pour moi je nen sçaurois dire rien de certain, puisque j'ai vu quantité de projets serieux de même nature.

Epi-

EPIGRAMME CLXXVII.
DU LIVRE I.

A Léandre.

Pars vitæ malé agendo perit permagnâ, Leander!
Maxima agendo nihil, tota at agendo aliud.

Une partie de la vie des hommes ſe paſſe à faire du mal; la plus grande partie ſe paſſe à ne rien faire: & ils s'occupent presque toute leur vie à des choſes inutiles. Je ne me propoſe point de parler ici des deux prémiéres maniéres de vivre, parce que tous les hommes conviennent, qu'une grande partie de leur tems eſt employée à de mauvaiſes actions, & ſe perd par leur négligence. Je traiterai ſeulement, en peu de mots, du dernier genre de vie; parce qu'on trouve une infinité de perſonnes continuellement occupées à des choſes, qui ne ſont d'aucune utilité; & comme ces gens-là, à cauſe de leurs ſoins infatigables

gables, & de leur grande application, ſe regardent comme des membres utiles dans la ſociété, quoiqu'on n'apperçoive nul fruit de leurs travaux: ainſi il eſt néceſſaire de faire voir l'erreur, qu'il y a là-dedans, & de montrer à ces perſonnes ſi occupées la différence, qu'il y a entre un travail utile & un ſimple mouvement; & que, ſouvent on travailleroit davantage, ſi l'on travailloit moins. Le travail de certaines gens ne différe point de celui de Diogéne, qui rouloit ſon tonneau dans toutes les ruës de la ville, ni de celui d'un vieux Maître-ès-arts de notre tems, qui portoit ſon bois de la cave au grénier, & qui le reportoit enſuite du grénier à la cave. Cela revient encore à ce qui ſe pratique tous les jours ſous nos yeux; car on voit des gens demander du brandevin, pour ſe rechauffer; enſuite de l'eau, ou de la petite biére, pour ſe rafraîchir, & enfin du brandevin pour chaſſer l'eau, ou pour corriger l'effet de la biére. C'eſt comme ſi l'on s'occupoit à faire des noeuds, uniquement pour les défaire après, ou ſi l'on bâtiſſoit uniquement pour démolir: cela ne

peut pas s'appeller une action; mais ſeulement un ſimple mouvement. Que penſeroit-on d'un homme, qui monteroit en chaire, iroit & viendroit, frapperoit des mains, & ſe donneroit tous les mouvemens, que ſe donnent d'ordinaire les orateurs; mais qui, avec cela, ne diroit rien & ne feroit que repetter ces mots: "Mes chers fréres: mes „ chers auditeurs! „ on ne ſçauroit pas nier qu'il ne ſe fût donné beaucoup de peine; mais avec cela ſa peine auroit été auſſi inutile que fatiganie. Il faut convenir, que quantité de diſcours oratoires, ſi on en péſoit la matiére & les mots, ſe réduiroient à auſſi peu de choſes; & que quantité de ſermons d'une heure & demie, ſi on en faiſoit la revuë, & qu'on en otât les tautologies, ſeroient réduits à un petit nombre de lignes. Je n'ai, par éxemple, vu aucun ancien programme Académique, qui ait donné autre choſe à connoître, que ces mots: demain on conféréra un grade dans l'Académie, & cependant cela remplit une feuille entiére de papier royal; car les divers ornemens & les figures d'Apollon, de Minerve, des neuf Muſes, &

au-

autres, qui n'ont aucun rapport à l'invitation, ne ſont-là que pour remplir le papier; de ſorte qu'on pouvoit dire, dans ce cas, ce qu'Aléxandre diſoit du grand nombre de diverſes Nations, qui ſe trouvoient dans l'armée de Darius: *Nomina verius quam auxilia*, des noms plutôt que des troupes auxiliaires.

Il ſeroit trop long d'éxaminer en détail toutes les occupations des hommes, car de quelque côté qu'on jette les yeux, on les trouve occupés de la même maniére. On remarque même ſouvent; que ceux, qui travaillent le plus, opérent le moins, comme les cocqs, qui chantent le plus mal, ſont ceux qui chantent davantage: les poules qui crient le plus ſont celles qui pondent le moins d'oeufs; & les chats, qui miaulent le plus, prennent moins de ſouris. Au contraire les perſonnes, qui font moins de bruit, font plus de beſogne. Les rameurs dans une chaloupe ſe remuent vivement; mais celui qui conduit la chaloupe ſe tien tranquille au gouvernail, & fait ce qu'il y a de plus important, ſans ſe donner beaucoup de mouvement. On peut re-

garder un homme empreſſé ou occupé de rien, comme un cheval de manége, qui fait ſes éxercices dans une ruë avec des ſauts & des courbettes, de façon qu' il écume, & eſt tout en ſueur, avant que d' être arrivé au bout de la ruë. J' ai dit qu' il ſeroit trop long d' éxaminer toutes les occupations des hommes; ainſi je me contenterai de faire une réfléxion ſur les écrits, dont nous voyons une quantité ſi énorme, que leurs titres & leurs déſignations ſemblent pouvoir prouver le travail & l' application du genre humain, ſur-tout de nos jours, où l' on voit presque autant d' auteurs que d' hommes, & que l' emploi d' inſtruire le monde, par ſes écrits, s' entend jusqu' aux païſans. Qu' y a-t-il, qui puiſſe donner une plus haute idée du travail & de l' application des hommes? ſur-tout, lorsqu' on fait réfléxion, que la plupart d' entre eux s' y portent, ſans y être obligés, & de leur propre mouvement. Chaque auteur en effet peut être régardé comme un volontaire, qui, de propos délibéré & par généroſité, offre au monde ſes ſervices; & lorsque quelqu' un ſe ſoumet volontaire-

ment

ment à un travail, il paſſe pour travailler davantage dans des choſes, auxquelles il n'eſt point appellé par ſon état. Mais lorsqu'on vient à mettre ce grand nombre d'écrits dans la balance, on trouve qu'ils pésent bien peu. Le bled paroît ſouvent épais & magnifique dans le champ, mais lorsqu'on en ôte la nielle & l'ivroie, il ne demeure quelquefois que fort peu de bon grain. Une créme fouettée remplit un grand plat; mais elle devient à rien dans la bouche. Quand vingt auteurs copient un ſeul écrivain; il ſemble à la vuë qu'il en réſulte vingt & un livres, quoiqu'en effet il n'y en ait qu'un, & que ce ſoit toujours le même; & ſi l'on retranche d'un gros *in folio* tout ce, qui y a été mis d'inutile, il n'y reſtera ſouvent rien que la couverture & le titre. C'eſt ce qui a fait dire aux anciens, en parlant des écrits de Chryſippe, que ſi l'on en otoit ce qu'il avoit pris des autres, pour ſe l'approprier, il n'y reſteroit plus que des feuilles vuides. Concluons de-là, que nous n'avons pas un auſſi grand nombre d'écrits que de titres. Un homme fait préſent à la République des lettres de cho-

ſes volées, qu'il a ſeulement eſtampées, pour empêcher qu'on ne les reconnoiſſe: un tel homme mérite d'être châtié, parce qu'il s'approprie l'ouvrage d'un autre. Un autre remplit ſes écrits de curioſités inutiles; il eſt blamable, parce qu'il ſe rompt la tête de choſes, qui ne ſervent de rien, & qu'il ne fait conſiſter la ſçience & ſon adreſſe que dans des jeux d'enfans. Anniceris donna, un jour, publiquement une preuve de ſon adreſſe à conduire un char, de façon qu'il le fit toujours avancer ſur la même ligne. Tous les Spectateurs en étoient dans l'admiration; mais Platon ſecoua la tête, & dit: Il faut que cet homme n'ait jamais fait des choſes de grande importance, puis qu'il a employé tant de tems à des bagatelles. Un autre fit voir devant Alexandre le grand, ſon habileté à jetter des pois au travers du trou d'une aiguille, & ne manqua jamais ſon coup. Il s'attendoit à recevoir une recompenſe conſidérable; mais il ne reçut qu'un boiſſeau de pois, parce qu'Alexandre jugea, qu'un pareil travail ne méritoit pas d'être recompenſé autrement. Un Lacédémo-

monien fut un jour invité à entendre un homme, qui imitoit le chant du roſſignol; mais il répondit: " J'ai ſouvent „ entendu chanter les roſſignols mê- „ mes. „ Diogéne voyant un homme, qui ſe glorifioit d'avoir remporté le prix à la courſe, & à arriver le prémier au but, lui dit: " un cerf court encore plus „ fort; & ce n'eſt pourtant qu'une bê- „ te ſans courage & mépriſable. „ Il dit dans une autre rencontre: Celui qui tuë un autre homme ne mérite pas le titre de vainqueur; mais celui qui triomphe de l'avarice, de la volupté, de l'orgeuil & des autres vices, qui ſont les plus grands ennemis des hommes. Enfin pour montrer combien il étoit ridicule de couronner ceux, qui avoient remporté le prix, en combattant, en courant, ou en rompant la lance, il couronna un jour un cheval, qui en avoit fait reculer un autre, & qui s'étoit rendu maître de la place.

Quantité de matiéres, qui ſont en elles mêmes abſolument inutiles, coûtent ſouvent plus de peine à traiter, que des choſes de la plus grande importance.

C'eſt ce qui a fait, qu'un certain Poéte les a appellées *difficiles nugas*; c'eſt-à-dire, des bagatelles difficiles. La coeffure d'une femme, par éxemple, eſt une choſe de fort peu de conſéquence; mais combien ne faut-il pas de tems, de peine & d'application, pour la mettre en ordre? c'eſt ce qui a fait dire: *Dum moliuntur, dum comuntur annus eſt.* On a des éxemples de quelques Auteurs, qui ont épuiſé leur ſanté & même perdu l'eſprit, en voulant éclaircir certains points de l'antiquité, dont un homme de bons ſens ne doit point s'embaraſſer. Je ne veux point parler de ces choſes ſur lesquelles la plus grande partie du monde penſe comme moi, comme des cravattes des Romains & des Grecs, de leurs ſouliers, de leurs bas, de leurs bonnets, de leurs bracelets, &c. matiéres ſur lesquelles on trouve une infinité d'écrits. Je pourrois auſſi rapporter en preuve certains ſujets, auxquels les plus grands & les plus fins génies ont emploié leur tems, & par où ils ſe ſont acquis une grande réputation dans la République des lettres. Un Colomb, qui a fait la découverte de la quatriême par-

partie du monde, n' eſt pas plus célébre, que celui, qui a fait la deſcription du temple de Jéruſalem. Il eſt vrai que ce dernier travail a coûté autant de peine que le prémier, quoique l' utilité en ſoit auſſi difficile à prouver, que la matiére difficile à décrire. On y voit ſeulement la preuve de ce qu' un auteur pourroit faire, s' il vouloit employer ſon tems à des choſes de plus grande importance, & ſi, au lieu de faire la recherche d' un autel, d' une colonne, & d' éxaminer ſi les rideaux étoient du coté de l' orient ou de l' occident, il employoit ſes talens à perfectionner le genre humain à affermir la ſociété civile, & à inventer des arts, pour faciliter les diverſes profeſſions des hommes. Dans ce cas on ne demanderoit point ſi un hommes eſt plus ſçavant, mais s' il ſçait de meilleures choſes: non s' il a mieux appris à bien parler; mais s' il a mieux appris à bien vivre. Cependant on ne fait point attention à cela; & il arrive ce que dit Sénéque: *Non vitæ, ſed ſcholæ diſcimus*; nous n' étudions pas pour devenir ſages; mais pour apprendre des curioſités inutiles.

Je ne rejette pas pourtant toutes les choſes inutiles ; car il y a certains ouvrages inutiles en eux-mêmes, mais qui peuvent contenter l'eſprit. De ce nombre ſont les ouvrages des grands Maîtres en Architecture, Peinture, Muſique, Poéſie, &c. qui peuvent contribuer à l'ornement & à l'honneur d'un pays. J'entends encore, par-là, les écrits divertiſſans & ſpirituels, qui ſoulagent l'eſprit de l'homme, & dans la lecture desquels j'ai ſouvent trouvé plus de vertu, que dans une médecine d'Apothicaire.

Mais il paroît une infinité d'écrits, qui ne ſont, ni pour l'utilité, ni pour l'ornement, qui n'inſtruiſſent, ni ne divertiſſent, & que l'on peut comparer à ces pillules améres, ou dégoûtantes, que l'on avale avec peine, & qui n'opérent point. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que l'on voit de ſçavans commentaires ſur certaines choſes, avant que l'on ſoit aſſuré, qu'elles ayent jamais été *in rerum natura*, comme ſur les Baſilics, les Salamandres, les Dragons, le Phénix, &c; que l'on ſe caſſe la tête,

avec

avec des calculs Chronologiques, dans des matiéres obſcures, & dont on ne ſçauroit donner la preuve; que même on recherche le véritable nom de quelques perſonnes, dont l'éxiſtence eſt douteuſe, que l'on diſpute ſur leurs actions, quoiqu'on puiſſe douter ſi elles ont jamais été au monde; & que l'on veuille donner des éclairciſſemens ſur la nature & ſur les propriétés des eſprits & des Anges, quoique nous n'en ayons, & que nous n'en puiſſions avoir aucune idée. Cependant, toutes les Bibliothéques ſont remplies de ſemblables écrits, qui ne ſont, ni d'un plus grand ornement, ni d'une plus grande utilité, que des toiles d'araignées; & on ne peut par conſéquent mieux comparer ces écrivains, qu'aux araignées, qui ſe conſument en filant; & leur travail peut de-même être comparé aux toiles de ces inſectes, qui ſont auſſi inutiles que déſagréables dans une Bibliothéque.

On n'a ſeulement pour en être convaincu, qu'à parcourir les extraits, qu'on fait tous les ans des livres, qui ſe publient, & qui contiennent ce qu'il y a

de

de plus important dans ces livres. On trouvera que, par cette revuë, quantité de gros volumes deviendront fort minces On peut comparer de pareils écrits avec ces jeunes Demoiſelles, qui quand elles ſont à leur toilette, ont une ſi petite circonférence, qu'elles peuvent pour ainſi dire paſſer par les plus petites fentes de la maiſon; mais qui, quand elles ſont habillées, rempliſſent toute une ruë avec leurs paniers à triple étage; de ſorte qu'il y a peu de portes, qui ne ſoient trop étroites pour elles. Anciennement, lorsqu'il regnoit dans le monde une diſette de livres, on avoit beſoin d'être encouragé, pour ſe mettre à écrire; préſentement, au contraire, que nous avons autant d'écrivains, que de mouches au mois de Septemdre, il ſeroit néceſſaire d'en diminuer le nombre; & on devroit établir des cenſeurs uniquement pour éxaminer, ſi un écrit eſt une copie, ou un original, & s'il contient des choſes importantes, ou des bagatelles. Dans la principauté de Potu il y avoit divers utiles réglement à ce ſujet. Il n'étoit permis à perſonne d'écrire un livre, qu'il n'eût atteint de

l'âge

l'âge & de la capacité, àfin qu'on pût en quelque ſorte être aſſuré, qu'il ne mettroit pas au jour une production monſtrueuſe. De même les Lacédémoniens ne permettoient point autrefois à un homme contre-fait de coucher avec ſa femme, àfin que la ville ne ſe remplît point d'habitans mal-faits. Il y avoit dans le même pays de Potu, un autre réglement, qui portoit, que les cenſeurs examineroient, tous les ans, les boutiques des libraires, pour voir ſi on n'avoit point introduit dans le pays des livres inutiles. On imitoit en cela les jardiniers, qui arrachent continuellement les mauvaiſes herbes des planches; pour que les bonnes herbes puiſſent croître. Comme l'on a ſoin de ſon corps & qu'on lui interdit le manger & la boiſſon, qui pourroient altérer ſa ſanté, de même il convient de prendre ſoin de l'eſprit, & d'empêcher qu'il ne ſe gâte par la lecture des livres inutiles, ou ridicules; car on a vu le goût d'une Nation entiére ſe corrompre tellement par la lecture des mauvais livres, qu'elle trouvoit plus de goût dans ceux, qui étoient compoſés ſans jugement; comme cer-

tains peuples trouvent plus de goût dans l'huile de baleine que dans le vin, & prennent plus de plaisir aux dissonnances qu'à l'harmonie. Cela étant, il n'y a pas à s'étonner, si l'on voit des écrits ordinaires se débiter avec succès, tandis que des livres utiles se moisissent dans les boutiques des libraires. On pourroit en rapporter divers exemples. Blakmore, écrivain Anglois a fait voir, combien de fois le goût de la Nation Angloise avoit changé, par rapport aux livres; & pour connoître combien le goût des François est corrompu dans ce siécle, par rapport aux piéces de théâtre, il n'y a qu'à jetter les yeux sur celles, qui se publient de nos jours, & à les comparer avec les piéces de Moliére, que tout le monde regarde avec admiration, au lieu que les nouvelles ne sont luës des étrangers qu'avec dégoût.

On a autrefois reproché au Danemarc, qu'il produisoit bien peu de livres; mais la scène est maintenant changée, & nous sommes accablés de la quantité de livres, qu'on met au jour; car sans parler de cette multitude de dissertations

ons, que publient tous les ans nos jeunes-gens, avant que la barbe leur ſoit venuë, on a quantité d'autres écrivains, qui, comme les pigeons produiſent douze fois par an. Mais indépendamment de la diſette ancienne & de l'abondance préſente, on peut dire, qu'on écrivoit ici autrefois plus qu'on n'écrit aujourd'hui. Ce qui a produit cette grande abondance d'écrivains de nos jours, c'eſt l'invention des ſouſcriptions, qui a tellement pris racine, que les ſociétés de gens de letires reſſemblent à des banques de change, ou à des comptoirs de marchands, où l'agio ſe paye d'avance. La ſeule différence qu'il y a eſt, que ces Banquiers latins, retiennent l'agio, ou l'argent, qu'on donne ſur la main, ſoit que la marchandiſe ſe trouve bonne ou mauvaiſe. Ce commerce de prénumérations ou de ſouſcriptions va ſi loin, qu'il eſt à craindre, qu'il ne s'introduiſe à la Bourſe & dans les boutiques des marchands: auſſi a-t il donné matiére à des faillies plaiſantes. Un Imprimeur reçut il y a peu de tems une lettre cachettée dont voici la ſubſtance:

» Je

" Je vous demande en grace de noti-
„ fier dans vos gazettes l'avertiſſement
„ qui ſuit:

" *N. N. Entrepreneur de cette ville pen-*
„ *ſe à établir une manufacture & d'entre-*
„ *tenir, l'hyver prochain, pour l'utilité*
„ *du public, quatre Demoiſelles bien faites.*
„ *Deux d'entre elles, qui ſont* in folïo,
„ *coûteront pour cet hyver dix écus; & les*
„ *deux autres, qui ſont d'un moindre for-*
„ *mat, ſept écus. Les ſouſcrivans auront*
„ *la marchandiſe à un quart meilleur mar-*
„ *ché qne les autres.*

" Je ſuis, &c. „

Je m'apperçus d'abord que c'étoit-là une ſatire fine, qui regardoit une Bomerie de ces ſçavans; cela m'engagea à demander à l'imprimeur, qu'il conſervât ce billet. Du reſte, j'ai contribué moi-même à l'introduction de ces ſortes de ſouſcriptions dans ce pays; mais lorsque je m'apperçus, que cela dégénéroit en une maniére de mandier, & que le débit des livres inutiles étoit favoriſé par-

par-là, je convins avoir mal fait, & je m'en abſtins auſſi-tôt.

Les mêmes remarques, que j'ai faites ſur les écrits, peuvent auſſi ſe faire ſur les autres occupations des hommes; car les ouvrages ne ſont pas ſi grands, qu'ils paroiſſent l'être; & celui, qui ſe plaint que le tems eſt trop court, le trouvera aſſez long, s'il veut ſéparer les choſes néceſſaires de celles qui ne le ſont point, & lorsqu'il voudra faire attention à cette régle: *hìc Rhodus, hìc ſalta.* J'aī rapporté ce caractére dans mon voyage ſouterrein, en parlant de deux Nations, dont l'une, qui, de 24 heureus en employoit 10. à dormir, faiſoit plus d'ouvrage, que l'autre qui veilloit & travailloit continuellement; la prémiére trouvoit le tems aſſez long, parce qu'elle ne faiſoit que des choſes néceſſaires; mais la derniére trouvoit le tems trop court, parce qu'elle faiſoit une grande quantité de choſes, qui n'étoient point néceſſaires. On entend un grand nombre de gens ſe plaindre de leurs occupations; mais on doit leur porter auſſi peu de compaſſion, qu'à des pilotes qui s'

amuſeroient à louvoyer en mer, tandis qu'ils auroient le vent en pouppe, & qu'ils pourroient avancer en ligne droite. Un homme n'a que quelques pas à faire, pour aller chez ſon voiſin, mais il peut ſe laſſer, s'il fait un détour, pour s'y rendre par d'autres grandes ruës. L'homme occupé de rien dans la Comédie ſe plaignoit continuellement, que le jour étoit trop court, quoiqu'un demi-heure fût plus que ſuffiſante, pour expédier ce qu'il avoit à faire; & on peut même dire de certaines gens, que s'ils employoient ſeulement à leurs affaires le tems, qu'ils perdent à s'en plaindre, ils auroient le loiſir de les expédier. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'on pût faire certains réglemens, pour de pareilles choſes, comme pour les ruës, pour les maiſons & pour les cheminées; & qu'on établît une eſpéce de ſçavans tireurs de bouë & de ramoneurs, qui fiſſent une revuë des occupations publiques & particuliéres, qui, par des circonſtances étrangéres, & par les longueurs augmentent ſi fort, que les Républiques & les ſociétés n'en ſouffrent pas moins, que les corps malades de la trop grande

abon-

abondance du ſang, ou des humeurs. Ce ſeroit une ſeconde claſſe parmi les cenſeurs des livres, & une ſeconde claſſe de Préſidens dans les tribunaux de juſtice. Les prémiers, par le moyen de l'éxamen des écrits, pourroient, avant qu'on les mît ſous preſſe, ſéparer l'yvroie du froment, & l'inutile de l'utile; de ſorte que le dernier ſeulement ſeroit préſenté au public, & les auteurs retiendroient pour eux l'yvroie & l'inutile. Il pourroit revenir un autre avantage des Préſidens dans les tribunaux de juſtice; c'eſt qu'ils puniroient les Avocats de leurs longs plaidoyers, & de leur babil; & ceux-ci auroient ſoin alors de ne rien dire dans leurs plaidoyers, que ce qui concerneroit leur cauſe: ou bien, à la maniére des Grecs & des Romains, ils régleroient, par le moyen d'un ſable, le tems que les deux parties pourroient employer à plaider leur cauſe. On n'a ſeulement qu'à éxaminer les dépoſitions des témoins dans une affaire, pour être convaincu de la néceſſité d'une pareille réformation; car, ſi on y trouve un article, qui concerne l'affaire, il y en a dix, qui y ſont entiérement étrangers.

Le tems ſe perd par-là, les juges ſont fatigués, & les parties, qui doivent avoir toutes ces excreſcences par écrit, ſont jettées dans de doubles frais. On pourroit, & on devroit obſerver la même choſe dans les jugemens, dans les contracts, dans les traités & dans les autres inſtrumens publics, où l'on trouve communément des préludes & des répétitions, qui font les deux tiers de la piéce. On peut auſſi dire la même choſe des ſermons, qui, par un ſemblable éxamen néceſſaire, pourroient être diminués de la moitié, & contiendroient cependant la même choſe. En mon particulier, je me réjouïrois d'une pareille réformation; car rien ne me fatigue plus que la longueur; & je ne hais rien plus qu'un écrivain, qui veut toujours remplir ſa feuille, & qu'un Orateur à longues périodes, qui ſe fait un honneur de pouvoir dire un grand nombre de paroles tout d'une haleine. Je ne voudrois pas ſouhaiter à ces ſortes de gens la maladie du poulmon; ce ſeroit un ſouhait criminel: je leur ſouhaiterois ſeulement une petite difficulté de reſpirer, qui pût

les

les forcer à faire leurs périodes plus courtes ; car un pareil ſouhait ſeroit pardonnable, en conſidération du bien public. C'étoit autrefois la coutume, en Ruſſie, de choiſir, pour dire la meſſe, celui des Prêtres, qui pouvoit répetter un plus grand nombre de fois ces mots : *Hoſpodi Pomiglio*, ſans prendre haleine. Au contraire, ſi j'avois eu la commiſſion de choiſir les prédicateurs, j'aurois jetté les yeux ſur une perſonne, qui auroit eu la courte haleine, & qui auroit pu dire moins de mots, ſans reprendre ſa reſpiration ; car cela l'auroit forcé d'employer ſeulement les mots néceſſaires, & de s'abſtenir de tant de ſuperfluités, capables de fatiguer leur propre poitrine, de-même que les oreilles du public : *Omne nimium nocet.* Trop manger & trop boire ruïne le corps : des diſcours trop longs & diffus confondent l'eſprit ; & le meilleur du tems ſe perd par-là. Théophraſte ſe plaignoit de ce, que les corbeaux & les cerfs vivoient ſi long-tems, tandis que les hommes, à qui il importoit tant d'avoir une longue vie en avoient une ſi bornée. Mais on peut dire, que le tems eſt court, parce qu'on

l'employe à tant de choſes inutiles; & qu'il ſeroit aſſez long, ſi on s'en tenoit ſeulement aux choſes néceſſaires. Sénéque fait, à ce ſujet, une réfléxion ſi ſolide, que je ne puis m'empêcher de la rapporter. " La plupart des hommes, „ dit-il, ſe plaignent de la Nature, de „ ce quelle leur a donné une vie trop „ courte; mais nous ne l'employons pas „ à des choſes bonnes & néceſſaires; car, „ comme les richeſſes & les biens ſe diſ„ ſipent vîte, lorsqu'ils tombent en„ tre des mains dépenſiéres; & qu'au „ contraire des biens médiocres, qui „ tombent entre le mains d'un bon pé„ re de famille, non ſeulement ſe con„ ſervent, mais encore s'augmentent: „ de-même la vie eſt longue, quand „ nous ſçavons en faire un bon uſage; „ & celui-là en fait un bon uſage, qui „ l'emploie à des choſes utiles. Nous „ ne devons pas par conſéquent tant „ chercher à vivre long-tems, qu'à bien „ vivre; & lorsque nous vivons bien, la „ vie eſt toujours longue: *Non ut diu „ vivamus, curandum eſt, ſed ut bene; „ longa eſt vita, ſi plena eſt.* „

J'ai

J'ai exprimé la même chose dans une autre Epigramme, que voici;

Temporis haud pauci suspirant ob brevitatem
At vitio nostra portio magna perit.
Vita satis longa est, essent si tempora vitæ
Transacta à nobis atque locata bene.

EPIGRAMME I.
DU LIVRE II.

Perſonne n' eſt plus heureux que le fou:
Paradoxe contre les Stoïciens,
qui diſent: *que le ſage ſeul*
eſt heureux.

A Sextus, contre Linus

Solum prudentem veteres dixêre beatum.
Errant: quis ſtulto fauſtior eſſe queat?
Sibilat Urbs cum tota Linum ſemper ſibi plaudit,
Lætatur Conjux cum parit Anna nothos.
Si quid ait ſtolidè, mentis miratur acumen,
Quodque alii culpant, invidiam eſſe putat.
Peſſimus Orator ſibi maximus ipſe videtur,

Et ſua carminibus crimina foeda canit.
Credit amore ſui teneras ardere puellas
Qui faciem ſub aqua, Sexte natantis habet.
Cumque ſcreat, tuſſit, titubat, ſemper ſibi plaudit,
Nemo igitur ſtolido fauſtior eſſe poteſt.

Les Philoſophes Stoïciens diſent, qu'il n'y a que le ſage, qui ſoit heureux. Je ſouscris en toutes ſortes de maniére à cette propoſition; & ſi l'on m'accuſe de m'éloigner du chemin battu & de ſoutenir des opinions extraordinaires, on trouvera pourtant, que je ſuis ici entiérement orthodoxe. Je ſçais, que la plupart des hommes ſe ſoulévent contre les opinions extraordinaires: j'en ſuis moi-même ſouvent choqué, ſurtout, lorsque je remarque, qu'on ne les avance uniquement, que pour faire parade d'une ſorte d'eſprit, & pour donner à connoître, qu'on approfondit mieux une choſe que les autres. C'eſt ce qui m'engage à ſouscrire, comme le reſte du

monde, à cet axiome Stoïcien, & à convenir de bonne foi, qu'il n'y a que l'homme ſage, qui ſoit heureux. Je reconnois la force des argumens & des preuves, que les anciens ont avancées à ce ſujet, & ſur-tout Ciceron, qui a traité cette matiére ſi ſolidement, qu'il n'y a presque rien à y ajouter. En effet, où eſt l'homme de bon ſens, qui pourroit nier, que celui, qui mépriſe les biens & les richeſſes, qui gouverne ſes paſſions, & qui ne ſe laiſſe abattre par aucune adverſité, ne ſoit véritablement riche, libre & heurex? & qui eſt-ce qui pourroit nier, que celui-là ne ſoit malheureux, eſclave & dans l'indigence, qui eſt ſoumis à ſes paſſions déréglées, qui ſe laiſſe abattre par le moindre chagrin & par le moindre contre-tems, & qui, au milieu de l'abondance meurt de faim & de ſoif, comme Tantale. C'eſt la raiſon pourquoi je ne m'engage dans aucune diſpute ſur cette matiére. Je ſuis, dans cette rencontre, le torrent; & comme les autres je tiens ſeulement pour riche, libre & heureux, celui qui poſſéde la ſageſſe.

Il y

Il y a ſeulement une difficulté, que je ſouhaiterois que ceux qui défendent cet axiome ſe donnaſſent la peine de lever. Je voudrois leur demander, qu'ils fiſſent une juſte définition, ou un portrait éxact d'un homme ſage; car je ne doute point de la felicité du ſage: je doute ſeulement, qu'il ſe trouve en effet des créatures ſemblables à celles, que les Stoïciens appellent des hommes ſages. Je doute, ſi elles éxiſtent dans la nature, ou ſeulement dans la tête des Philoſophes. Je ſçais que nous ſommes homme, & par conſéquent ſujets aux foibleſſes humaines. Je ne puis, dit le grand Philoſophe Crantor, approuver ces gens, qui vantent & font ſonner ſi haut une ſorte d'indifférence, ou d'indolence, qui pourtant n'éxiſte point & ne ſçauroit non plus éxiſter. Nous ne ſommes pas faits de pierre: il y a dans notre eſprit quelque choſe de foible & de défectueux, qui ſe laiſſe plier. L'aveu d'un Philoſophe Stoïcien fait même voir combien cette qualité, que l'on attribuë au ſage, eſt peu fondée, & qu'elle ne peut pas s'entendre d'un homme, qui ſoit effectivement tel; mais

ſeulement de la maniére, dont il devroit être fait. Ciceron, lui-même parlant dans un autre endroit d'un tel homme, ne le compare pas aux hommes, mais il le tient ſemblable aux Dieux : *Hunc ego non cum ſummis viris comparo, ſed Diis ſimillimum judico.*

Cela étant, & l'expérience nous apprenant, que cette perfection, cette force d'eſprit & cette inſenſibilité, qu'on attribuë à l'homme ſage, ſont plutôt dans l'imagination des Philoſophes, que dans la nature, on peut dire; que cette félicité, que l'on veut ſe trouver dans le ſage, ſe rencontre plutôt dans les fous. C'eſt ce qu'on peut éclaircir, en comparant un fou, avec un homme ſage, tel que peut être une créature humaine compoſée de chair & de ſang.

Il y a une infinité de choſes, qui ſont de la peine & qui tourmentent les hommes ſages, uniquement parce qu'ils ſont ſages; car comme ils ſe connoiſſent eux-mêmes, ils voient ce qu'ils valent & ce qu'ils ne valent pas: ils voient leurs défauts & leurs vertus, leurs foibleſſes &

leur

leur force, ce qu'ils poſſedent & ce qui leur manque. Le paſſé, le préſent & le futur s'offrent continuellement à leurs yeux. Ils voient les fautes dans lesquelles ils tombent, & craignent de tomber dans de nouvelles. De-là il arrive, qu'ils ſe trouvent continuellement plongés dans des inquiétudes, dans des chagrins, & dans des craintes, qui obſcurciſſent, en quelque maniére, & font éclipſer cette félicité, qui conſiſte dans le repos & dans la tranquillité de l'ame. Toutes les fois qu'ils font quelque choſe imprudemment, ils comdamnent leur imprudence; ce qui ne ſcauroit être, ſans quelques troubles d'eſprit. Toutes les fois qu'ils réuſſiſſent dans quelque entrepriſe, ils n'en ſont jamais pleinement ſatisfaits, parce que, dans les choſes les plus parfaites, ils trouvent une ſorte d'imperfection. Ils jugent, que la choſe auroit pu être encore mieux éxécutée: ils s'en accuſent eux-mêmes, & craignent la critique des autres; de ſorte que leur ſageſſe & leur prudence ſont cauſe, qu'ils ne peuvent jamais reſſentir une joie parfaite, ni une entiére ſatisfaction de ce qu'ils font. Ariſtote lui-

lui-même n'étoit point content de ſes écrits, & ordonna, quand il ſe vit à l'extrémité, qu'on les ſupprimât, quoique tout le monde les regarde comme un grand tréſor de doctrine. Virgile fut tourmenté des mêmes inquiétudes, & ordonna, qu'on brulât ſon poëme héroïque, que la poſtérité a regardé comme le plus excellent de tous les ouvrages, & qui ſurpaſſe preſque les forces humaines. Un ſage & prudent Général auroit de la peine à dormir tranquillement, comme Aléxandre, dans le tems qu'il eſt à la veille de donner une grande bataille; & un ſage Miniſtre tremble toutes les fois qu'il doit donner un conſeil; car craindre & réfléchir ſur ſoi eſt le caractére de tout homme, qui a du jugement: auſſi lorſque quelqu'un reprocha à Cléanthe la timidité, qu'il témoignoit, il répondit: „ ma timidité „ eſt cauſe, que je péche moins que je ne „ ferois. „

Les fous ſont affranchis de ſemblables inquiétudes. Quand ils font quelque choſe mal, ils en jettent la faute ſur le ſort: quand ils commettent une faute,

ils

ils ne veulent pas avouer qu'ils ont péché; & quand quelqu'un se mocque d'eux, ils se prisent-eux-mêmes. Si quelqu'un censure leurs paroles, ou leurs actions, ils l'attribuent à la calomnie, ou bien au mauvais goût des gens. Les ris, auxquels les fous sont sujets, & qui suivent ordinairement leurs paroles & leurs discours, montrent qu'ils s'admirent eux-mêmes, & donnent à connoître, qu'ils sont contens de ce qu'ils disent. Si d'autres personnes n'en sont point touchées, ils prétendent qu'on n'a pas bien entendu ce qu'ils disoient, & qu'on n'a pas compris le fin de leur discours. Ils regardent ceux, qui entendent sans émotion ce qu'ils disent, comme de pauvres génies: ils leur portent compassion, & ils se fortifient dans la pensée, qu'ils sont seuls sages. S'ils font des vers, ils ne le cédent qu'à Homére, comme dit le Poéte, *propter mille annos;* c'est-à-dire, en considération de l'antiquité de l'ouvrage. Enfin, quand ils écrivent une Histoire, ils ne reconnoissent que Tite-Live au dessus d'eux.

Cela

Cela ſuppoſé, qui pourra nier, que cet amour propre, qui ſe trouve dans les fous, ne rempliſſe continuellement leur coeur de joie & de plaiſir? à moins qu'on ne veuille auſſi nier, que cette joie, que l'on a en rêve, ne ſoit une véritable joie. Si un fou ne poſſéde aucune vertu, il ſe croit cependant doué de toutes: & cette croyance, ou cette imagination, eſt une ſorte de poſſeſſion; car comme un malade imaginaire eſt véritablement malade, de-même un poſſeſſeur imaginaire, tant que l'imagination dure, eſt un véritable poſſeſſeur. On peut comparer un fou auec cet homme malade, qui s'imaginoit entendre continuellement une muſique céleſte à ſes oreilles, & qui refuſa le ſalaire à ſon Médecin, qui l'avoit guéri; car il le regardoit comme un ennemi, & comme un voleur, qui l'avoit privé de ſa joie & de ſa ſatisfaction. On peut auſſi comparer un fou, avec cet inſenſé d'Athènes, qui ſe réjouïſſoit de tous les vaiſſeaux, qui arrivoient dans le port, parce qu'il s'imaginoit, qu'ils lui appartenoient tous. Ainſi un fou ſe flatte toujours lui-même, de quelque côté qu'il

ſe

ſe regarde. Depuis la tête jusqu'aux pieds, il ne voit en lui que beauté & agrément, & n'apperçoit aucun défaut; car les défauts mêmes lui ſemblent être autant de perfections. Les fous prennent auſſi l'ombre pour le corps, courent après des bagatelles, après de vains titres & autres choſes pareilles, qu'ils prennent pour des avantages ſolides; & comme ces choſes peuvent s'obtenir ſans beaucoup de peine, ils trouvent continuellement quelque choſe, qui peut leur contenter l'eſprit. Lorsqu'ils ſe voient mépriſés ou dépoſſédés d'une place, ils ne ſe plaignent pas eux-mêmes; ils plaignent la République: ils diſent que la vertu eſt opprimée, & qu'on ne fait point de cas des citoiens, qui ont de la vertu & du mérite; de ſorte que les fous ſoutiennent plus conſtamment tous les revers, que les ſages.

Les Philoſophes nous donnent de beaux préceptes. Ils nous exhortent à la patience, & même à une eſpéce d'inſenſibilité, en diſant, que la ſageſſe eſt un bouclier, avec lequel on peut ſe garentir de toutes les adverſités, de tou-

tes les tentations & de tous les plaiſirs trompeurs. Ils diſent, que les hommes ſages, qui ſe trouvent armés de ce bouclier, ſont les ſeuls heureux : c'eſt ce qu'ils nous prêchent continuellement. Mais quand on les prie de nous donner un éxemple de ces hommes, dont ils parlent avec tant d'éloges, ils ont de la peine à trouver, parmi tout le genre humain, un ſujet, qui réponde à leur portrait; c'eſt-à-dire, qui ſoit inſenſible à tous les revers, ou qui, comme le cigne, meure en chantant. Conſidérons Cicéron lui-même, conſidérons Sénéque; car ils ont parlé tous deux avec force de ces qualités philoſophiques; mais ne voit-on pas l'un tomber de tems en tems dans des défauts, qu'on reproche aux femmes? ne voit-on pas l'autre ſouvent rendu muet par la crainte? & tous deux paroiſſent rechercher les richeſſes, & les honneurs du monde, à qui ils ne tournent le dos, que quand il le leur tourne; & ils ſont prêts à rentrer en danſe, lorsque le monde recommence à jouer encore pour eux. Qu'on ſe vante, tant qu'on voudra, de ſon inſenſibilité; ce ne ſera pourtant qu'une

ne fanfaronade. Un Poſſidonius peut bien dire, que la douleur n'eſt point douleur; mais ſes ſoupirs, les contorſions de ſon corps font voir, qu'il reſſent véritablement de la douleur. Une Arria peut bien avec une feinte tranquillité préſenter à ſon mari le poignard, dont elle s'eſt percée le ſein, & elle peut bien lui dire: *Poete non dolet*: Poetus je ne reſſentirai aucune douleur; mais malgré toutes ſes grimaces, elle ſentoit cependant le coup; car perſonne ne perſuadera à ſon dos, que les verges ſont agréables; & perſonne ne fera croire à ſa bouche, que du vinaigre eſt du vin de Canarie. Mais, quand j'accorderois, qu'il ſe trouve quelques perſonnes, qui par le ſecours de la philoſophie, ſont parvenuës à une telle perfection, elles ſont pourtant très-rares; encore ne connoît-on pas bien, ſi elles poſſédent réellement ces qualités, ou ſi elles feignent de les poſſéder. Au contraire, l'expérience nous fournit de grandes liſtes de fous, qui ſe ſoutiennent fermément dans toutes ſortes de rencontres, & qui ſupportent l'adverſité, les affronts, & le mépris, beaucoup mieux, que ces prétendus ſages.

Je dis que les fous ſe comportent courageuſement dans l'adverſité, dans le mépris & dans la démiſſion de leurs charges, ou dignités; la raiſon en eſt, que, tout ce qui leur arrive, ils ſe perſuadent ne l'avoir point mérité. Ainſi pour en être convaincu, il n'eſt pas néceſſaire, de recourir à des éxemples tirés de l'expérience journaliére, ou de l'Hiſtoire, car les éxemples ſont bien marqués & en grand nombre. On peut objecter, à la vérité, que les fous ſçavent moins ſe gouverner eux-mêmes dans la proſpérité; & qu'ils ſont plus expoſés au mépris, par rapport à leur ignorance: mais on peut répondre à cela, qui ſi les plus grands défauts des fous éclatent dans la proſpérité, ils ſe ſoutiennent mieux dans l'adverſité que les ſages, par les raiſons qui ont déja été détaillées. Mais pour ce qui regarde le mépris, où l'on prétend qu'ils tombent, à cauſe de leur ignorance & de leur peu de mérité, on n'en peut tirer aucune preuve, pour appuyer la penſée des Stoïciens; au contraire, il n'y a rien de plus capable de la renverſer, que la condition & la déſtinée des fous. Car ceux, qui plaignent

leur

leur condition & l'état de mépris, où ils ſe trouvent, ne paroiſſent pas avoir connoiſſance de l'Hiſtoire & des divers tems: ils ſemblent même parler contre l'expérience journaliére. Lorsqu'on demanda un jour à un certain Philoſophe ce qu'il aimeroit le mieux, ſi le choix lui en étoit donné, ou de la ſageſſe, ou de la richeſſe, ſa réponſe fut:

Mallem me doctum, doctos niſi ſæpe viderem.
Nudos ſtultorum ſerpere veſtibulis.

C'eſt-à-dire: je déſirerois plutôt la ſageſſe, ſi je ne voyis pas ſi ſouvent nos ſages ramper & faire leur cour dans les anti-chambres des fous.

Repréſentons-nous devant les yeux l'état des prémiers avec celui des derniers; & nous verrons auſſi-tôt, laquelle des deux deſtinées eſt la meilleure & la plus à plaindre. Nous nous appercevrons d'abord, que les perſonnes ſages & judicieuſes navigent, pour ainſi dire, au millieu des écueils & des rochers, qui les menacent à tout moment du nau-

naufrage; au lieu que les fous voguent, comme à pleines voiles, & ſans danger & ſans peine arrivent au port; car plus il ſe trouve de mérite dans les prémiers, plus il ſe rencontre d'obſtacles à leur avancement; & plus ils approchent du but, plus ils l'atteignent difficilement & tard; parce que tout ſe ſouléve contre la vertu, & contribuë à fermer aux ſages la route des honneurs, préciſément parce qu'ils ſe ſont rendus dignes d'honneur. Il arrive, dans ces occaſions, comme dans les jeux de cartes, ſurtout dans celui, qu'on appelle l'Impériale, ou le joueur, qui a le plus de marques ſur la table, & qui eſt prêt à gagner la partie, perd plutôt; parce que tous les autres joueurs ſe réuniſſent contre lui. Au contraire, les ſots & les ignorans ne trouvent dans leur chemin aucun obſtacle: tout le monde, à la vérité, les plaint, parce qu'ils ne poſſedent pas des vertus & de la capacité, pour exciter l'envie. C'eſt par cette raiſon que l'on voit que les fous ſont comme portés ſur les épaules du peuple & avancés aux honneurs & aux dignités, préciſément parce qu'ils ſont fous, & qu'ils

ſont promus aux charges préciſément, parce qu'ils n'en ſont pas dignes. C'eſt comme Chryſippe diſoit autrefois: "Celui, qui ſe comporte mal, déplait aux "Dieux; & celui, qui ſe comporte bien, "déplaît aux hommes." Il s'en ſuit de-là que les hommes les plus fins, qui veulent s'élever, cherchent avec ſoin à cacher leurs belles qualités, àfin de pouvoir arriver plus ſurement & plus vite au but. Cela revient à notre proverbe: *Den er undertiden viis, ſom veed at være u-viis* (a). C'eſt pour cela que Sixte V. alloit courbé, appuyé ſur un bâton, àfin que tout le monde crût, que ſes infirmités ne lui permettroient pas de vivre long-tems, ou que du moins il ne ſe donneroit pas beaucoup de mouvement, & ſe laiſſeroit mener par le nez. Ce fut uniquement par le moyen de cet artifice, qu'il devint Pape. L'Hiſtoire nous apprend auſſi, que la folie de l'Empereur Claude lui ſauva la vie, & lui fraya le chemin au trône; car il n'auroit pas vêcu ſi long-tems, & il ne ſeroit

(a) Celui-là eſt ſage qui ſçait quelquefoit faire le fou.

pas devenu le Maître de l'Empire Romain, s'il avoit paru avoir le sens commun, ou si on avoit apperçu en lui quelque étincelle de jugement, sous le regne de Caligula, qui haissoit & persécutoit tout ce qui avoit le nom de vertu. On voit ainsi, que ceux, qui sont armés du bouclier de la folie, font de grands pas & avancent chemin sans obstacles; & que comme les sages sont obligés d'avancer bride en main, les fous sont portés par d'autres personnes, qui leur applanissent la route. C'est ce qui a fait dire en proverbe: *At galne Folk haver ikke Pas behov, og at Lykken er Daarers Formyndere* (a). Ce fut aussi pour la même raison, que celui, qui tiroit une pierre à un chien, & qui attrappa sa Belle-mére, dit; que le hazard valoit mieux que l'adresse:

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βυλέυεται.

Portons les yeux encore plus loin: examinons l'Histoire Ecclesiastique, nous y ap-

(a) Que les fous n'ont pas besoin de passe-port & que le sort est leur tuteur.

y apprendrons, que la condition des ſages eſt auſſi dure & même plus dure. Car comme les hommes ſages & prudens ont pour principe, que la lumiére naturelle & la raiſon ſont un don, ou un talent, que le ciel leur a confié, pour rechercher la vérité, ils croient que c'eſt un devoir d'éxaminer toutes choſes avec ſoin: ils étudient, travaillent, ſuent & ne trouvent rien de rude & de difficile pour découvrir le treſor qu'ils cherchent. Voici le raiſonnement qu'ils font en eux-mêmes: ſi un mineur fait ſauter les montagnes & les rochers, & creuſe dans les entrailles de la terre, au péril de ſa vie, pour découvrir les veines d'un métal; ſi un plongeur ſe fait deſcendre au fond de la mer, pour y trouver des perles, n'y a-t-il pas de la folie aux hommes d'être indolens pour les affaires de leur ſalut & pour la recherche de la vérité? Mais que retirent-ils de leurs travaux & de leurs peines? les fruits, qu'ils en recueillent, ſont communément la perſécution, l'éxil, le baniſſement, la priſon, le refus de la ſépulture; &, autant qu'il eſt dans le pouvoir des perſecuteurs, une damna-

tion éternelle. Au contraire, un fou, ou un homme ſans eſprit, refuſe de rien éxaminer, pour ne pas troubler ſa tranquillité, ou bien il ne peut faire aucun éxamen, à cauſe de la peſanteur de ſa tête; mais préciſément ſon incapacité ou ſon ignorance lui procure une riche moiſſon, & lui acquiert le nom de juſte, de pieux, de tranquille & de véritable fidéle:

Hunc optant generum Rex & Regina; puellæ
Hunc rapiunt: quicquid calcaverit hic roſa fiat.

Les fruits que les fous recueillent ſont ainſi les récompenſes, les honneurs, l'amitié, & tout ce qui peut faire l'objet des déſirs des hommes. Un fou eſt aimé, tant qu'il vit; il eſt honoré, célébré & quelquefois canoniſé après ſa mort.

Si maintenant les ſages Stoïciens peuvent ſupporter tout cela patiemment; s'ils peuvent regarder, d'un viſage ſerein & d'un eſprit tranquille, la haine, l'envie;

vie, les insultes, les persécutions, &c. comme des choses, qui ne les touchent point, je les tiendrai alors pour heureux: plus ils remporteront de grandes victoires, & plus ils auront montré de courage contre leurs ennemis, plus je les trouverai heureux. Mais, comme l'expérience nous apprend, qu'il ne se trouve *in rerum natura* qu'un fort petit nombre de semblables Héros; & que cet heroïsme, ou cette force insurmontable de l'esprit, peut seulement être attribuée à celui, que Dieu arme lui-même par une grace particuliere, & à qui il donne des qualités plus qu'humaines, ainsi cet axiome stoïcien ne peut point se soutenir.

Il est vrai, qu'on peut rapporter quelques éxemples, qui semblent affoiblir ma dissertation, & qu'on peut citer des Philosophes, qui ont supporté toutes sortes de malheurs avec courage, & qui ont recueilli de beaux fruits de leurs vertus: comme on peut de même citer certains fous ou hommes sans mérite, qui se sont laissé abattre par l'adversité, & qui ont toujours vécu dans le mépris.

Mais

Mais on a un bien plus grand nombre d'éxemples, qui prouvent le contraire, & qui appuyent ma théſe. C'eſt pour cela qu'un Philoſophe moderne dit, que, " ſi la ſageſſe elle même s'incarnoit & devenoit homme, ſon pouls battroit plus „ fort, lorsqu'il ſeroit queſtion d'aller „ à l'aſſaut d'une fortereſſe, que quand „ il s'agiroit de ſe mettre à table pour „ manger. „ On raconte qu'un certain ſçavant ſe plaignant de ſa naiſſance, regrettoit d'être né d'un légitime mariage, & s'écrioit ſouvent: " Pourquoi ne „ ſuis-je pas né bâtard? „ parce qu'il remarquoit que ces ſortes de gens font grande figure dans le monde, & y ont plus de bonheur que les autres. Un autre pourroit dire dans le même ſens, lorsqu'il remarque, que la fortune ſupplee ſi bien au jugement: " Plut à Dieu, „ que je fuſſe fou! „ Horace, ce Poëte railleur, dit: j'aimerois mieux être fou, pourvu que mes folies me procuraſſent du plaiſir, ou qu'elles ne me fuſſent point connuës, que d'être ſage & d'être rongé de ſoucis.

Pre-

- - - - - Prætulerim, delirus iners-
que videri
Dum mea delectent mala me, vel de-
nique fallant,
Quam ſapere & ringi.

Ne voit-on pas quantité de perſonnes de jugement prendre le masque de la folie; & faire plus de progrès ſous ce masque, qu'ils n'en auroient fait ſous le manteau de la ſageſſe; & ſi les fous ne ſont pas plus heureux aux yeux des autres, ils le ſont pourtant à leurs propres yeux; parce qu'ils ne voient pas ce qui leur manque, & qu'ils regardent des actions d'enfans comme des exploits héroïques. Qui pourroit nier, que Don Quichotte ne fût heureux, lorsqu'il s'imaginoit que tout le monde frémiſſoit & tremblôit devant lui, & lorsqu'il eſtimoit, que ſon combat contre un moulin-à-vent étoit de plus grande importance, que les victoires les plus ſignalées, qu'Aléxandre le grand eût remportées.

Quelqu'un blamera peut-être cette diſſertation, & la regardera, comme une

une héréſie en fait de morale. Mais ſi on la lit avec attention depuis le commencement jusqu'à la fin, on trouvera que j'y ſuis abſolument orthodoxe; car j'ai ſuſcrit à tout ce que les Philoſophes diſent de la félicité du ſage: je doute ſeulement s'il ſe trouve des Héros inſenſibles contre toutes ſortes d'attaques. J'accorde volontiers, qu'il y a de la différence entre les hommes; & que l'un comme l'on dit, eſt formé d'une terre bien plus fine que l'autre; mais je ſçais d'ailleurs, qu'ils ſont tous formés de terre; & que par conſéquent cette perfection, dont on parle, conſiſte presque toute dans l'imagination des Philoſophes; & cela étant, je ſuis d'avis, que, ſans pécher contre l'orthodoxe morale, l'axiôme des Philoſophes Stoïciens ſoit tourné de façon qu'on puiſſe dire en quelque ſorte:

Solos ſtultos eſſe beatos.

C'eſt-à-dire; que les fous ſeuls ſont heureux dans ce monde.

Epi-

EPIGRAMME II.

DU LIVRE II.

A Afer.

Quæris cur Venerem plebejam nauſeat Afer
Aſſe emitur gemino, diſplicet inde nimis.
Patriciam Venerem ſi reddere vis obolarem,
Tranſeat ad plebem, namque amat ob pretium.

Le goût des hommes conſiſte plus dans l'imagination, que dans la réalité; plus en ce qu'on dit qu'une choſe eſt, qu'en ce qu'elle eſt effectivement. Les enfans au berceau ſont les meilleurs juges du goût. On s'apperçoit, qu'ils aiment tous le lait, le fruit, le ſucre, &c. d'où l'on doit conclurre, qu'il y a un agrément naturel dans ces choſes-là. Les hommes-faits, au contraire, ſont communément en ce-

la des juges incompétens, parce que la coutume & l'imagination ont tellement falsifié leur goût, qu'ils ne prisent pas une chose, selon sa bonté naturelle, mais suivant le prix, que la folie des autres y a mis. Le prix & la rareté des choses sont cause, qu'ils en méprisent quelques-unes, que la Nature a distinguées en bonté; ils les méprisent seulement, parce qu'on peut les avoir sans peine & sans frais. Au contraire ils trouvent du plaisir dans des choses, qui ne sont point naturelles, & qui sont de mauvais goût; & ils les préférent uniquement, parce qu'elles coûtent beaucoup, & qu'on ne peut se les procurer, qu'avec de grandes difficultés. Qu'est-ce qui a, par exemple, donné la préférence au caffé, sur le lait? rien autre chose que la différence du prix. Car si un pot de lait coûtoit un écu, & une livre de caffe brûlé deux sols: le prémier deviendroit une boisson de Prince, & on ne feroit usage du dernier, que dans les chaumiéres des païsans. Tout ce qui vient des Indes & de la Chine est goûté, parce qu'on ne peut nous l'apporter qu'au bout d'un voyage de deux ans;

Qua-

Quærit ſe natura, nec invenit, omnibus ergo
Scorta placent, fractique enervi corpore greſſus,
Et laxi crines, & tot nova nomina veſtis,
Quæque virum quærunt ecce! Afris eruta terris
Citrea menſa, greges ſervorum, oſtrumque renidens.

C'eſt de-là qu'eſt venu le proverbe: *Koſter det meget ſaa ſmager det desbedre* (a). De même ce n'eſt pas, par rapport à la nourriture, mais, par rapport au prix de la nourriture, qu'on fait une ſi grande différence entre la table d'un riche & celle d'un pauvre. On peut même dire, que le dernier mange mieux, mais que le prémier mange plus chérement. Car lorsque nous éxaminons la table d'un riche nous la trouvons couverte de pluſieurs ſortes de mêts, auxquels les hommes ont forcé la nature de s'accommoder, parce que ce ſont des

(a) Une choſe coûte-t-elle cher? elle en a meilleur goût.

mêts de distinction. Sur les tables des pauvres, au contraire, on ne trouve que des choses, pour lesquelles la nature a du penchant. Dans tous les mêts, qui sont servis sur la table d'un païsan, il y a un bon goût naturel; & pour s'en convaincre on n'a qu'à en faire l'épreuve par de jeunes enfans, dont le goût n'est pas encore gaté. Le palais des riches est si fort dépravé par la mode & par la coutume, qu'ils mangent plus volontiers une becassine corrumpuë & qui sent mauvais, que le meilleur & le plus succulent morceau de boeuf; il est même à croire, que, si une bouse de vache coûtoit beaucoup d'argent, & qu'on l'apportât avec de grandes difficultés des Indes, ou du nouveau monde, elle deviendroit la principale confiture sur la table des riches. Il en est des mêts & des boissons comme des habits. Si un Prince s'avisoit d'aller sur des échasses, tout le monde regarderoit cela comme une mode commode. On a même vu en effet à Venise les Dames de la prémiére distinction dans cette posture & marcher dans les ruës en s'appuyant sur deux suivantes. On s'accoutume

fume aux choſes de mauvais goût, & aux modes embarraſſantes, uniquement pour ſe diſtinguer du commun peuple; & la coutume devient enſuite une autre nature; de ſorte qu'on trouve de la douceur dans les choſes les plus aigres & les plus améres.

Il ne faut donc pas juger de la bonté d'une choſe par le prix, que cetaines perſonnes y mettent. Un Courtiſan dépenſe tout ſon bien, pour une jouïſſance, dont un juif ne voudroit pas donner un écu; car le prémier juge par caprice, & l'autre conſidére la valeur intrinſéque de la choſe. Qu'y a-t-il naturellement de moins agréable, que la fumée du tabac? & cependant nous voyons des Nations entiéres, qui l'aiment ſi fort, qu'elles ne peuvent pas vivre ſans cela. Le grand Abas, Roi de Perſe, eſſeya un jour d'en déſaccoutumer ſes ſujets; mais il travailla en vain; tous lui repréſentèrent, que c'étoit leur oter leur plus grand plaiſir: là-deſſus il invita quelques Seignenrs Perſans à fumer avec lui; & il fit remplir les pipes de merde d'oie ſéche & de bouſe de vache, en

leur disant, que c'étoit une espéce de tabac très-rare, qu'il avoit fait venir depuis peu. Ils commencèrent à fumer, & loüèrent le tabac; mais le Roi leur fit connoître de quelles sortes d'ingrediens il étoit composé, & leur fit remarquer ce que pouvoit opérer l'imagination.

Je pourrois citer un nombre infini d'autres choses, d'un goût aussi rebutant que le tabac, & que cependant on préfére aux choses, qui ont le meilleur goût, ou parce qu'elles sont devenuës à la mode, ou parce qu'elles sont chéres, & qu'on ne peut pas se les procurer sans difficulté. Une pomme qui est tombée à terre est mépriſée; & on monte sur un arbre, pour en cueiller une autre, qui souvent, quoique moins meure, paroît plus agréable au goût, parce qu'on la cueille avec peine. Une fille, qui s'abandonne volontairement, ou qui se livre à discrétion, après la prémiére attaque, rallentit l'amour de son galland. C'est pour cela que les femmes adroites affectent une indifférence, résistent & laissent soupirer leurs amans, comme on

en

en uſe dans les Romans, àfin d'augmenter par là leur plaiſir, & de parvenir plus ſurement à leur but. Anne de Boulen ſçut mettre ce ſecret en pratique avec ſuccès; car elle ne ſeroit jamais venuë à bout de ce qu'elle ſouhaitoit, ſi elle avoit été plus facile envers le Roi Henri VIII. La réſiſtance affectée & ſon indifférence apparente furent les deux ſeules choſes, qui lui frayèrent le chemin au trône. Je n'oſerois porter le même jugement de la chaſte Pamèla, de crainte de m'attirer ſur les bras tout un Régiment de femmes & de filles prudes, qui fondent en pleurs, lorsqu'elles liſent ſon édifiante hiſtoire. Mais, d'un autre côté, perſonne ne ſçauroit me faire un crime, ſi je fais difficulté de canoniſer cette grande Héroïne de la chaſteté. Si ſa conduite avoit été ſuivie de perſécutions, de la priſon & de la mort, je la canoniſerois, pour m'inſinuer auprès de nos Dames. Mais, comme, de ſimple fille de païſan, elle devint une Dame de diſtinction, je ſuſpens mon jugement, ou du moins je ne juge pas avec la même aſſurance, que dans la cauſe de la Lucréce de Rome. L'amour

n'opére point plus efficacément qu'en Italie, en Eſpagne & dans l'Orient, où le ſexe eſt renfermé, & auprès duquel on ne peut avoir accès, ſans courir risque de la vie, ou de la perte de quelques membres. Les difficultés augmentent le plaiſir; & cent moyens artificieux ſont mis en uſage, pour emporter les fortereſſes les mieux fortifiées; de ſorte que toutes les précautions, auxquelles les hommes ont recours, pour garder & cacher leurs femmes, ſont des eſpéces d'invitations pour les amans; bien des hommes perdent leurs femmes, préciſément parce qu'ils les ont renfermées, & leur dèshonneur vient de ce qu'ils ont pris de trop grandes précautions. Il en eſt d'eux comme de ces gens, qui ruïnent leur ſanté par le trop grand nombre de médecines qu'ils prennent.

On n'a donc qu'à mettre un haut prix à une choſe, ou à rendre ſon acquiſition difficile, pour faire qu'elle ſoit deſirée; & on n'a qu'à rendre la poſſeſſion d'une choſe aiſée, ou à montrer une grande quantité & une abondance de marchandiſes, pour chaſſer le plaiſir de leur acqui-

quiſition. Perſonne n' aime moins le ſucre qu'un rafineur; & perſonne ne rève moins à des raiſins & à des prunes, qu'un garçon épicier. Les marchands épiciers le ſçavent bien: auſſi laiſſent-ils toutes leurs caiſſes ouvertes devant leurs garçons de boutique. Les hommes ſont étonnans & incomprehenſibles en cela, comme en beaucoup d'autres choſes; & j'avouë que je ne ſuis pas moi-même exempt de cette folie. De tous mes amis il n'y en a point, que j'aye aimé davantage, que N. N. qui demeure à deux milles d'ici; & s'il ſe retiroit encore à deux milles plus loin, peut-être que je l'aimerois davantage. J'ai toujours été porté pour le caffé; mais je n'y trouve pas préſentement le même goût, que quand la livre coûtoit deux écus; de ſorte que je ne puis m'empêcher de conclurre, que la chute du prix a éte la cauſe de la diminution de mon goût; & que le plaiſir augmentera, lorsque le caffé retournera à ſon ancien prix. " Pourquoi n'eſt ce pas „ un péché que de boire de l'eau fraî- „ che? *Perche non é peccato de bevere l'* „ *aqua freſca?* „ diſoit un certain Italien,

qui s'imaginoit qu'elle en ſeroit meilleure. De même on pourra auſſi dire: " pourquoi le lait, le beurre, les pois, „ les racines, & les autres mêts des païſans, ne ſont-ils pas à un plus haut „ prix? On s'appercevroit de leur douceur, & de l'excellence naturelle de „ leur goût-

EPI-

EPIGRAMME III.
DU LIVRE II.

Le Poéte apprend par expérience, que la colére des Théologiens & des Philoſophes eſt très-vive & très-conſtante.

A Fauſtus.

Irarum fluctus turnidos & attrocia bella
Sæpe ciere mihi candida ſcripta ſolent.
Tonſores, rabulæ, Doctores atque Magiſtri,
Nautæ, Caupones, ore tonante fremunt.
Jam dicam ſcribunt rabulæ litesque minantur,
Jam docti frendent, exacuuntque ſtylos.
Militis ira gravis, gravior tamen ira Magiſtri,
Cui tamen ira ſonat: peſte referta lues.

Mes écrits de morale & mes écrits ſatiriques, quoique compoſés de façon, qu'ils n'attaquent que le genre humain en général, ont cependant excité divers mouvemens, & fait peu de fruit. J'ai montré dans une autre occaſion, qu'il eſt difficile de guérir les maladies du corps; mais on peut dire, que les maladies morales ſont presque incurables. Un homme, dont le corps eſt malade, a de la confiance dans ſon médecin, il croit ce qu'il dit touchant la maladie, & il fait uſage des recettes, qu'il lui ordonne. Un homme au contraire, qui a des défauts d'eſprit, ne ſe croit point malade; il ne veut point entendre parler de maladie; encore moins uſe-t-il des remédes, qu'on lui preſcrit. Mais, de tous les états, je n'en ai point trouvé de plus échauffés que les Eccléſiaſtiques & les ſçavans, gens qui continuellement exhortent les autres à la modération, & qui prêchent contre la haine, la colére & les autres mauvaiſes paſſions; de ſorte qn'on voit par-là combien peu les hommes vivent ſuivant leurs propres principes. Les foibleſſes,

que

que l'on apperçoit dans les Eccléſiaſtiques & dans les autres ſçavans, devroient nous faire conclurre, que les belles-lettres ne ſervent point à former l'eſprit des hommes. La cauſe en eſt, que nous étudions plus pour devenir ſçavans, que pour devenir bons. On nous donne dans les écoles des définitions des vertus & des vices: on nous y apprend à en parler, à rendre juſtice aux autres; & nous nous imaginons que c'eſt aſſez; de façon que la ſcience commence par une ſimple théorie & finit de même. Un homme, qui a fait le cours de ſes études, reſſemble par conſequent à une pierre à aiguiſer, qui donne le tranchant à l'acier, mais qui elle-même eſt incapable de couper. C'eſt ce que le Poéte a dit:

- - - - *Fungor vice cotis, acutum,*
Reddere qui ferrum valet exſors ipſe ſecundi.

On peut le regarder comme un valet d'écurie, ou comme un Piqueur, qui ſçavent dompter un cheval, mais qui ne ſçavent point reprimer leurs propres pas-

paſſions. Nous ſortons des écoles, comme des chameaux, qui ſeroient chargés de livres. Nous avons des magaſins de beaux préceptes, que nous donnons aux autres; mais que nous ne pratiquons point nous-mêmes. Un Sénéque declame continuellement contre les richeſſes, &, en même tems, il ramaſſe de l'argent à pleines mains. Un Cicéron exhorte à la conſtance; & lui-même pleure comme un enfant, à l'approche de la moindre adverſité. Un Horace raille un eſprit journalier; & il chancelle lui-même comme un Tigellius. On trouve dans des ſociétés de ſçavans d'excellentes exhortations & des préceptes de Morale; mais ſi on veut des éxemples, il faut s'adreſſer ailleurs; car on peut dire, que la plupart des ſçavans ſe diſtinguent, par leur ſcience & par leurs imperfections; de ſorte qu'ils peuvent être comparés à des inſtrumens de muſique, qui donnent du ſon, qu'ils ne peuvent point entendre eux-mêmes.

Ce qui vient d'être dit fait voir, pourquoi les belles-lettres produiſſent ſi peu de fruit; & que les ſçavans ſont peu diſtin-

ſingués des ignorans, par rapport à la modération. Mais, ſi l'on demande, pourquoi l'on trouve presque une plus grande violence & de plus grands défauts parmi les prémiers, que parmi les derniers, on peut en donner diverſes cauſes. La plupart des hommes s'enflent de leur ſçience, & ſe regardent comme une quinte-eſſence du genre humain. Ces défauts avoient, dans les ſiécles qu'on appelle barbares, tellement pris le deſſus, que les pédants ſe donnoient le titre de Docteurs Seraphiques, ſubtils & céleſtes. Il y en eut même qui prirent ce titres: N. N. verſé dans les langues Grecques & Latines, *utriusque linguæ peritus*. Tous les autres, jusqu'aux perſonnes du plus haut rang, étoient appellés du nom mépriſable de Laïques. Dans notre ſiécle, le prix de ces Héros grecs & latins eſt bien baiſſé; mais il n'eſt que trop reſté encore de l'ancien levain; de ſorte que pluſieurs ſe regardent comme des hommes vénérables, & tels qu'il n'eſt du moins pas permis de les railler, ni de leur dire la vérité ouvertement. Les gens d'égliſe ſe regardent comme des Ambaſſadeurs du Ciel, au-

toriſés à juger les autres hommes, ſans qu'ils oſent repliquer un mot; de-là naît une certaine délicateſſe, qui ſe trouve dans quelques perſonnes, qui s'allarment plus que les autres d'une critique. Tous les autres hommes, qui declament contre le genre humain, ne trouvent qu'objections, oppoſitions & rétorſions. Mais un Prédicateur, tant qu'il eſt dans la chaire, rencontre un auditoire ſoumis, & qui garde le ſilence. Un Ambaſſadeur d'Orient, ſe rendit, un jour, dans une des principales égliſes d'Angleterre, où il entendit un ſermon, qui dura une heure; il s'étonna de ce qu'un homme avoit parlé ſi long-tems tout ſeul, ſans qu'on lui répondit; mais on lui dit, que c'étoit un Ambaſſadeur du ſoleil, par ce que les orientaux déſignent, par ce titre, leurs prédicateurs. Le même Ambaſſadeur d'orient alla, une autrefois, dans une maiſon, où il y avoit une aſſemblée de Presbitériens, & où il entendit de même un ſermon prononcé devant une moindre aſſemblée; ce qui lui fit dire: „Il faut donc que cet homme ſoit l'Ambaſſadeur de la lune. „

Cette

Cette habitude qu'ils ont, de porter la parole en chaire, ſans aucune replique, eſt ſouvent conſervée par pluſieurs d'entre eux dans d'autres occaſions. Ils prétendent, qu'on ne peut les contredire ſans indécence; & ils ſe regardent comme des gens prépoſés, pour critiquer, ſans pouvoir être critiqués. Mais ils ne font point réfléxion qu'ils ſont eux-mêmes de chair & de ſang, & que ce titre de ſpirituel, qu'on donne à leur miniſtére, ne doit pas s'entendre à la lettre. Je ne comprends pas néanmoins, ſous ce caractére, ni tous les Eccleſiaſtiques, ni le plus grand nombre d'entre eux; car j'ai trouvé, & je trouve tous les jours dans cet état des gens raiſonnables, qui conviennent qu'ils ſont ſujets à la cenſure comme les autres, & qui ne ſe choquent point d'une critique bien fondée. Je veux ſeulement dire, qu'à l'occaſion de mes écrits de morale, j'ai trouvé les plus grands défauts parmi les Philoſophes & parmi les Eccleſiaſtiques, & que je ne cherche qu'à en donner la cauſe. J'ai auſſi ſouvent parlé, avec moderation, de l'ordre écclésiaſtique, & j'ai trouvé peu de plaiſir à lire

les

les écrits de ceux, qui cherchent à noircir des plus noires couleurs l'état des prêtres; ce qui ne me paroit pas moins indécent que déraiſonnable. Si un prédicateur eſt honnête-homme j'ai de la vénération pour lui; & ſi ſa vie ne répond pas à ſa doctrine, je l'épargne en conſidération de ſon emploi. Je ſuis en cela l'éxemple d'une vieille femme, qui, après le ſermon, fit à ſon Curé le compliment qui ſuit: "je vous remer-
„cie, Monſieur, de votre bon ſermon,
„Dieu vous donne ſon eſprit & ſa gra-
„ce, àfin que vous puiſſiez vivre com-
„me vous prêchez. „

La conduite des Régens & des Précepteurs ne contribuë pas peu aux défauts, qui ſe trouvent parmi les gens de lettres; car ils impriment à leurs diſciples une vaine ambition, & ils les élévent jusqu'aux nuës, par rapport à leur capacité & à leur conception, quoiqu'ils ne devroient pas les loüer de ce qu'ils apprennent; mais ſeulemant lorsqu'ils pratiquent ce qu'ils ont appris, & qu'ils en font voir les fruits, qui ſont la ſoumiſſion, la docilité, la patience, &c.

Mais

Mais comme cela n'arrive pas, la ſçience devient plutôt un déshonneur qu'un ornement ; & les perſonnes, qui ont le plus étudié, ſe trouvent ſouvent les plus imparfaites, quoiqu'on auroit du les inſtruire des choſes les plus ſolides, & qui ornent le plus les hommes ; mais c'eſt ce qui par malheur ſe pratique rarément ; car, la plus grande partie du tems de la jeuneſſe ſe paſſe communément à apprendre des mots, des gloſes, des curioſités, à diſputer ſur des choſes inutiles, que l'on défend juſqu'à la derniére opiniatreté, & on s'en fait un honneur. Ainſi il n'y point à s'étonner, ſi on rencontre des plus grandes imperfections, parmi les ſçavans, que parmi les perſonnes, qui n'ont point étudié ; car les derniers ſont comme une matiére brute, ſans aucune forme, & les prémiers comme une matiére travaillée ; mais d'une forme ridicule & monſtrueuſe ; de ſorte qu'il n'y a qu'une ſimple façon à donner à l'une, au lieu qu'il en faut donner une double à l'autre, pour en faire des hommes. Il faut défaire un pli, avant que d'en pouvoir faire un autre ; & il faut oter la prémiére forme,

avant que l'on puiſſe graver quelque choſe ſur la matiére.

La vuë trop pénétrante des ſçavans contribuë encore à cela, elle fait qu'ils voient dans un écrit non ſeulement les choſes qui ſont, mais encore celles qui n'y ſont pas. On peut comparer de pareilles gens avec des hommes yvres; comme ceux-ci au lieu d'une chandelle qui eſt ſur la table, en voient deux: les prémiers de même voient toutes choſes doubles, & trouvent des myſtéres & de doubles interprétations dans tout ce que l'on dit, ou que l'on écrit, διπλᾶν ὁρῶσιν; & comme ils voient ce que les autres ne peuvent pas voir, il n'eſt point étonnant, qu'ils s'allarment pour des choſes, qui ne font nulle impreſſion ſur les autres.

On voit ainſi la raiſon pourquoi les ſçavans ſe choquent plus de la raillerie, que ceux qui n'ont point étudié; & on ne peut l'attribuer à autre choſe, qu'à leur conſtitution & au dérangement, qui ſe trouve dans leur corps; car une

vie

vie ſédentaire, des études continuelles, & des veilles affoibliſſent le corps & le rendent par conſéquent délicat; de ſorte qu'un ſçavant eſt comme un fragile pot de terre, qui ne peut réſiſter au moindre coup, & qu'on ne ſçauroit toucher un peu rudement. C'eſt ce qui a fait dire, avec quelque ſorte de fondément, à un certain écrivain, qu'il aimeroit mieux avoir à faire avec un Regiment entier de Cavalerie, qu'avec ce qu'on appelle un Philoſophe. En effet ſi on veut de la philoſophie & de la modération, on les cherchera en vain parmi les ſçavans, & parmi les Eccléſiaſtiques. Les Italiens diſent: *Con toto mondo guerra, ma pace con inghiltera;* c'eſt-à-dire, la guerre avec tout le monde, mais la paix avec l'Angleterre. Pour moi je dis: la guerre avec tout le monde; mais la paix avec les Philoſophes & avec les gens d'égliſe, principalement avec ceux, qui affectent d'être ſaints; car il eſt auſſi aiſé de mettre un ſaint en colére, qu'il eſt difficile de l'appaiſer; & les guerres, que l'on a contre de pareilles gens, tournent rarément à bien; car, quoiqu'on ait le droit de ſon coté, il

ſemble cependant qu'on ne l'ait point. Je me ménage, autant que je puis, avec un chacun; mais s'il me ſurvient un différent avec un dévot, je mêts les armes bas, j'offre carte blanche, & je me rends à diſcrétion.

EPIGRAMME XLI.

Du Livre II.

Le mauvais choix, que l'on fait des esprits, est cause, que l'on voit dans les charges tant d'hommes indignes & incapables de les remplir.

A Papilus, le Rhéteur.

Mille parit dives rerum Natura colores,
Lætatur tellus seminibusque novis.
Lippus sæpe pater stellatum procreat Argum,
Præsignis genitrix monstra stipenda parit.
Hic pollet digitis, cum lumine polleat ille,
Strato valet pedibus, præstat Anilo manu.
Ingenium dedit huic, illi natura lacertos.
Nascitur hic fortis, nascitur ille sagax;

Sic natura homines paucos producit iner-
tes,
Partus iners ſi ſit, culpa parentis e-
rit.

Ingenium velox habet Olus, filius A-
fri,
Sed pater eſt ſutor, ſutor & Olus e-
rit.

Doctor erit Flaccus, natura factus ad
arma,
Cum Matho myſta fuit, cumque beatus
avus.

Multi hinc Doctores, totque hinc ſancti
nebulones.
Tot lenti artifices, tot miſerique Du-
ces.

Sanas nature leges pervertimus ipſi,
Turbamus fœdè quod ſapienter agit.
Hinc tibi ſi gnatus, cui non data copia
fandi,
Sed quem pictorem procreat alma pa-
rens,
Pictorem facies potius, nam Rhetore blæſo
Egregius pictor, Papile, major erit.

Cette épigramme traite des défauts & de l'incapacité, que l'on remarque dans la plupart des hommes, & en fait voir la cauſe, qui eſt que cette inégalité, que l'on trouve entre les génies, ne vient pas tant de la nature, que de la direction de ceux, qui ne proportionnent pas les perſonnes aux emplois, qu'ils leur donnent. Je n'oſerois pas me hazarder à dire, que tous les génies ont une égale capacité; car ce ſeroit un paradoxe difficile à ſoutenir. Je dis ſeulement, qu'il y auroit fort peu de perſonnes incapables, ſi un chacun étoit mis dans le poſte, qui lui convient. De tous les établiſſemens, qu'on pourroit faire dans un pays, on ne ſçauroit point en imaginer de plus utile, qu'un collége de perſonnes prudentes, dont la fonction ſeroit d'éxaminer la capacité des jeunes-gens, & de conſidérer en quoi conſiſtent leurs talens, & pour quelles études, pour quelles charges, & pour quels emplois ils ont plus de diſpoſition. Il en réſulteroit cet avantage conſidérable pour un état, que chaques ſujets y deviendroient

ent des membres utiles, & que les charges ne manqueroient pas d'hommes propres à les remplir, ce qui arrive présentement dans tous les pays, parce qu'on applique les enfans à des études, & qu'on les destine à certaines charges & à certaines professions, avant qu'ils ayent atteint l'âge de raison, & quelquefois aussi-tôt après leur naissance; de sorte que leurs parens, en les faisant baptiser, leur désignent certaines occupations, qui rarément leur conviennent; & lorsqu'ils réussissent, c'est seulement l'effet du hazard. Je me rapelle d'avoir vu un jour un peintre, qui mettoit diverses dévises latines au bas de quelques portraits, qu'il avoit peints sur une muraille. Je lui demandai, comment il pouvoit se méler de cela, puisqu'il ne sçavoit point le latin? mais il me répondit: "je ne laisse „ pas pourtant quelquefois de deviner „ juste. „ Il en arrive de la même maniére, lorsqu'on destine les enfans aux études, dèsqu'ils sont nés. Chaque homme doit avoir la liberté de dire: "Mon fils s'appellera Pierre, ou Paul „ parce que mon Pére portoit ce nom-„ là. „ Mais, dire: "Il sera Prêtre, ou

„juge,

„ juge, parce que je ſuis moi-même de „ l'une de ces profeſſions ; „ c'eſt agir contre nature, & c'eſt comme ſi l'on diſoit: " Quoique mon fils ſoit né avec „ une grande foibleſſe dans le jambes, & „ qu'il paroiſſe, que la nature l'a deſtiné „ à une profeſſion ſédentaire, je veux „ néanmoins qu'il ſoit coureur, par ce „ que ſon grand-pére, dont il porte le „ nom, étoit coureur. „ ou bien, c'eſt dire: " quoiqu'il ait la vuë foible, & „ qu'il ne puiſſe pas voir de loin, je veux „ cependant en faire un Aſtronôme, puis- „ que ſon grand-pére l'a été. „ Il n'y auroit rien de plus ridicule que cela, & il n'y a pourtant rien de plus commun. Car ſi on éxamine chaque maiſon, on trouvera, que les parens s'approprient par-tout une pareille direction, & que les Méres auſſi s'en mêlent ſouvent, puiſqu'on entend des Péres dire: " Je vou- „ drois bien que mon fils prît le parti „ de la plume ; mais ma femme a juré „ qu'il ſeroit prêtre. Il le devient effe- „ ctivement ; mais, comme l'on dit: " Il prêche & baptiſe à l'avenant. On a trouvé des perſonnes, qui, dans la diſtribution des emplois, n'ont eu égard

qu'à la figure extérieure du ſujet. Lorsque nous liſons, ou que nous entendons une pareille circonſtance, nous nous en mocquons; & ce n'eſt pas ſans raiſon; car qu'y a-t-il de plus étonnant, que de faire un homme Général, parce qu'il a un certain nombre de pieds de hauteur, ou de le faire Bourg-meſtre parce qu'il a un gros ventre; ou, comme les anciens Egyptiens, de faire un Dieu d'un boeuf, parce qu'il a une tache blanche au front? qu'y a-t-il, dis-je, de plus étonnant, & en même tems de plus périlleux? car ne remarque-t-on pas, que dans un grand corps, il peut ſe trouver un petit coeur; & que celui, qui a un gros ventre, peut avoir une mince cervelle. Cependant tout cela n'eſt pas plus ridicule, que de deſtiner les enfans aux charges de leurs péres, avant que l'on ait reconnu s'ils en ont les qualités. Il n'y a donc pas à s'étonner, ſi l'on eſt embarraſſé, pour trouver des ſujet capables de remplir les charges, & ſi on en voit un ſi grand nombre de remplies par des gens, qui n'y ſont pas propres. On en jette communément la faute ſur le pays; & l'on dit qu'il

qu'il n'eſt point fertile en bons génies. Le pays cependant, ni l'air, n'y font rien, & le mal vient uniquement du défaut d'une bonne direction. Il ſeroit à ſouhaiter, que les Souverains, les parens, & les maîtres ſuiviſſent en cela l'exemple des laboureurs, qui éxaminent la nature de chaque terre; avant d'y rien ſémer, parce que la meilleure ſémence peut ſe perdre, ſi on la jette dans une terre, qui n'y ſoit pas propre; & dans ce cas-là ſi la ſémence ne réuſſiſſoit pas, ce ne ſeroit pas la faute de la ſémence, mais celle du laboureur. Il eſt également néceſſaire d'apporter la même attention, par rapport aux enfans, qu'on doit conſidérer comme des plantes dans un état, ou dans une République; & lorsque cela arrive, chaque pays ſe trouve produire d'excellents ſujets, & chaque ville a une grande quantité de bons citoyens.

Le défaut de ſujets, propres à remplir les divers emplois d'un pays, vient en partie des parens, en partie des maîtres & en partie du gouvernement. Il vient des parens, parce qu'un Pére ne conſulte

consulte que sa propre inclination, & non le naturel de son fils. Il force ce naturel; & il arrive de-là que le plus excellent sujet devient un poids inutile sur la terre; & que celui, qui pourroit faire honneur à sa patrie, lui fait honte & déshonneur. En effet quantité de juges, qui siégent sur un tribunal, où ils se font mépriser, auroient pu être de grands Généreaux d'armée, si l'on n'avoit pas, pour ainsi dire, enchaîné leurs talens naturels, & si on ne les avoit pas forcés à embrasser une profession opposée à celle, pour laquelle la nature les avoit formés On dit en proverbe: *Den som er slaget til en Skilling, bliver aldrig en Daler* (a). Car quelque marque, ou quelque plomb qu'on puisse mettre à une chose, elle ne change pas de nature pour cela. Si les enfans ressembloient à leurs Péres, pour les qualités de l'esprit, comme ils leur ressemblent ordinairement pour la figure extérieure, on pourroit, sans faire tort à la société, continuer l'usage qui se pratique; mais comme l'expérience

(a) La piéce frappée pour être un sou, ne deviendra jamais un écu.

ence fait voir, qu'autant qu'il y a de reſſemblance entre eux pour les traits du viſage, autant il y a de difference pour les qualités naturelles, il n'y a point de ſureté, & il y a même de la folie à deſtiner un enfant aux études, & à la profeſſion de ſon Pére. On blâme donc avec raiſon les Chinois, chez qui le fils d'un artiſan eſt tenu d'embraſſer le métier de ſon Pére; & on blâmera encore, avec plus de raiſon, les anciens Islandois, chez qui le fils d'un Philoſophe devoit auſſi être Philoſophe.

Il n'en eſt pas de même des enfans, que des petits des bêtes brutes, qui immédiatement après leur naiſſance ſont deſtinés à faire ce que le pére & la mére ont fait. Le petit d'un limier peut, dès qu'il eſt né, être enrollé parmi les limiers; & un jeune levrier peut, en toute ſureté, être mis dans la matricule des levriers; car l'experience apprend, qu'ils ont les mêmes qualités que ceux, qui leur ont donné le jour, & qu'ils ne ſont point propres à autre choſe. Mais combien de fois ne voit-on pas parmi les hommes, qu'un Héros eſt engendré par

un

un poltron, & qu'un poltron eſt engendré par un Héros. Aridée & Aléxandre étoient fréres ; ils étoient cependant de caractére bien différent. Il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher un plus grand nombre d'éxemples dans l'Hiſtoire ; l'expérience journaliére nous en préſente une aſſez grande quantité ſous les yeux. Ne ſortons point de votre propre famille. Votre Pére étoit un excellent Muſicien & avoit une fort belle voix : vous au contraire vous ne faites que chevrotter : penſez, je vous prie, quel avantage la muſique en auroit retiré, ſi on avoit voulu faire de vous un chantre. Votre Pére fut trop ſage pour commettre cette faute : il ne voulut pas en cela ſuivre le conſeil de votre Mére ; & il lui dit : "il faut voir auparavant, ſi notre „ fils aura un peu de voix. „ Quand le Roi Antigonus, ayant deſſein de prendre à ſon ſervice Bion le Boryſténite, célébre Philoſophe, voulut ſçavoir auparavant s'il étoit ſorti d'une honnête famille ; Bion lui répondit : "Mon „ Pére étoit un pauvre homme, qui ſe „ mouchoit à ſa manche, il avoit été „ marqué d'un fer rouge au front, il

„ avoit

„ avoit tiré ma Mére d'un lieu de proſti-
„ tution pour l'épouſer ; & enſuite il
„ fut bani de la ville pour quelque cri-
„ me. Mais, Seigneur! ajouta-t-il,
„ vous ne devez pas vous embaraſſer d'
„ où je viens, mais de ce que je ſuis;
„ lorsque vous voulez avoir un archer,
„ vous ne demandez pas, ſi ſon Pére é-
„ toit archer ; mais ſi lui-même tire
„ bien. „ lorsqu'on fit un reproche
à Antiſthène de ce qu'il n'étoit pas né
de parens libres: " ni mon Pére, répon-
„ dit-il, ni ma Mére, n'étoient maî-
„ tres en fait d'armes, & cependant je
„ le ſuis. „ Comme il n'y a donc rien
de plus commun, que de voir les en-
fans dégénérer de leurs Ancêtres, je
ſoutiens qu'il n'y a rien, où la puiſſance
des Péres & Méres doive être plus re-
ſtrainte, que dans ce cas-là J'en trou-
ve deux raiſons; prémiérement, tout
pére n'a pas la capacité de pouvoir ju-
ger à quoi ſon fils pourroit être plus
propre; en ſecond lieu, il n'a pas la vo-
lonté de le mettre dans le vrai poſte qui
lui convient; car il viſe plutôt à voir
chez lui un fils ſoumis, qu'à procurer à
la république un citoyen, qui puiſſe lui

être utile. Il faut donc, que la république prenne ſoin des études des enfans, & que le parens ſe chargent ſeulement de leur éducation & de leur entretien.

Le mal, qui vient du mauvais uſage, qui ſe pratique à cet égard, ne s'augmente pas peu par le cours des études. On propoſe dans les écoles un même but à tous les écoliers; & on leur montre à tous le même chemin; ce qui cauſe cette grande inégalité, que l'on remarque parmi ces jeunes diſciples, dont quelques-uns ſont élevés jusques aux nuës par les Régens, & les autres ſont regardés commes des avortons, ou des monſtres, dont on ne ſçauroit rien faire de bon; quoique cependant tous ſeroient des ſujets également bons, ſi chacun étoit placé dans le poſte, qui lui convient. Je me reſſouviens, que, dans le cours de mes études, il y avoit deux de mes condiſciples, qui ne pouvoient rien apprendre; qu'on les fouettoit continuellement, & qu'enfin on fut contraint de les renvoyer: Quand ils furent dans la capitale, & qu'on les eut

reçus

reçus parmi les Cadets de Mer, ils surpassoient tous les autres par la facilité, qu'ils avoient à apprendre La raison en est, que la Nature leur avoit donné beaucoup de jugement, au lieu qu'elle leur avoit refusé la mémoire Comme dans les colléges, il est question de fourrer dans sa tête des mots grecs & latins, à quoi leur cerveau n'avoit aucune disposition; & qu'au contraire on les appliqua ensuite aux Mathématiques, qui demandent plus de jugement, que de mémoire, ils furent bien-tôt métamorphosés de bêtes en hommes. Quelqu'un ayant consulté un Philosophe, touchant l'étude à laquelle il devoit s'appliquer, la réponse fut: *sequere naturam*; c'est-à dire suivez votre naturel: le Philosophe donnoit par-là à connoître, que celui, qui le consultoit, devoit éxaminer ses qualités naturelles, & choisir les études, auxquelles il se trouveroit plus de disposition. Rien n'est plus commun que de voir des personnes de bon sens confondre ce que la nature a déterminé, & cacher des qualités, qu'elle leur a données pour leur avantage & pour leur gloire, tandis que des bêtes brutes se

ſervent, pour leur défenſe, des membres dans lesquels conſiſte leur force; comme celle d'un éléphant, dans ſa trompe, celle d'un ours, dans ſes griffes; celle d'un boeuf, dans ſes cornes, & celle d'un ſerpent, dans ſon aiguillon. Si votre fils a plus d'adreſſe que d'eſprit, faites-lui apprendre un mêtier, ou un art, plutôt que la Philoſophie. Car il vaut mieux, & il lui ſera plus honorable, d'être un bon Peintre, ou un bon Architecte, qu'un Philoſophe inſenſé. Il vaut mieux qu'il devienne un habile Pottier d'étaim, qu'un ſot Bourg-meſtre. Il vous parroîtra ſans doute, qu'un mêtier eſt une profeſſion trop vile; & comme vous êtes d'une bonne famille, votre ambition ne vous permettra pas de lui faire prendre ce parti: mais je vous demande, ſi un habile artiſan n'eſt pas plus eſtimable qu'un ſot Echevin. La véritable ambition conſiſte à pouvoir remplir ſon poſte avec honneur.

Ce qui contribuë encore à augmenter le mal dont je parle, c'eſt que les perſonnes en place diſtribuent les emplois plu-

plutôt, ſelon leur affection, que, ſelon le mérite. Une telle oeconomie eſt cauſe, que, quoiqu'un pays fourmille d'habiles hommes, il ne s'y en trouve pourtant aucun; car lorsqu'un habile artiſte eſt élu Echevin, & qu'un Echevin judicieux eſt chargé de l'inſpection des arts, des batimens & d'autres ouvrages, une ſemblable métamorphoſe change deux hommes en bêtes. Les plus habiles comédiens peuvent repréſenter mal une piéce de théâtre; mais quand cela arrive, ce n'eſt pas la faute des acteurs, mais celle de celui, qui diſtribuë les rolles. Auſſi les directeurs donnent-ils leur attention, pour que chaque acteur ait le rolle qu'il peut mieux éxécuter. On s'attache à cela dans les jeux; mais on le néglige dans les choſes ſérieuſes & de la plus grande importance. *An Hiſtrio*, dit Ciceron, *hoc videbit in ſcena, quod Sapiens non videbit in vita*? Antiſténe remarqua, de ſon tems, ce défaut dans la ville d'Athénes; ce qui fit qu'un jour il repréſenta aux Magiſtrats, qu'ils devroient donner une ordonnance, pour que les chevaux devinſſent des ânes. On fut ſur-

pris de ſa propoſition; & on lui dit que la choſe étoit impoſſible; mais il répondit que cela ſe faiſoit pourtant, tous les jours, par rapport aux hommes: par où il donnoit à entendre, d'une maniére fine, que l'on conféroit les charges, ſans avoir égard aux qualités naturelles des perſonnes; de ſorte que celui, qui n'avoit point de jugement, devenoit juge, & que celui qui manquoit de coeur étoit fait Généra l. Il n'eſt pas, dans ces occaſions, comme dans ces jeux de cartes, où il n'y a qu'à dire que coeur, carreau, picque ou treffle ſera la triomphe; car, dès que la parole eſt dite, la choſe arrive effectivement; mais un homme, ou un valet de carreau, en quelque poſte qu'on le mette, demeure toujours un valet de carreau vivant. Il n'y a que Dieu, qui peut faire, que la nuit devienne le jour, & qui peut dire à l'obſcurité, qu'elle devienne lumiére. Il y a donc plus de ſureté à employer un chacun aux choſes, auxquelles il eſt propre, & même ſans acception d'état, de naiſſance & de réligion. Quand on a beſoin d'un médecin, il ne faut pas demander, s'il eſt orthodoxe

en

en fait de réligion, mais s'il eſt expérimenté dans la médecine: quand on a beſoin d'un ouvrier, on ne doit pas prendre celui qui eſt le mieux fait, mais celui qui peut faire le meilleur ouvrage; & quand on veut confier un ſecret, il vaut mieux s'ouvrir à une femme, capable de le garder, qu'à un Philoſophe, qui ne peut pas ſe taire; du reſte c'eſt ainſi que j'en uſe; & les autres feront comme ils l'entenderont:

Mihi ſic uſus eſt, tibi ut opus eſt facto, fac.

On trouve bien certains ſujets, qui ſont propres pour toutes ſortes de choſes; mais ils ſont en fort petit nombre. Ils ſont ordinairement ſuperficiels; & ils n'approfondiſſent pas autant les affaires que ceux, qui ne s'appliquent qu'à une ſeule choſe.

Tout cela me porte à dire, que rien ne ſçauroit être plus utile pour un pays, qu'un établiſſement, qui prépoſeroit certains hommes clair-voyans, pour éxaminer les qualités des jeunes-gens, &

pour faire connoître à la républque les études & les occupations, qui leur conviendroient le mieux : je dis des hommes clair-voyans, parce que ce travail eſt d'une telle importance, qu'il ne ſçauroit être exécuté avec ſuccès par tout maître d'école. Le moyen d'y parvenir ſeroit de faire faire à la jeuneſſe certaines épreuves, que l'on continueroit, jusqu'à ce qu'on fût aſſuré de la foibleſſe & de la force d'un chacun. Au contraire, on perd préſentement le meilleur tems de la jeuneſſe à apprendre des choſes, qu'on oubliera dans la ſuite ; de ſorte que, lorsqu'on a paſſé par toutes les claſſes d'un collége, il faut commencer de nouveau à s'appliquer aux études, pour leſquelles on trouve, que la Nature a donné de la diſpoſition. On eſt alors dans l'obligation de regretter le meilleur tems qu'on a perdu, tems qui ne peut plus revenir ; & on dit : *Oleum & operam perdidimus.* L'établiſſement d'un pareil ſeminaire n'eſt pas ſeulement praticable ; mais on en a même fait l'épreuve avec ſuccès. On le voit par les anciennes loix de la Perſe, qui ne permettoient pas aux parens d'élever leurs enfans à leur fantaiſie ; mais

mais les obligeoient à les mettre dans des ſéminaires publics, d'où ils ne retournoient point à la maiſon paternelle, avant qu'ils euſſent atteint l'âge de dix-ſept ans. La direction de ces ſéminaires publics n'étoit point confiée à des maîtres d'école, qui enſeignoient pour de l'argent; mais à des hommes diſtingués par leur vertu & par leur naiſſance, & qui inſtruiſoient la jeuneſſe plutôt dans les moeurs, que dans les ſçiences.

EPIGRAMME LXIII.

DU LIVRE II.

A N. N.

Perdit honorem Olus, nimium dum captat honores
Fit minimus, quoniam maximus esse velit.
Servit enim multis, ut paucis imperet, ac sic
Nomen jacturâ nominis assequitur.

Cette épigramme donne sujet de parler de la démangeaison d'avoir un rang; mais comme cette matiére a déja souvent été traitée, tant dans cet ouvrage, que dans mes autres écrits, je me bornerai ici à faire connoître une erreur, dans laquelle on tombe tous les jours, en appellant ambition & orgueil ce qui doit plutôt être nommé bassesse, ou petitesse d'esprit. Pour éclaircir la chose, je me contenterai de représenter deux personnages de l'Histoire ancienne;

ne; ſçavoir Aléxandre & Céſar. On leur attribuë à tous deux une ambition démeſurée. L'attribution eſt fondée, par rapport au prémier; mais c'eſt une erreur, par rapport au ſecond. Aléxandre, pour s'acquérir un grand nom, chercha à avancer droit, à affronter les dangers & la mort, à ſuccomber plutôt que de reculer un pas, ou à perdre tout, plutot que de vaincre, en ſacrifiant la moindre choſe. Céſar au contraire, pour s'élever une fois à la ſuprême puiſſance, fut obligé de s'abbaiſſer cent fois, & de ſe rendre mépriſable; pour dominer ſur ſes égaux, il falut qu'il ſe laiſſât fouler aux pieds de ſes inférieurs, qu'il flattât la plus vile populace, & qu'il ſacrifiât le véritable honneur, pour acquérir un vain titre. Ce n'eſt pas là une ambition; mais la derniére baſſeſſe. Un ambitieux ne peut pas toûjours paſſer pour honnête-homme; car, pour s'élever, il emploie tantôt la violence, tantôt la tyrannie, tantôt le meurtre. Mais donner dans des baſſeſſes, pour parvenir à ſon but, ce n'eſt pas le caractére de l'ambitieux; cela va directement contre la nature de l'ambition. Si Aléxandre

n'avoit pas eu d'autres moyens, pours' aggrandir, jamais il ne ſeroit parvenu à ce qu'il ſouhaitoit. Son grand coeur ne lui permettoit point de faire rien de bas pour tendre à ſes fins, ni de combattre à la maniére des Tartares, pour remporter une victoire. Il auroit plutôt, par ambition, renoncé à ſa grandeur, l'ambition auroit été la prémiére pierre d'achoppement de ſon ambition. Céſar n'étoit pas à beaucoup près ſi délicat. Aucun moyen ne lui paroît trop bas pour parvenir à ſon but. Il commet des injuſtices, il emploie l'artifice, il ſe lie avec des hommes méchans, il flatte la populace la plus débordée, àfin de s'élever, & par ce qu'on voudroit appeller ambition, il ſe ſoumet à des baſſeſſes, & rampe, pour ainſi dire jusqu'au trône avec les mains & avec les pieds; tandis qu'Aléxandre avance tête levée, & eſt toûjours égal à lui-même; c'eſt ce qu'on voit, lorsqu'il dit: "Si j'étois „ Parmenion, & non Aléxandre, je „ pourrois bien recourir à certains mo- „ yens, pour arriver à mon but. „

On

On voit par-là, qu'un ambitieux peut bien commettre toutes ſortes de crimes pour ſatisfaire ſa paſſion; mais qu'il n'y emploie point des moyens bas. C'eſt donc par erreur, que l'on donne le nom d'ambitieux à celui, qui prend toutes ſortes de formes pour obtenir un titre; & qui, pour ainſi dire, ſacrifie ſon honneur, pour parvenir à une ſorte d'honneur. On confond ordinairement un ambitieux & celui qui déſire ardement d'avoir un rang; mais il y a entre eux une grande différence. L'un & l'autre eſt blâmable; mais non pas de la même maniére. Le prémier, pour monter à un poſte élevé, emploie toutes ſortes de moyens, à l'exception de ceux qui ſentent la baſſeſſe. Il ne peut pas prendre la forme d'un eſclave, pour devenir maître: il ne peut pas mandier, pour devenir riche; & il ne peut pas ſe laiſſer fouler aux pieds de tout le monde, pour dominer ſur un petit nombre. Le ſecond, au contraire, ſe ſert de toutes ſortes de moyens, même des plus bas, s'expoſe aux affronts & mépris, prend la forme d'un eſclave, rampe comme un ver de terre,

& ſouffre, pendant pluſeurs années, patiemment d'être rebutté & mal-traité, àfin de pouvoir, dans ſa vieilleſſe, régaler les autres de la même maniére.

Repréſentes-vous ces deux fréres qui demeurent dans notre voiſinage. L'un a été fait Bourg-meſtre, & l'autre n'eſt qu'un ſimple Bourgeois. L'un paſſe pour ambitieux, parce qu'il s'eſt donné beaucoup de peine, pour monter au poſte qu'il remplit: on dit de l'autre, qu'il n'a nulle ambition, parce qu'il demeure dans ſon ancien état, & qu'il n'a pas pu s'élever au-deſſus de ſes concitoyens. Le prémier s'eſt familiairiſé avec les lacquais des principaux Seigneurs, avec les valets de cour & avec les cochers, àfin d'avoir accès auprès des leurs maîtres. C'eſt le prémier pas qu'il a fait vers le conſulat. Apres avoir ainſi eu l'accès dans la maiſon d'un Seigneur, il a bercé les enfans dans l'abſence de la nourrice, balayé la chambre dans l'abſence de la ſervante, vergetté les habits dans l'abſence du lacquais; & par le moyen de cette diſpoſition à ſervir, il a gagné l'affection du maître &

de la maitreſſe. Ce fut-là le ſecond pas vers le conſulat. Cette affection acquiſe par de telles voies, s'eſt augmentée par les félicitations, par des vers préſentés, le jour de la fête du nom, ou de la naiſſance, & qui lui ont procuré l'honneur de manger à la table du maître. Ce fut le troiſiême pas vers le conſulat. Il étudia en ſuite le génie & les inclinations de ſon patron, & régla les ſiennes deſſus, n'approuvant que ce que le patron approuvoit, n'ayant aucune penſée oppoſée aux ſiennes, & réglant même ſa réligion & ſa conſcience ſur celles de ſon bienfaiteur. Il devint par-là le favori de la maiſon; & remplit ainſi le quatriême acte: enfin il ſe fiança avec la fille de chambre, favorite de Madame, qui prit ſes intérêts à coeur, & ne ceſſa point de ſolliciter pour lui, juſqu'à ce qu'on lui eût donné une charge, qui tenoit lieu de dot à la fille qu'il épouſoit; & ce fut le cinquiême acte de la comédie, qui finit communément par le mariage. Son frére, au contraire, s'eſt toujours entretenu honnêtement de ſa profeſſion, & du travail de ſes mains; ce qui eſt cauſe, qu'il eſt & qu'il ſera toujours le même:

me; je veux dire un bon honorable & ambitieux Bourgeois & auſſi ambitieux que ſon frére a eu le coeur bas; car leur conduite & leur vie font voir, que le dernier eſt véritablement homme d'honneur, que le prémier a ſeulement le titre de vénérable; que le dernier, qu' on dit être ſans ambition, parce qu'il demeure toujours ſimple Bourgeois, a eu le double plus d'ambition, que le prémier, qui, par la baſſeſſe de ſes demarches, a obtenu un haut rang; car les anciennes taches, qu'il s'eſt faites ci-devant, n'ont pu être emportées par la charge de Bourg-meſtre. On dit en maniére de proverbe: *Skaden flyver aldrig ſaa höyt, at jo Rumpen fölger med* (a); & même quelque choſe de plus, c'eſt que les taches en ſont devenuës plus remarquables qu' auparavant; de ſorte qu' il lui eſt arrivé & à ſes pareils, comme à un certain ſinge ridé, qui grimpa ſur un endroit élevé; & fit par-là, que ſes rides en furent plus reconnoiſſables: *quo altior, eo turpior.*

Je

(a) La pie ne vole jamais ſi haut, que la queue ne la ſuive.

Je concluds que ceux-là ſe trompent, qui s'imaginent, que les perſonnes, qui mandient des rangs & des titres, ont de l'ambition; c'eſt au contraire une preuve de l'eſprit le plus bas; & on peut même, en quelque ſorte, les mettre au rang des mandians publics d'un état, dont quelques-uns mandient leur pain & les autres mandient des titres; car, d'un côté, comme de l'autre, c'eſt mandier, ce qui vient de pauvreté, ou de diſette de pain chez les uns, ou de diſette d'un honneur extérieur chez les autres. Un gentil-homme Eſpagnol, qui a l'eſtomach vuide, & qui aime mieux ſouffrir la faim que travailler, à-fin de ne rien faire, qui ſoit capable d'offenſer la nobleſſe, peut à juſte titre être appellé ambitieux; & on peut même dire qu'il a dix fois plus d'ambition que Céſar, que Pompée, que Craſſus, & que tant d'autres perſonnages, auxquels l'Hiſtoire donne le titre d'ambitieux; car un Eſpagnol voudroit volontiers être un Céſar; mais il ne voudroit pas tenir la même route que Céſar, pour parvenir à ſon poſte. Il

peut

peut dire, lorsque la misére l'accable:
" plut-à-Dieu que je fusse un pauvre
„ roturier, pour pouvoir me jetter au
„ travail, àfin de me nourrir! „

FIN
du prémier Tome.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Holberg, Ludvig,

Pensées Morales

Bd.: 1

Copenhague (1749)
Ph.pr. 653 y-1/2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10040892-3
(null)